

MÖBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

151

MONTRÉAL
EST UNE VILLE
DE PASSAGES
SECRETS



MÖBIUS 151

Möbius 151

décembre 2016

Numéro piloté par Lucie Bélanger

Directrice : Lucie Bélanger

Comité de rédaction : Lucie Bélanger, Robert Giroux, Lysanne Langevin et Raymond Martin.

Conseil d'administration : Robert Giroux (président), Lucie Bélanger, Lysanne Langevin, Jérémie Leduc-Leblanc, Tristan Malavoy-Racine, Raymond Martin et Julia Pawlowicz.

Photographie de la couverture : Lucie Bélanger

Maquette de la couverture : Raymond Martin

Mise en pages : Raymond Martin

Dépôt légal, BAnQ et BAC, 4^e trimestre 2016

ISSN : 0225-1582

ISBN : 978-2-89741-102-2 978-2-89741-103-9 (PDF)

La revue ne saurait endosser la responsabilité du contenu des textes qu'elle reproduit.

Möbius est subventionnée par le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de Montréal.

Möbius est membre de la SODEP et de la FQLL.

Distribution en format papier : SOCADIS (Canada) ; D. N. M. (Europe) ; Exportlivre (ailleurs dans le monde).

Distribution en format numérique : Vitrine de l'entrepôt numérique ANEL-De Marque (www.vitrine.entrepotnumerique.com) ; Sodep (www.sodep.qc.ca).

Abonnement au format papier : www.revuemoebius.qc.ca et www.sodep.qc.ca

Abonnement au format numérique : www.sodep.qc.ca et www.erudit.org

Archives : www.erudit.org

Möbius paraît quatre fois l'an.

Möbius

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1, Canada

Tél. : 514 597-1666

Courriel : triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet : www.revuemoebius.qc.ca

CONSEIL DES **ARTS**
DE **MONTRÉAL**



Conseil des Arts
du Canada



Canada Council
for the Arts

Québec

Canada

SOMMAIRE

PRÉSENTATION.....	5
CATHERINE LEROUX	
<i>Pour sortir au jour</i>	9
FRANÇOIS LEBLANC	
<i>La vie rêvée</i>	15
MARIE DE M. (traduit de l'italien par JULIE HÉTU)	
<i>Montréal est un volcan tranquille</i>	27
FRANCE BOUCHER	
<i>Jusqu'au bout de ta soif</i>	31
SYLVIE MASSICOTTE	
<i>Le défilé</i>	35
PIERRE-MARC ASSELIN	
<i>My Land</i>	43
DANIEL CHOUINARD	
<i>L'âpreté</i>	49
PAUL MAINVILLE	
<i>La 24 ou Correspondance parallèle</i>	55
ÉTIENNE FORTIER-DUBOIS	
<i>Tout Doit Partir Everything Must Go</i>	69
MAXIME RAYMOND BOCK	
<i>Sous les ruines</i>	77
JEAN-FRANÇOIS CHASSAY	
<i>Le spectre au spectacle</i>	91
RICHARD TREMBLAY	
<i>Itérations montréalaises</i>	101
MARIE-CHRISTINE ARBOUR	
<i>Vagabonde</i>	105
LUC LAROCHELLE	
<i>Ville en feu</i>	113
DIANE-ISCHA ROSS	
<i>Mémoire griffée</i>	117
MICHAËL LA CHANCE	
<i>Les coulées du temps, une fissure dans la ville</i>	119
DANIEL CANTY	
<i>Petites fiançailles</i>	133
MONIQUE PROULX	
<i>Monter</i>	145

MATHIEU FRANTZ ISIDORE

Éloge au béton gris.....153

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES.....157

Prochains numéros

N° 152 (appel de textes terminé)

« SEL », « CHEVEUX LA CRITIQUE »

Dirigé par Roxane Desjardins et Jean-Michel Thérout

N° 153 (appel de textes terminé)

SES PLAISIRS N'ONT PAS DE REMÈDE, ET SES JOIES RESTENT SANS
ESPOIR

Dirigé par Marc-André Cholette-Hérout et Laurance Ouellet
Tremblay

N° 154 (date de tombée: 3 avril 2017)

MAIS L'ENNUI NOUS PREND PARFOIS PAR SURPRISE, COMME
UNE MÉLANCOLIE, LE RETOUR DE CET ANTIQUE AMOUR DU RÉEL
dirigé par Jean-Philippe Michaud et Chloé Savoie-Bernard

N° 155 (date de tombée: 2 juin 2017)

CHAQUE NUIT AU TREIZIÈME COUP, DIS DES CLAMEURS ÉTRANGES,
CHANTE!

Dirigé par Clara Dupuis-Morency et Karianne Trudeau Beaunoyer

Appels de textes complets: www.revuemoebius.qc.ca/themes.html

PRÉSENTATION



PRÉSENTATION

Il est sûr que sur nos chemins en lacet nous ne sommes pas poussés vers l'avant par nos seuls actes, mais toujours attirés par quelque chose qui, semble-t-il, toujours nous attend quelque part et toujours reste voilé.

Hugo von Hofmannsthal

Existe-t-il une théorie des passages secrets ? Je l'ignore. Mais il est vrai que pour beaucoup d'entre nous, ils exercent une fascination jamais démentie.

Sans doute prend-elle sa source dans l'enfance : tel frère aîné, bâtisseur obsessionnel de forteresses en minibrix dotées de parois qui s'effacent, ou qui vous entraîne dans les dédales d'un jeu de Clue sans règles, fuyant la sinistre Madame Picoque par les passages secrets qui vont de la serre au salon, de la cuisine à l'étude. Plus tard, lectures et films se chargent de nous ouvrir d'autres passages – mais tous ne sont pas secrets, ni *Ruelle ténébreuse*¹. Et c'est à la vie, parfois, la vie qu'on dit quotidienne, c'est aux lieux en apparence familiers que nous devons d'entrer en contact avec l'inquiétante, la *ravissante* étrangeté.

Qu'on l'entende au sens littéral ou figuré, bibliothèque pivotante ou altération subtile de la réalité, la découverte du passage secret est une expérience éminemment singulière. Cependant, s'il faut des *dispositions* au voyageur, un terrain psychique favorable, cela serait sans effet si les lieux n'étaient pas propices, n'étaient pas eux aussi des créateurs de réalité. Car il en va peut-être des passages secrets comme du hasard, du moins, du hasard tel que le conçoit la pensée chinoise. C'est-à-dire, non pas comme un accident ou la rupture d'un ordre mais comme : les choses qui aiment arriver ensemble.

Un exemple: En train de lire au Jardin botanique, je lève les yeux et j'aperçois, tout près, un renard roux qui m'observe. Puis il disparaît à ma vue. L'instant d'après, arrive une femme qui vient de la direction prise par l'animal. Ses cheveux roux voltigent autour d'un visage triangulaire aux yeux effilés. Je pense aux femmes-renardes du livre² que j'ai entre les mains. Puis la femme me salue, je la reconnais: c'est Andrée A.

Ce sont de tels instants que j'appelle mes passages secrets. Faut-il préciser que la plupart d'entre eux sont liés à Montréal? Au fil du temps passé à y vivre et à l'arpenter, la conviction que ma ville d'adoption est un lieu propice, mieux, une terre d'élection pour les passages secrets s'est imposée. Et j'ai eu envie, pour le 375^e anniversaire de sa fondation, de lui rendre un peu de ce qu'elle m'inspire, avec les complices en imaginaire qui se sont joints à ce projet. Car, parmi les « choses qui aiment arriver ensemble » il y a : Montréal, ses écrivains et ses passages secrets.

Les dix-neuf auteurs qui se sont prêtés au jeu pour vous offrir ce numéro de *Mæbius* en savent quelque chose. Chacun d'eux a dressé sa propre carte, tous ont déplié pour vous des parcours singuliers, autant d'occasions d'expériences allant du micro-dépaysement à l'égarement, de la rencontre d'un autre troublant à celle d'univers, de temps parallèles.

Un proverbe dit qu'il ne faut surtout pas demander son chemin à quelqu'un qui ne s'est jamais perdu ; vous pouvez dès lors, en toute confiance, vous aventurer dans ce *Mæbius*.

Oui, lecteurs, Montréal est une ville de passages secrets! Ma vive reconnaissance va aux écrivains qui, par leur talent, vous en apportent ici la preuve.

Lucie Bélanger

1. Jean Ray

2. *Les contes étranges du studio du loisir*, de Pu Songling (1640-1715), font intervenir des êtres surnaturels, parmi lesquels des femmes-renardes.

CATHERINE LEROUX

Pour sortir au jour

C'est ici que je viens pour penser à toi.

Au bord de ce bout de torrent sage qui te ressemble, je m'assois et je me raconte qui tu étais. Je te récite notre enfance, nos jeux, nos rires et nos fièvres.

Je te parle de ce qui t'a conduite ici, comme si nommer tes erreurs pouvait les renverser, ou leur donner un sens. Pourtant, je ne peux rien te reprocher, Inès. Tu voulais tellement.

La première fois que je l'ai vu, mon cœur s'est liquéfié. Je marchais à l'ombre des tombes, sondant les prémisses du boisé, lorsque j'ai aperçu ses reflets dans les broussailles.

C'était trois jours après les funérailles, deux semaines après ton embolie. Je te pensais perdue, dissipée dans la boue. J'ai scruté la pente du cimetière, puis ce sillon gorgé d'eau. Tu étais là. Tu t'étais rassemblée dans cette éclisse de rivière, petit miracle dans une ville qui a effacé ses veines pour y poser ses artères.

J'ai voulu te rattraper. J'ai suivi le courant.

Je suppose qu'en août, ce ruisseau n'est plus qu'un filet, mais en avril, alors que tout coule et roule vers le pied du mont Royal, il est large, fort, noir de fonte et de rage. Il sent la boue, le vent. Il sent toi.

J'ai dévalé avec lui la montagne pour arriver à une sorte de réservoir. Là, il s'apaise, enfle, respire avant de plonger sous terre. Quand la lumière frappe selon un certain angle, les reflets sur l'eau semblent remonter le courant.

Il a peut-être un nom, mais je l'ai baptisé Ruisseau à Rebours, comme ce village gaspésien où nous avons

campé. Je me souviens du chuchotis de l'eau qui s'infiltrait jusque dans notre sommeil, et des rêves qui t'avaient submergée toute la nuit. Tu t'étais réveillée avec un secret. Nous avions quinze et seize ans, c'était le début de l'âge des non-dits.

Maintenant, c'est moi qui me tais. J'aurais dû informer maman, elle qui se désole presque autant de ta mort que de l'absence d'une sépulture convenable. J'aurais pu dire à Miguel que j'ai retrouvé ta trace, l'endroit où la montagne t'a mangée. Mais je ne peux m'y résoudre.

Chez nous, tu es encore partout, surtout quand les enfants sont là. Lila te dessine en rouge, en reine, en merle. Janie veut savoir quand sa tante cessera d'être morte. Ariane s'est mise à l'origami; elle te plie des animaux pointus comme des canifs.

Il n'y a que Paul qui s'interroge sur l'aspect plus matériel de ta disparition. Je devine ce qui le tараude. C'est le fait que nous t'avons perdue deux fois. La première lorsque ce caillot a migré vers tes poumons, la seconde sous la pluie battante, quand l'employé du centre funéraire a échappé l'urne, dispersant tes cendres sur le parterre du cimetière. Je brûle de lui parler du Ruisseau à Rebours, mais je ne veux pas le troubler davantage. Rien n'est plus inquiétant que l'eau qui ne revient jamais.

Les semaines où Seth a les enfants, je viens chaque jour. Je le retrouve toujours au même endroit, à l'entrée du cimetière. Les allées et venues des oiseaux qui le peuplent m'aident à le repérer. Je le longe jusqu'au point où il devient souterrain.

J'avais l'habitude de m'arrêter là, mais un jour, en rentrant chez moi, je l'ai entendu. Il courait sous une plaque de métal, au milieu du chemin de la Forêt.

Certaine qu'il s'agissait bien de lui, de vous, j'ai suivi ta rumeur sur Springgrove, puis sur Roskilde, pour voir le jet resurgir à côté d'un parc et louvoyer sur les parterres des manoirs avant de finalement traverser le terrain du couvent.

Je ne saurais t'exprimer à quel point cette découverte m'a remplie de joie, d'un espoir débordant. Je me suis agenouillée pour embrasser la surface de l'eau. Je l'aurais

bue; je m'y serais couchée si son lit avait été plus large, je t'aurais étreinte, ma sœur, lavée dans ton courant irréversible. Ton ruisseau comme un animal qui plonge et remonte là où on ne l'attendait plus, un poisson, un huard, un cachalot.

Les Montréalais marchent sur des dizaines de rivières enfouies, abruties de béton, abreuvées de déchets. Toutes ces coulées où se sont baignés des êtres anciens, autour desquelles se sont construits clans et villages, ces rives où dormaient des strates d'histoire ont tout simplement été effacées de nos consciences. Sauf celle-ci.

Il y a quelques jours, j'ai aperçu Miguel. Il se tenait devant ta pierre tombale, la tête inclinée. Je me suis dit que ça lui ressemblait bien de prier sur une tombe vide.

J'ai repensé à votre rupture, à la manière dont tu n'avais jamais regardé en arrière lorsqu'il était parti, tandis que je m'apitoyais encore sur le départ de Seth deux ans après notre séparation. J'ai toujours admiré ta capacité à te tourner exclusivement vers le futur. Ma vie est tissée de nostalgie – celle de ma jeunesse, des premiers jours de mes enfants, de mes anciennes amours et même des civilisations disparues auxquelles je consacre mon travail. Ma maison est un musée d'objets dont je n'arrive pas à me défaire.

Toi, tu n'accumulais rien, ne revisitais ni joies ni peines. Tu ne tenais aucun inventaire des efforts vains, des coups reçus, des déconvenues. C'est ainsi, je suppose, que tu as perdu le compte de tout ce que les médecins t'avaient fait avaler.

J'ai suivi Miguel de loin, jusqu'à ce qu'il regagne sa voiture. Sur la lunette arrière, un autocollant, *Bébé à bord*.

Sans réfléchir, j'ai pris une poignée de boue et l'ai lancée sur la vitre. J'ai raté ma cible de quelques centimètres; il n'a même pas ralenti. Il t'aime encore, Inès. Il ne pourra jamais arrêter.

Quand je vois mon reflet dans l'eau, je me rappelle combien nous étions semblables. Inès et Isis, les sœurs allitérées, nées à douze mois d'intervalle, presque jumelles, indissociables l'une de l'autre. Nos corps en parfaite

symétrie, lancés dans les mêmes courses, sur les mêmes patinoires, au fond des mêmes piscines, mangeant les mêmes gâteaux, dansant sur les mêmes airs. Deux corps capables d'actes identiques, jusqu'à ce que.

La canicule fond sur l'été. J'ai décidé de t'écrire.

Chaque fois, je m'installe sur ma pierre, toujours pareille devant ton eau qui n'est jamais la même. Autour, il n'y a que de la mousse.

Je me concentre sur le mouvement du courant puis je me penche sur ma feuille. J'esquisse des formules, des mots de passe pour que tu arrives à bon port. Des incantations, priant les dieux de te laisser poursuivre ta course sous la terre. Je t'ai déjà dit que les Égyptiens appelaient leur livre des morts *Le Livre pour sortir au jour*?

Je plie la feuille en forme de barque, tel que me l'a appris ma fille aux doigts agiles, à l'esprit souple. Mon Ariane qui, comme tous les enfants, verse d'un monde à un autre sans le moindre effort.

Je pose l'embarcation sur notre Styx miniature, notre petit Sanzu personnel, et je le regarde flotter vers le pays à l'envers d'où tu me lis, la main comme toujours collée à ton ventre. Quand je me couche, le soir, j'imagine un poisson qui y nage.

Quand tu as appris que tes chances de tomber enceinte naturellement étaient presque nulles, j'en étais à ma troisième grossesse. Celle-là non plus n'était pas planifiée ; j'étais débordée, découragée et folle de joie. Sidérée aussi par cette différence cachée dans nos ventres en apparence identiques. Nous nous retrouvions toutes les deux flouées par nos corps, l'une à l'endroit, l'autre à l'envers. L'une vers l'amont, l'autre vers l'aval.

Les tests, la chirurgie, les hormones, l'insémination artificielle, les hormones, le prélèvement d'ovules, les hormones, la fécondation in vitro, les hormones, les hormones. Je t'ai regardée te démener pour que ton ventre se bombe, lutter pour que ton mari persévère avec toi, incapable de te forcer à ralentir, incapable de partager avec toi ce que je possédais pourtant en abondance. Je t'ai vue grossir, maigrir, grossir encore et dépérir, je t'ai vue perdre l'homme que tu aimais parce qu'il n'en pouvait plus de

cette course; j'ai presque vu ce foutu caillot se former au creux de tes artères. Personne n'aurait pu arrêter son avancée; personne n'aurait pu t'arrêter. Tu déferlais.

Il a plu tout le mois d'août. J'ai fait couper mes cheveux. Paul a mémorisé chaque os du corps humain. Janie a cessé de prononcer son nom «Zanie» et Ariane a adopté un hamster. Lila a appris à nager. Seth a une nouvelle amoureuse. J'imagine qu'elle est maigre, tatouée, vegan, j'imagine qu'elle conduit vite et baise mal.

Je t'ai écrit sans arrêt, des centaines d'heures noyées dans l'encre, suspendue à tes flots.

Bientôt tu gèleras, tes grenouilles et tes écrevisses sombreront dans un sommeil glacé et je devrai attendre le printemps pour vous retrouver.

Ou peut-être pas.

Peut-être qu'il est temps que je remonte chez les vivants.

J'aurais voulu, dans ma dernière lettre, te glisser quelque chose de plus, Inès, une vérité, un signe magique. Mais après deux saisons à chercher, le seul sens que je suis parvenue à saisir est celui du courant.

J'ai plié ma missive en forme d'ibis, et j'ai marché plus loin que le réservoir, plus loin que le chemin de la Forêt et que les manoirs d'Outremont, à travers la cour des sœurs, à l'ultime endroit où j'ai encore accès à toi avant que tu ne fondes dans l'obscurité.

Délicatement, j'ai posé mon oiseau sur tes flots et je l'ai regardé disparaître. Je suis restée à l'ombre du couvent.

Je voulais te faire des adieux, je voulais que tu m'aides à retourner à ma vie, à l'élargir, à la propulser vers l'avant. Je voulais que ça fasse moins mal.

Au bout d'une heure, je me suis levée. J'ai jeté un dernier regard à l'endroit où ton eau tombe sous terre.

Puis, je l'ai aperçu. Mon ibis de papier.

Il voguait à contre-courant vers l'amont.

Vers moi.



FRANÇOIS LEBLANC

La vie rêvée

Avec un peu de recul, Thierry en viendrait à reconnaître que son obsession pour la bonne bouffe avait joué le rôle d'étincelle dans sa débâcle amoureuse. Il était ce qu'on appelle de nos jours un « foodie », un gastronome accompli, aimant autant cuisiner que dépenser une fortune dans le dernier restaurant à la mode. Il fréquentait régulièrement une dizaine d'épiceries fines, quatre boucheries, deux poissonneries, une fromagerie et deux marchés publics. Les cafés de la troisième vague, il ne les comptait même plus, mais se précipitait toujours dans le dernier qui venait d'ouvrir, que ce fut dans HoMa, Villeray, le Plateau Mont-Royal ou même Verdun.

Il faut préciser que son travail de journaliste à la pige pour différents médias l'avait poussé dans cette direction. S'il lui arrivait d'écrire à l'occasion des critiques de romans ou de pièces de théâtre, de même que des articles de nature plus médicale, il avait davantage fait sa place au soleil avec des textes que l'on pourrait associer au « tourisme de proximité ». *Vingt-quatre heures à Burlington. Trésors cachés dans les Sandbanks. Plaisirs du terroir à Kamouraska. First we take Brooklyn. La route de la poutine.* C'est ce genre de papiers que ses trois ou quatre employeurs s'arrachaient. Les gens avaient besoin d'évasion, et une fois arrivés quelque part, ils s'empressaient de repérer les adresses gourmandes qu'on leur avait conseillées dans une revue féminine ou un journal distribué gratuitement dans le métro.

En se réveillant ce matin-là, le lendemain de l'Halloween, Thierry avait en tête une musique de Piazzolla et un délicieux saucisson de foie emballé dans du papier ciré

de couleur mauve. Durant sa dernière heure de sommeil, il avait arpenté les allées étroites d'une épicerie tenue par des Grecs ou des Portugais, seul endroit où il avait trouvé ce fameux saucisson qui, dans son souvenir un peu flou, était un produit artisanal d'origine corse, commercialisé de manière quasi confidentielle.

Lorsqu'il a rejoint Soreya à l'îlot de cuisine pour le premier café de la journée, la charcuterie s'est donc étrangement imposée comme sujet de discussion.

— Tu te rappelles ce saucisson de foie importé de Corse que j'ai déjà acheté à quelques reprises? Emballé dans du papier mauve?

— Je n'ai aucune idée de quoi tu parles, a répondu Soreya, perplexe, en battant des cils.

— Tu l'avais beaucoup aimé, pourtant. Je crois que nous en avions mangé avec du manchego et une bouteille de Ripasso quand ma sœur et son nouveau chum sont venus souper.

— Ah bon... Ça ne me dit rien.

— Ce qui m'énerve, c'est que je ne me souviens plus exactement où je l'ai acheté, a-t-il ajouté avec un soupir d'impatience. Une épicerie grecque ou portugaise, je crois, mais laquelle?

— Désolée de ne pas pouvoir t'aider...

Le contraire aurait été surprenant. Soreya ne s'occupait jamais des courses, ni des repas. Pharmacienne dans un hôpital universitaire, elle travaillait le double, sinon le triple des heures que Thierry travaillait. Elle ne s'en plaignait pas et lui non plus. Elle payait l'hypothèque, il payait la facture d'épicerie. Et sur la route de la poutine ou à Burlington, elle ne l'accompagnait jamais.

Le reste de la matinée, après avoir déposé Mathilde, sa fille de trois ans, à la garderie, Thierry se creusa les méninges dans l'espoir de retrouver le commerce où l'on vendait le fameux saucisson corse. Était-ce chez Slovenia? À la Vieille Europe? Chez Soares & Fils? Dans le Mile End? La Petite Italie? Le mystère s'épaississait au fur et à mesure qu'il éliminait chacun des commerces qu'il connaissait, et *Google* ne lui fut d'aucune aide. Avec un certain acharnement, il essaya de reconstituer les images

de son rêve et de refaire mentalement le chemin qui l'avait mené dans cette épicerie. Montréal n'avait pas de secrets pour lui : l'architecture, la largeur des rues et des parterres, la maturité des arbres, la luminosité, le moindre détail suffisait normalement à lui révéler au premier coup d'œil dans quel quartier une photo avait été prise. Mais pas cette fois.

Ses efforts n'aboutirent qu'à la nuit suivante, lorsqu'il retourna au même endroit. Il se vit marcher rue Laurier, à l'ouest de Saint-Laurent, passant devant la Pâtisserie de Gascogne. Quand il traversa l'avenue du Parc, il eut la curieuse impression que le Mile End s'était agrandi. Arrivé devant l'épicerie qu'il recherchait, il regarda autour de lui et en vint à la conclusion qu'il ne connaissait pas ce coin de la ville situé entre le Mile End et Outremont. Bref, un endroit qui, physiquement, ne pouvait pas exister dans la réalité. Le choc fut si brutal qu'il se réveilla aussitôt.

Aussi attristé que médusé, Thierry dut admettre la possibilité qu'il n'avait peut-être jamais mangé une seule bouchée du saucisson de foie importé de Corse et emballé dans du papier ciré mauve. Ou encore qu'il l'avait trouvé ailleurs, dans une autre ville dont les rues s'étaient ensuite amalgamées à celles de Montréal dans son esprit. Il s'agissait d'une ville d'Amérique du Nord, c'était même sa seule certitude, mais laquelle ? Était-ce un fragment d'une grande ville, comme New York, Boston, Philadelphie, Toronto ou Ottawa ? Ou l'artère principale d'un de ces nombreux petits patelins en décrépitude qu'il avait eu l'occasion de visiter pour un article de « tourisme de proximité », comme Camden, Schenectady ou Picton ?

Au fil des semaines, la topographie des lieux qu'il explorait dans ses songes lui apporta d'autres surprises. Il découvrit de nouvelles rues, de nouveaux quartiers, ici même à Montréal, la ville où il était né. Par exemple, une extension du marché Jean-Talon où il avait pu acheter d'énormes topinambours à une fraction du prix courant ; une rue commerciale sinueuse, aux enseignes tapageuses, dans laquelle il avait trouvé une salle de cinéma du début du vingtième siècle encore en activité ; un quartier populaire et décati, situé au nord des raffineries de l'est

de l'île, abritant une librairie où on considérait apparemment Thierry comme un habitué; une plage, un hôtel et un parc d'attractions agglutinés sur les berges de la rivière des Prairies. Tous ces endroits lui semblaient à la fois nouveaux et terriblement familiers. À la longue, il finit par comprendre que son alter ego onirique avait une vie au moins aussi stable que la sienne, et que les lieux et les gens qu'il fréquentait avaient autant de substance que ceux du monde réel.

Durant le jour, il lui arrivait d'être nostalgique de ces lieux qu'il avait visités la nuit. Même s'il ne parvenait toujours pas à y lire une enseigne commerciale ou le nom des rues, ils lui semblaient offrir tant de possibilités, alors que son quotidien se révélait fâcheusement répétitif et prévisible. De plus en plus distrait, il oubliait de fermer les robinets, d'éteindre le four, de verrouiller les portes. À une occasion, il a même laissé sa fille dans la voiture au retour de la garderie. Il passait aussi beaucoup de temps sur *Google Earth* à survoler en quelques clics toutes les villes où il avait mis le pied au cours des années précédentes, s'attendant un jour ou l'autre à y reconnaître les paysages urbains de ses rêves. Son esprit cartésien ne pouvait concevoir qu'il avait fabriqué de toutes pièces un univers aussi complexe. Ces lieux devaient bien exister quelque part, il ne lui restait plus qu'à les retrouver.

Lorsqu'il s'en ouvrit à Soreya, elle ne manifesta pas autant d'intérêt qu'il aurait souhaité. À vrai dire, elle sembla même légèrement exaspérée par ses lubies. Dans le monde réel, cette femme contribuait à sauver des vies : elle se contrefichait royalement de savoir si le saucisson corse de Thierry était une pure fiction ou si on pouvait se le procurer dans une petite épicerie du Queens, de Cabbagetown ou de Westboro.

— Ton parc d'attractions, tu es sûr que ce n'était pas celui de Coney Island ? se risqua-t-elle à lui demander.

— Non, pas du tout. Je l'aurais reconnu. Ce n'est pas le bon endroit.

— Peut-être que cet endroit n'existe pas ?

— Peut-être, mais... C'était si vivant, si détaillé... Tous ces lieux qui semblent dissimulés dans les replis de

ma propre ville... J'ai l'impression d'être un archéologue qui redécouvre chaque nuit une cité perdue dans la jungle.

— Thierry?

— Oui?

— *It was a dream. It was just a fucking dream.*

La nuit suivante, il ne rêva à rien, du moins à rien qui ait laissé la moindre trace. Au déjeuner, il afficha une humeur massacrant, proférant même quelques jurons bien sentis quand Mathilde renversa son verre de lait. Trop occupée à répondre aux textos d'un résident en médecine, Soreya ne perçut pas vraiment la différence.

Durant tout le mois de novembre, il refit les mêmes rêves, qui le ramenaient toujours aux mêmes endroits, mais il ne s'en lassait pas. Avec le temps, toutefois, il accorda un peu moins d'attention aux lieux et un peu plus aux gens qu'il croisait. Plusieurs de ces personnages réapparaissaient d'une nuit à l'autre, mais ils ne correspondaient à aucun visage connu dans la vraie vie. Il s'agissait d'individus authentiques menant une existence indépendante des critères de réalité, évoluant dans un espace propre à eux. La marchande de topinambours, le boucher taciturne, la libraire plus douce qu'une mère, le cordonnier qui regardait les matches de foot à la télévision pendant qu'il travaillait, le clochard en fauteuil roulant, les enfants qui chahutaient à la sortie des classes, etc. Curieusement, Thierry, qui d'ordinaire était un homme assez distant, se révélait plutôt chaleureux avec les gens qu'il rencontrait dans ses rêves.

Il s'aperçut aussi qu'il était parfois en couple dans ses rêves, qu'il se promenait main dans la main avec une femme pour laquelle son cœur battait la chamade. Il se disait qu'il n'avait jamais été aussi amoureux de Soreya que durant ces moments-là, au beau milieu de la nuit, quand, en réalité, elle dormait à côté de lui sans se douter de rien. Il lui fallut quelque temps avant de remarquer que la femme ne ressemblait pas à Soreya. Blonde plutôt que brune, menue plutôt qu'athlétique, des traits enfantins au lieu des traits marqués typiquement moyen-orientaux de Soreya. Par opposition à tout le reste, Thierry ne se demanda pas si cette femme était un pur produit de son imagination, car

il la reconnut aussitôt qu'il la regarda plus attentivement. Christine. Christine Weiss, une fille qu'il avait connue au cégep et qu'il n'avait pas revue depuis.

Ce que Christine Weiss foutait dans ses rêves, Thierry n'en avait aucune idée. Il avait certes été vaguement amoureux d'elle et l'avait même embrassée langoureusement au cours d'une nuit un peu bizarre passée en sa compagnie, mais il n'avait pas pensé à elle une seule fois dans les vingt dernières années. Pour quelle raison avait-elle resurgi? Toute cette histoire était insensée, mais il ne pouvait s'empêcher d'interpréter l'apparition de Christine comme un signe: et s'il s'était trompé sur toute la ligne? s'il ne menait pas la vie qu'il avait espérée? s'il ne partageait pas le lit de la bonne personne?

Le nom de famille de Christine, hérité de son papa alsacien, avait facilité la recherche. Le premier résultat à apparaître sur Facebook fut sans équivoque: elle n'avait presque pas changé, elle avait toujours la même bouille de fée Clochette qu'à dix-neuf ans. Son regard d'une rare intensité semblait regarder Thierry droit dans les yeux, ne regarder que lui, par-delà les décennies. Il en eut le souffle coupé. Envahi par une sourde fébrilité, il fut incapable de dormir cette nuit-là.

Christine ne répondit au message qu'il lui avait envoyé qu'au bout de dix jours, en s'excusant du délai. Durant tout ce temps, Thierry s'était quelque peu résigné à ce que sa démarche s'arrête là. «Je ne fréquente pas beaucoup les réseaux sociaux», écrivit-elle en guise d'explication. Elle se souvenait très bien de Thierry, ne semblait pas le considérer comme un maniaque inquiétant parce qu'il l'avait contactée après tant d'années, et était toute disposée à le rencontrer.

Elle lui donna rendez-vous un mardi après-midi, dans un nouveau café à proximité de la station de métro Sherbrooke, pas très loin du cégep où ils avaient étudié. Sa photo de profil était assez fidèle à la réalité. Elle n'avait même pas de rides. À dix-neuf ans, Christine était une assez jolie fille, mais à quarante et un, elle pulvérisait ses rivales du même âge avec cet éclat de jeunesse qui illuminait son visage.

— Tu n’as pas changé, lui dit-il bêtement après la bise d’usage.

— Toi non plus, tu n’as pas changé.

— Tss! J’ai des lunettes et une barbe à moitié grise, je suis chauve, mais tu prétends que je n’ai pas changé?

— Ce sont des détails superficiels. Je t’ai tout de suite reconnu. Tu es toujours aussi beau garçon.

— Je te remercie pour ton manque total d’honnêteté.

— Je suis sérieuse! J’ai l’impression qu’on s’est quittés hier! Après plus de vingt ans! Mais dis-moi, qu’est-ce que tu deviens?

— Je suis journaliste. À la pige. J’ai beaucoup de temps libre...

— Tu as des enfants?

— Une fille de trois ans.

— Trois ans? T’es courageux. Je ne sais pas si j’aurais été capable de m’occuper d’un jeune enfant après quarante ans... Moi, j’ai deux garçons, tous deux adultes aujourd’hui. Je les ai eus durant mon bac, ce qui explique en bonne partie pourquoi je ne l’ai jamais terminé...

— Tu es mariée?

— Eh oui! Pour les prêts et bourses, tu t’en doutes bien... Mais je suis maintenant séparée depuis trois semaines. Mon chum me trompait avec une de ses employées. C’est quand même drôle que tu aies choisi ce moment pour me recontacter, non?

— La vie doit bien savoir ce qu’elle fait...

Comme ils étaient tous les deux très nerveux, ils parlaient beaucoup et s’interrompaient constamment, en riant. Ils avaient l’impression d’être assis l’un en face de l’autre depuis dix minutes alors que deux heures s’étaient écoulées. Le courant passait tellement bien entre eux que Thierry osa lui parler de ses rêves, même s’il redoutait qu’elle réagisse de la même façon que Soreya.

— C’est comme ça que tu es réapparue dans ma vie, dit-il au terme de son récit, en prenant soin d’omettre qu’ils formaient un couple dans ses rêves. Tu étais là, toi, la seule personne que je connaissais, dans un quartier de Montréal qui n’existait pas, comme si j’avais été plongé dans une version hautement sophistiquée de *Minecraft*...

— Le cerveau humain est une machine étonnante,

commenta-t-elle, sans ironie. Ce que tu décris me rappelle une exposition que j'ai vue il y a quelques années. Ça s'appelait *Quartiers disparus*. Il y était question de trois quartiers de Montréal qu'on a éliminés au nom du progrès dans les années soixante.

— Comment les appelait-on ?

— Le *Red Light* et le Faubourg à m'lasse, dont tout le monde a déjà entendu parler, et le *Goose Village*, qui était une petite enclave de taudis dans le secteur de Pointe-Saint-Charles. Le premier, qui était associé à la pègre, au jeu et à la prostitution, a été rasé pour faire place aux Habitations Jeanne-Mance, situées à cinq minutes de marche d'ici. Le second a subi des amputations successives avec la construction du pont Jacques-Cartier et l'élargissement du boulevard Dorchester avant d'être achevé en prévision de la construction de la tour de Radio-Canada. Le troisième, qui était un peu la Petite-Italie d'une autre époque, a été remplacé par un stade qu'on a ensuite démoli pour le transformer en stationnement. C'est triste, non ?

— Tragique. Je t'écoute et j'ai presque l'impression d'avoir rêvé de ces quartiers. Comme si ce que je cherchais ne se trouvait pas ailleurs, mais plutôt quelque part dans le passé...

— Comment peut-on raser des quartiers densément peuplés, des quartiers où la vie palpite, pour les remplacer par des stationnements ? Est-ce que tu comprends quelque chose là-dedans, toi ?

— Non. Pas du tout. Je n'y comprends rien.

À cet instant précis, Thierry n'aurait même pas pu dire s'il y avait des gens autour d'eux, des gens qui peut-être suivaient leur conversation. Un sourire béat lui donnait l'air un peu demeuré de François d'Assise dans le film de Zeffirelli. Pendant que son deuxième *cortado* refroidissait, il ne pouvait détacher les yeux de la femme de ses rêves.

Évidemment, ce qui devait arriver arriva peu de temps après cette première rencontre. À la suite de plusieurs échanges de textos bourrés d'excitants points de suspensions, ils se retrouvèrent quarante-huit heures plus tard dans un hôtel du centre-ville afin de mener à son aboutissement le flirt ambigu qui les avait rapprochés

deux décennies auparavant. Thierry découvrit alors en Christine une partenaire dégourdie que de nombreuses années de monogamie n'avaient pas métamorphosée en bourgeoise effarouchée. Son petit corps ferme et frétilant lui rappelait celui d'une belette. Petits seins, petites fesses, hanches étroites, taille fine dont il pouvait presque faire le tour avec ses deux mains. Malgré cette apparente fragilité, c'est elle qui menait le jeu au lit.

Quand il retourna chez lui, il eut la plus grande difficulté à reconnaître l'endroit où son existence familiale se déroulait. Plus rien n'était pareil. Durant les jours qui suivirent, il exécuta les gestes dont il avait l'habitude, mais avec une sensation de détachement. Il souriait à sa fille, jouait avec elle, lui donnait son bain, l'aidait à s'habiller le matin, mais chacune de ses actions lui semblait être une imposture. Même chose quand il s'agissait de son couple. Étonnamment, Soreya ne remarqua rien, ou feignit de ne rien remarquer. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis presque deux mois, de sorte qu'un léger délai supplémentaire n'avait rien de suspect. Quoi qu'il en soit, l'indifférence de sa conjointe renforça chez lui l'impression que la réalité avait basculé du côté du rêve.

Il résista néanmoins à l'envie de tout avouer à Soreya, sans doute parce que Christine ne répondait plus avec autant d'empressement à ses textos. Les heures qui s'écoulaient devenaient pour lui une torture insupportable. Incapable de se concentrer sur quoi que ce soit, il surveillait l'écran de son iPhone, le suppliant de lui donner un nouveau signe de vie.

Thierry ne revit Christine que cinq jours plus tard, après avoir insisté, au même café que la première fois. Elle était toujours aussi séduisante, mais elle avait l'air assombri d'une personne porteuse de mauvaises nouvelles.

— J'ai commis une erreur, finit-elle par lui dire. Je n'aurais pas dû t'entraîner là-dedans.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je... je n'étais pas prête pour rencontrer quelqu'un d'autre. J'ai parlé à mon ex après notre rencontre et je lui ai tout dit... Il était bouleversé...

— Et alors ?

— Eh bien... nous avons convenu de nous donner

une dernière chance. Sa relation avec son employée n'a pas duré. Je n'ai pas vraiment été surprise, mais j'ai été contente de l'apprendre. Peut-être un peu trop... Il dit qu'il m'aime encore... Et moi, et moi... je ne sais pas... Peut-être bien que je l'aime encore moi aussi... comme une maudite épaisse...

— C'est terriblement banal, ce qui nous arrive, non ?

Un sourire gêné tordit la petite bouche en cœur de Christine. Elle bredouilla confusément des excuses, puis se leva pour aller se réfugier aux toilettes. Le regard dans le vide, le menton appuyé sur les mains, Thierry réfléchissait à la situation. Il n'attendait même plus que Christine revienne : elle pouvait bien rester enfermée le reste de l'après-midi aux toilettes si ça lui chantait. Une femme couche avec un homme afin de se venger de son ex et, ultimement, de reconquérir ce dernier. Une histoire vieille comme le monde. Tellement banale, tellement décevante. La plate réalité venait d'entrer de force dans le rêve. La définition même d'un cauchemar.

Quand il sortit du café, Thierry ne savait pas où aller. La température avait chuté de plusieurs degrés. Le ciel avait viré au gris et des flocons de neige commençaient à tomber. L'hiver qui se faisait attendre semblait avoir choisi ce moment pour entrer en scène.

Thierry laissa sa voiture stationnée dans la rue Ontario et marcha sans but vers le sud. Les trottoirs du Quartier latin étaient déserts, à l'exception d'une poignée de clodos et de *squeegees*. À l'intersection de Saint-Denis et de René-Lévesque, il bifurqua vers l'est. Ses pas le conduisirent tout naturellement vers la Maison de Radio-Canada, hideux édifice brun dominant avec arrogance ce coin de la ville. Il s'arrêta au milieu du stationnement balayé par un vent glacial et leva la tête pour admirer cette erreur architecturale des années soixante-dix. La neige fondante collait dans sa barbe, ses doigts étaient gelés, mais Thierry n'avait pas vraiment froid. Il ferma les yeux et respira très fort. Dernier humain dans ce no man's land d'asphalte, il essayait de sentir la vie autour de lui, la vie d'avant, la vie des gens accoudés à la fenêtre pour ne rien rater du spectacle, des adolescents qui fumaient leurs premières

cigarettes, des femmes qui étrennaient de nouvelles robes moulant davantage leurs silhouettes, des livreurs de bière qui faisaient glisser les caisses sur une passerelle, des marchands qui se disputaient avec leurs clients mauvais payeurs, des chiens galeux qui suivaient les enfants dans leurs jeux. Thierry n'était ni fâché, ni désespéré, tout juste un peu triste. Et il se demandait à quoi il pourrait bien rêver encore la nuit prochaine.



MARIE DE M.

Montréal est un volcan tranquille¹

(Traduit de l'italien par Julie Hétu)

Certains des souvenirs les plus profondément gravés dans ma mémoire sont restés à jamais rattachés à Montréal, cette ville que j'ai quittée pour soi-disant réussir ma vie. À distance, elle laisse sur le cœur un goût de perfection, chaque jour toujours plus belle, chaque minute toujours plus étrangère. Ville la plus cosmopolite d'entre toutes les villes, comme l'entendraient Sénèque, Cicéron, Marc Aurèle, Stefan Zweig ou Emmanuel Kant. J'essaie toujours de comprendre ce concept de la ville d'origine, alors que je prends racine en Italie, moi, une peintre québécoise. Et si je ne retrouvais plus les passages secrets de mon enfance, seules clés pour apprivoiser cette île du Saint-Laurent qui m'appartient pourtant encore? Tous les séjours provisoires, les printemps éternels et les ailleurs, tous les palais de la Nuit, les palais des Songes, les palais du Sommeil, qui trop brièvement donnent tout, ne ressemblent en rien à la ville d'où je viens. Or, si la possibilité de revenir par son fleuve se présente, par la «rivière qui marche» comme l'appelait ma grand-mère, sans hésiter, je me laisserai emporter par les affluents du Saint-Laurent.

Tour de force du destin: l'heure de mon retour a sonné lorsque mon frère m'a invitée à son mariage. Je ne voulais pas rentrer seule, alors j'ai demandé à Vincent s'il voulait visiter Montréal. Il est marié et, comme la plupart des Italiens, il a une maîtresse, c'est-à-dire moi. Ma mère sera contente que je ne sois pas seule, même si elle me fera remarquer que Vincent est trop jeune pour moi. Avant d'acquiescer à ma demande, il a voulu savoir si Montréal était une belle ville. Elle n'a rien des villes majestueuses

d'Italie, lui ai-je répondu. Pourtant, elle est belle la ville de mon enfance, belle comme la mer qu'il faut revoir plusieurs fois dans sa vie.

À Rome, il faut plisser les yeux, lui ai-je expliqué, chercher les détails pour ne pas avoir le vertige. À Montréal, les splendeurs se déploient en douceur, l'ensemble domine et non les éléments particuliers. Même l'architecture y est cosmopolite. J'ai expliqué à Vincent que le courant du golfe du Saint-Laurent pointe en direction de chez moi avec ses vents salins, ses baleines et ses eaux glacées dans lesquelles seuls les navires se baignent. J'ai ajouté qu'il aimerait ce petit coin de terre qui se prolonge au sud du cap Diamant, là où le fleuve se rétrécit en un jeu de cassures maritimes, qu'il l'aimerait parce que, contrairement à chez lui, on s'y sent comme un géant.

Je lui ai parlé de l'âme rouge et grise, l'âme de briques et de béton, de cette ville qui me reprendra toujours. Je lui ai expliqué que, dans ce détroit aux accents d'Atlantique les rivières sont des sœurs qui échangent à voix basse – Miramichi, Natashquan, Ristigouche, Margaree, Humber. Les immigrants arrivent à Montréal comme moi j'ai plié bagage, parce qu'il ne s'agit pas tant de voyager que de partir. Cela ressemble moins à un passage qu'à un destin qui déborde en de grands lacs. Ainsi, le meilleur moment pour migrer s'apparente à celui choisi par les rivières pour couler vers le fleuve, alors que les feuilles sont tombées et les hommes, quasi nus.

S'en aller, s'exiler, quelle drôle d'idée quand on vient tout juste d'arriver. Nous sommes toujours en partance, peu importe d'où, me rappelle Vincent. Nous prenons d'abord la route, ou la route nous emporte... Je me souviens d'avoir traversé Montréal pour une dernière fois, par un lieu secret qui n'appartient qu'à moi, par l'ouverture d'un volcan tranquille, éteint ou imaginaire, pour rejoindre ce poème de pierre, Rome la superbe, la trop grande, la trop vieille pour moi. Je m'appelle Marie de Montréal et je vous le confie, on quitte Montréal par son mont Royal, par le rêve qu'inspire un volcan qui ne se réveillera jamais, par

une croyance que je partage avec ma mère et mon frère et qui m'a conduite en Italie. Italie terre de séismes, de mouvements, de tremblements.

En me rendant chez mon frère de l'aéroport, je revois la croix du mont Royal. Je demande au chauffeur de taxi de faire une brève escale au pied de la montagne. Je sors quelques instants avec Vincent pour observer le monument à George-Étienne Cartier, point de départ d'un pèlerinage dominical avec ma mère et mon frère jusqu'à la croix. Cette habitude avait duré des années. Je lui montre la voie pavée qui mène au sommet et l'assure que je n'empruntais jamais le chemin asphalté, je suivais plutôt un petit sillon de terre entre les arbres, en reprenant les mots de ma mère : « par respect pour les Fils de la Liberté, dont faisait partie Cartier, nous suivrons notre propre voie ». Aujourd'hui, la tête nue de Vincent et ma chevelure solaire font de nous des étrangers devant ce volcan toujours endormi. Je ne retrouve pas le sillon de terre que nous empruntions. Maintenant, de nouveaux chemins se sont dessinés.

Le chauffeur nous pressant de monter, nous regagnons la voiture. Je laisse derrière moi le souvenir de cette union magique entre l'enfance, les premiers mots et le premier passage secret. Réminiscence d'un moment si précieux sur lequel on ne crachera ni lave ni nostalgie autre que d'avoir un jour pensé que par son sommet l'on pouvait rejoindre le centre de la Terre et voyager partout ailleurs.

Ce secret avoué de ma mère, amplifié par mon imagination d'enfant si facile à éblouir, m'avait donné l'impression d'être plus forte, plus grande. Je n'ai plus jamais vu Montréal de la même façon. De la fenêtre du taxi, je regarde la montagne avec mes yeux d'enfant. Cette capacité d'émerveillement, je la dois à ma mère et à ce secret que j'ai longtemps cru être seule à garder. L'éblouissement dont parlaient les philosophes grecs Platon et Aristote, et qui est à l'origine de la connaissance et de la création artistique fait intimement partie de moi, tout comme cette île volcanique que nous avons imaginée.

Vincent me demande, alors que le taxi s'arrête devant la maison de mon frère :

— Que voulais-tu devenir lorsque tu étais enfant, Marie?

— Un enfant, rien de plus. J'étais certaine que le volcan se réveillerait. Alors, chaque matin, je me trouvais chanceuse qu'il n'ait pas décidé de cracher sa lave dans l'atmosphère.

Marie de M.

1. Fragment du journal de Marie de M. tiré des entretiens entre Marie de M et Mauricio Soavi à paraître aux Éditions Triptyque en traduction française.

FRANCE BOUCHER

Jusqu'au bout de ta soif

I

fontaine allées feuillus
mes passages secrets
chuchotent
s'étirent se dessinent
à Montréal
dans les parcs grands ouverts

des trajectoires de sens
m'entraînent là
et m'octroient
des suppléments de vie
évasion
au-dedans du silence

livres d'enfant
mes pas s'ouvrent
aux couleurs
inédites

s'harmonisent aux trilles
de l'espace
tendre et fluide
par soupirs de rythmes¹

II

lourds dimanches
d'abandon en après-midi
la ville déraile
frémit tremble

ses passages secrets
notre théâtre
nos scènes extrêmes
en première classe

sourds aux abois
d'un dormant à l'autre
nous marchons impétueux
sur la voie ferrée

voie royale
qui délie nos langages
détend nos épaules
vers le Jardin botanique
ou le Quai de l'horloge

à l'époque
Montréal surfait déjà
sur la vague du blues

III

fleuve rivière lacs
l'eau borde et bouscule
Montréal l'insulaire
aux berges fabuleuses
au long foulard
brou de noix
tissé par gels et dégels

l'été
mille passages secrets
entre broussailles
et légendes
attisent aventuriers
artistes amoureux

on croirait entendre parfois
au crépuscule
les vers de Cyrano à sa cousine

texture de l'aurore
carpes soleil
meuniers noirs
taquinent vents et cordes

IV

géologie de la mémoire
tes passages secrets
émergent des plis du passé
des vestiges originels
de Montréal

beau cheval à l'épouvante
tu te faufiles
à travers détours
et blessures du sol
jusqu'au bout de ta soif

tu parcours ta ville d'adoption
ta seconde cité
dis-tu
inspiré par le feu des cimes
d'est en ouest
du sud au nord

côtes plateau monts
dans le droit fil
du végétal
tu tailles ta propre énigme

1. Les vers en italique sont de Gatién Lapointe.

SYLVIE MASSICOTTE

Le défilé

Cinq ans ont passé... C'est ce que je calcule en remuant la cuillère dans ma tasse. Repus, Nina et Georges posent un regard à la fois tendre et interrogatif sur cette agitation inutile dans mon café noir. Dire que jeudi dernier, quand Nina a téléphoné, je n'ai eu aucune réaction en entendant leur nom. Cela a créé un silence au bout du fil. Puis, courageusement, elle a insisté de sa voix un peu vieillie que je n'arrivais pas à reconnaître, surtout qu'Ophélie se pendait à mon peignoir en criant «maman» et que Christian ne comprenait toujours pas qu'il fallait l'amener dans la pièce voisine. «Vous ne vous rappelez pas, sur le marché, les raviolis faits maisogne?» a-t-elle repris. J'avais adoré Nina et Georges, ce vieux couple de Provence, avec leurs raviolis à la daube qui me faisaient particulièrement craquer. Et leur pintade aux cèpes.... Mais au lieu de me mettre en appétit, là, au téléphone, le souvenir de leurs plats m'a donné un haut-le-cœur. N'empêche, je me rappelais parfaitement qu'à force de me bichonner avec leurs petits plats préparés, à l'époque, ils avaient fini par devenir plus ou moins des amis pendant mon séjour. Il y avait des matins où je n'avais besoin de rien au marché, mais je passais tout de même les saluer. Georges me présentait un plat et je me laissais tenter. Le jour où je leur ai annoncé que j'allais rentrer, qu'on n'allait plus se revoir au marché, tous les deux avaient pris un air triste. Je croyais qu'ils cherchaient à me consoler en promettant qu'à leur retraite ils voyageraient au Canada. S'ils passaient par Montréal, bien sûr, ils allaient me faire signe. Sur le comptoir, je leur avais laissé mes coordonnées et j'étais partie reprendre ma vie. J'ignorais

encore l'existence de Christian et j'étais loin de me douter que j'allais devenir mère d'une petite Ophélie... Cinq ans plus tard, j'ai répété leur nom au téléphone, en tâchant de mettre un peu de chaleur dans leurs prénoms. Je me suis rappelé mon contrat près de Nice, le marché et leurs visages enjoués. Alors, au grand soulagement de Nina, j'ai déclaré : « Oui, bien sûr, je me souviens de vous. »

Je fréquente rarement les restaurants de l'ouest de la ville. Néanmoins, j'ai entraîné Nina et Georges ici, à deux pas du Salon du livre où nous retrouverons Francesca tout à l'heure. Manger un morceau, avant d'aller à sa rencontre au stand de ses éditeurs, allait de soi. Une façon de passer du temps, sans doute, mais j'avais aussi une faim de loup, moi qui d'habitude mange peu à midi. Je termine mon café et, dans quelques minutes, ils pourront faire connaissance. Francesca s'est montrée bien ouverte à l'idée de les voir au Salon. Il faut dire qu'elle espère vendre son livre. Des recettes autour de pâtes fraîches. Un de plus... Ils vont discuter et, à la fin de sa séance de signature, elle leur proposera peut-être de les amener quelque part. Je réussirai à prendre congé d'eux. Ils ne pouvaient pas plus mal tomber en ce moment, Francesca l'a bien saisi. Je n'ai jamais eu autant de dossiers à traiter au bureau, en même temps qu'Ophélie fait une otite et que Christian se plaint de mes absences trop fréquentes. La grosse main de Georges cherche à s'emparer de l'addition, à présent. Je tranche :

— J'y tiens, j'y tiens ! dis-je en le repoussant.

J'aperçois l'heure au-dessus de la caisse. C'est parfait, il ne reste plus qu'à partir, traverser la rue Sainte-Catherine et on arrivera très vite au Salon. Nina boutonne le manteau de fausse fourrure qu'elle a choisi pour venir « au Canada ». Elle enfle ses gants d'alpaga rose et nous sortons. Ils rencontreront Francesca, dieu soit loué, ils pourront parler cuisine pendant que je donnerai un coup de fil à Christian pour savoir si ça va avec Ophélie. Il faudrait que le traitement homéopathique commence à donner des résultats, sinon Christian insistera pour qu'on passe aux

antibiotiques et je m'y opposerai. Nous retomberons dans nos interminables discussions... Je devine ce qu'il dira. Il sait quels seront mes arguments. À quoi bon discuter quand on se connaît trop?

Nina et Georges auront plein de questions à poser à Francesca. Ce sera la même chose pour elle, placée devant ces anciens traiteurs qui ont toujours été tellement fiers de leurs produits maison. «Même moi, je suis fait maison!» aimait lancer Georges, au marché, tandis que Nina secouait la tête en emplissant ses contenants de sauce. Est-ce qu'elle ne préparait pas elle-même la farce de ses raviolis à la daube?

— Ah, mais c'est mon fils qui confectionnait la pâte! s'exclame-t-elle à présent.

Ils m'ont toujours semblé amoureux quand je les regardais travailler ensemble, derrière le comptoir. Plus amoureux que Christian et moi aujourd'hui... Plus amoureux que mes parents. Ah, s'ils n'étaient pas si loin, eux aussi auraient pu s'occuper de Nina et de Georges.

C'est la retraite ou peut-être l'effet du voyage... Le couple semble un peu désaccordé. Cette façon de bouger dans des sens opposés ou de s'interrompre, je ne sais pas. Une fois de plus, Georges commente la largeur des rues de Montréal. Nina parle du froid. Je presse le pas pour éviter qu'ils prennent leur coup de mort. À leur âge, on devient fragile. Et puis le temps presse, Francesca a une petite heure de signature, il ne faudrait tout de même pas la manquer. Pas normal, toute cette agitation dans la rue... Qu'est-ce qui se passe?

Le défilé du père Noël, il ne manquait plus que ça! Désespérée, je leur annonce:

— Sainte-Catherine est fermée...

Ils ne semblent pas comprendre. On ne peut pas se jeter au milieu de la parade, ce n'est pourtant pas difficile à saisir.

— C'est de l'autre côté de cette rue qu'il fallait aller! je précise.

Nina hausse les épaules. Georges lui attrape le bras et, dans un synchronisme parfait, cette fois, ils vont se poster au bord du trottoir. Des mascottes dans des costumes criards sautillent sous leurs yeux, simulant une joie de vivre peu crédible. D'autres personnages s'ajoutent, plus grotesques encore, bougeant au hasard en essayant de se donner une contenance. On dirait des personnes mal dans leur peau qui auraient décidé de se glisser à l'intérieur de ces costumes de bouffons pour mieux se dandiner dans leurs mouvements maladroits.

Nina et Georges sourient comme deux enfants, l'air ébahi devant un char allégorique débordant de lutins excités. Tous les deux se fondent parfaitement dans la foule. Il leur manque seulement un bonnet rouge à pompon blanc pour faire comme ces spectateurs qui jouent au père Noël en attendant sa venue. Je me surprends à imaginer ce qui se passerait si je les abandonnais là, si je ne répondais plus à leurs appels pendant le reste de leur séjour... Ont-ils vraiment besoin de moi? S'ils souhaitaient me revoir, ils m'ont vue. Je pense sérieusement à abandonner ce vieux couple. Je me demande si je ne suis pas devenue cruelle. Peut-être est-ce le surmenage? Je ne me reconnais plus, ces temps-ci... Une chose est sûre, on ne va pas rester là. Francesca nous attend. Je cherche comment on pourrait fendre cette mer bigarrée qui ondule. C'est vraiment impossible de traverser. Je tire la manche du manteau poilu de Nina. Elle se détourne un instant de la parade et, en me jetant un regard émotivement chargé, elle lance :

— Pourquoi êtes-vous si pressés, en Amérique?

J'essaie de garder une attitude bienveillante :

— Vous n'avez pas froid, Nina?

Elle fait signe que non en retournant son col et en reprenant sa position de spectatrice. Attendre que ça passe,

comme je le fais avec Ophélie quand il faut jeter un peu de lest. Mais toutes ces vagues de couleurs écœurantes qui tangent sur des airs de Noël me donnent véritablement la nausée. Je ne sais pas ce que j'ai mangé qui ne passe pas. Les tambours résonnent dans mon thorax. Je redeviens la gamine tremblotante de jadis, qui était trop impressionnée par les défilés. Il faut qu'on bouge. Je tape sur l'épaule de Georges.

— Le Montréal souterrain, ça vous dirait ? je lui crie, au milieu du tintamarre.

C'est efficace. Son regard brille comme ceux de tous les touristes quand ils s'imaginent arpentant la ville sous terre, sans manteaux, alors qu'il fait froid dehors. Des rêves d'enfants, de trésors et de passages secrets...

— Et votre amie ?... rétorque-t-il en ramenant son regard à la parade.

Pas le temps de répondre, de lui expliquer qu'emprunter le passage souterrain serait la seule façon de rejoindre la Place Bonaventure. Pas le temps, il faut que je m'écarte, que je trouve appui sur cette colonne de ciment, là, devant moi. Je l'atteins en prenant une grande respiration. J'ai chaud... Je ne vais tout de même pas vomir là, sur l'asphalte, en public... Peut-être que personne ne s'en rendra compte, après tout, hypnotisés qu'ils sont tous par cet interminable défilé. Une autre secousse dans mon corps, une pulsion dans la gorge, plus de questions à me poser : je vomis tout ce que je sais.

Je palpe mes poches, attrape des papiers mouchoirs. Je reprends mon souffle en m'agrippant à la colonne. Le visage curieux d'une fillette apparaît. Elle évalue les dégâts à mes pieds. Des éclaboussures sur mes bottes de nubuk... Elle relève la tête et m'observe. Extirpant une canne en bonbon de ses lèvres roses et mouillées, elle demande :

— Toi aussi, tu vas avoir un bébé ?

Dans la rue, la fée des étoiles fait son entrée. Ses petits gestes répétés m'étourdissent. En m'écartant rapidement de la fillette, je vomis encore un coup. Je me sens dégueulasse... Je me redresse. La fée des étoiles, toujours là, avec sa baguette magique... Bonne fée, faites qu'il ne s'agisse pas de ça!

Je dois absolument livrer mes Provençaux à Francesca. Il ne reste plus que vingt minutes avant la fin de ses signatures. J'essaie de compter... Mes dernières règles remontent à quand, je me demande, lorsque des gants roses s'agitent sous mon nez :

— Georges me dit qu'on pourrait visiter la ville souterraine? vérifie Nina, incrédule.

Son haleine, encore imprégnée de l'odeur de l'oignon fané qui couronnait sa salade de midi... Je me détourne en lui soufflant :

— Oui, oui, Nina... On passe par les galeries souterraines, mais il faudra faire vite.

Je pense à la chaleur qu'il fera dans le labyrinthe de boutiques, là-dessous, et j'ai de nouveau un haut-le-cœur. Je débite d'une traite :

— Il ne faudra pas s'arrêter dans les boutiques, vous comprenez, sinon on ne va jamais y arriver.

— Ah, vous êtes toujours tellement pressés en Amérique! Vous...

Je me détourne de Nina, me replace derrière la colonne et vomis une fois de plus. Doucement, ses mains gantées se rapprochent pour soutenir mon front. C'est doux, réconfortant... Au fond, Nina a toujours été une mère pour moi. Une vraie mère nourricière... Elle me considère avec affection, m'éponge le menton. Puis elle chuchote à mon oreille :

— Dites donc, vous... Vous n'auriez pas une autre pitchounette en route!?

Je sens les larmes inonder mes yeux. La fillette, revenue dans mon champ de vision, lèche sa canne rayée en scrutant mon regard. Derrière elle, j'aperçois Georges, de dos, qui ne perd pas de vue le char allégorique emportant la fée des étoiles. J'essaie de reprendre mes calculs. Il y a pas mal longtemps que j'ai eu mes règles...

Nina m'accueille dans ses bras de peluche. Mes larmes imbibent la fausse fourrure tandis que j'y découvre une vieille odeur de friture. Il faut que j'appelle Christian. J'attrape mon téléphone, mais Georges nous fait signe d'approcher. Le père Noël est là, généreux, agitant une clochette. Il est 14h. Francesca vient de terminer ses signatures.

PIERRE-MARC ASSELIN

My Land

Au coin de Laurier, un gros bonhomme pas photoshopé une miette, même pas conscient d'être une image, est sorti de sa petite Yaris bleue avec un compresseur à air. Je suis resté un bon moment à tourner autour de lui, jusqu'à ce qu'il me regarde le regarder et qu'il se transforme en l'image qu'il avait toujours été.

Ça m'a fait penser à toi, bien sûr. À toutes ces fois où tu t'arrêtais dans les haltes routières pour regonfler le pneu avant droit de ta petite voiture en or.

— Pourquoi tu vas pas au garage une fois pour toutes?

Ton regard qui s'en va quelque part, puis qui revient au pneu dépressurisé. Tu aimais peut-être admirer sa forme altérée en pensant à ta vie qui jusque-là ne voulait pas dire grand-chose. Tu aimais peut-être le voir se vider jusqu'à plat, et puis reprendre peu à peu son souffle.

— Ouais, faudrait bin que j'y aille...

Le gros bonhomme n'avait pas l'air de trouver ça drôle que je me laisse attirer par le champ gravitationnel de sa mésaventure. En même temps, ses halètements étaient comme un appel, une sorte de spectacle plus ou moins involontaire. Pour le calmer, j'ai fait semblant de m'intéresser aux disamares qui traînaient par terre, ces petits hélicoptères qui essayent année après année d'enraciner des érables dans le béton. Peut-être parce que c'était ce jour-là et que ça faisait maintenant un bon bout de temps que je te cherchais, mais je me suis dit que cet atterrissage forcé au milieu du trottoir donnait une image assez juste de toi, de ta volonté de féconder l'impossible. Et j'ai eu la conviction que si tu devais être quelque part dans le monde, ce serait certainement dans le Mile End.



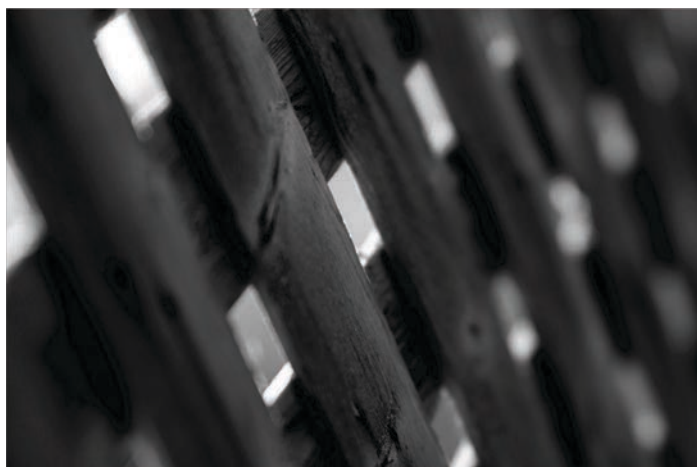
C'était une journée assez froide et je me demande encore à quel point la météo a contribué à cette chair de poule qui m'a envahi lorsque je me suis engagé dans les ruelles sinueuses. On pourrait croire qu'elles sont tracées à l'équerre, mais en fait ce n'est qu'une illusion créée par la surface courbe de la planète. J'avais l'impression que j'allais te croiser au creux d'un méandre, qu'on allait s'enlacer ou peut-être pas, car tu couverais sûrement un rhume. Le bruit du vent avait estompé la rumeur de la ville. Je m'ennuyais des ronronnements du boulevard Saint-Laurent, vieux matou qui empêche les égarés de se sentir seuls.

— Ah ? On dit *Mile End* ? Me semble que ça aurait été bin plus beau *My Land*. Comme si tout ça était un peu à nous.

Mon carnet à la main, je prenais acte de tout ça justement. Dix chaises – j'aurais voulu dire de quoi elles étaient faites mais tu sais à quel point mon esprit est loin de la matière – un barbecue circulaire, une table IKEA. Tout ça dans un trou, dans une caverne, je n'avais jamais vu ça. Au lieu de bâtir un rez-de-chaussée, on était passé directement à l'étage et on avait laissé ce vide en guise de cour arrière. Ça ne pouvait sûrement pas être chez toi. Trop sombre. Trop froid. Et puis pourquoi dix chaises, dis-moi ? Qui garde dix chaises dans sa cour arrière ?

Sans trop m'en rendre compte, j'accordais de plus en plus de sérieux à ma démarche. Je me dérobaux aux

regards, notais la moindre trace de vie comme si elle allait me rapprocher de toi. J'en étais à me prendre pour un détective privé ou plutôt pour un chasseur à l'affût d'une bête mystérieuse quand un bruit sourd me fit prendre la fuite. Au-dessus de mon épaule, une vieille dame à l'air résigné lavait sa fenêtre et c'était comme si je l'entendais me sermonner en me citant les articles 7 et 8 de la Charte canadienne sur le droit à la vie privée.



Il t'arrivait de dire que la tranquillité était un piège, que le confort était le pire tortionnaire de l'histoire moderne. Combien de corps anonymes, étouffés tout en douceur par la ouate d'un mode de vie capitonné? Tu aimais l'agitation de la rue Bernard. Installée au bord de la fenêtre du café de la Lumière, tu parlais de Saint-Denys Garneau, de son *grand malaise à rester assis* comme si c'était le tien. Je ne sais pas pourquoi on retournait toujours là-bas. Peut-être, paradoxalement, parce que c'était assez ordinaire et toujours tranquille.

C'était l'heure de la promenade pour les CPE du quartier et les enfants chahutaient. Depuis que tu avais fait de moi un père, c'était toujours la première chose que j'entendais. Leurs cris me happèrent et me ramenèrent à la réalité: je n'aurais jamais dû m'aventurer si longtemps dans les ruelles. Elles ont quelque chose de ces rivières aux courants capricieux qui, tu sais, celle qui passait pas loin

de chez ta mère, et qui une fois— bien sûr que tu sais. Et puis celle aussi où Garneau, je ne t'apprends rien.

Le ramasseur de botchs a toussé dans le creux de sa main, rabattu son capuchon gris sur sa tête et saisi un autre kleenex du bout de sa pince attrape-déchets. Dans certains quartiers, on l'avait remplacé par un immense fourmilier mécanique qui absorbait toute trace de vie humaine par l'ouverture de sa trompe. Je me suis assis sur le banc et je l'ai regardé travailler. Je me demandais ce qui avait bien pu se passer pour que tu ne sois pas là, juste à côté de moi, à chialer contre la déshumanisation du monde.

— Excusez-moi monsieur le ramasseur de détritrus mais est-ce que je suis vraiment seul sur ce banc?

Il t'arrivait de dire qu'il fallait retrouver le sens de la cérémonie. Je ne t'écoutais pas tellement, obnubilé par le spectacle de tes lèvres. Tu disais que je confondais tout. Que le problème du spectacle, c'était qu'il se suffisait à lui-même. Je n'étais pas certain de comprendre ce que tu voulais dire, alors que tu te faufilais entre tous ces jeunes aux uniformes disparates qui sortaient du Collège français. Ton corps décrivait un slalom parfait entre les leurs, ta peau se frottant à peine aux languettes qui pendouillaient de leurs sacs à dos d'écolier. Il me semble que tu avais déjà un pied dans cet ailleurs qui te fascinait tant.

J'ai recroisé la Yaris bleue sur l'avenue du Parc, ou peut-être n'était-ce pas la même. En tous cas les pneus avaient l'air intacts. J'avais envie de m'arrêter à un café dont la terrasse était remplie et bruyante, mais je ne l'ai pas fait à cause de toi et de Saint-Denys Garneau. Il fallait que je replonge dans les ruelles, mais je n'y croyais plus tellement. Au fond, qu'est-ce qui me poussait à voir en elles ce passage qui me mènerait jusqu'à toi?

Sur une corde à linge, des leggings aux motifs cadavériques et une djellaba en velours. Je savais que je me trouvais au plus proche de ce que tu avais été, mais je n'ai pas eu le courage d'aller cogner à la porte. Qu'est-ce que je lui aurais dit à cette fille de toute façon? Un chien est venu à mes pieds renifler ce qui me restait de détermination. Son maître l'a sermonné, puis il s'est remis à jouer avec lui,

à le caresser comme le seul complice d'une vie sans doute solitaire. Je n'ai pas voulu les prendre en photo à cause de cette vieille crainte primitive d'escamoter une partie de leur âme. Et puis je me disais que tu les aurais sûrement laissés vivre en paix. *En dehors de l'image.*





DANIEL CHOUINARD

L'âpreté

Au fond je l'ai su par sa voix. Elle avait dans la voix une dureté que j'avais longtemps refusé d'associer aux femmes qui avaient compté pour moi. Peut-être en étais-je en partie responsable. Peut-être que cette âpreté dans le timbre de sa voix était simplement sa façon de me dire que je ne lui avais pas donné ce qu'elle attendait de moi et que maintenant c'était trop tard, qu'elle ne l'attendait plus. Entre ce qui n'était pas arrivé et ce qui n'arriverait plus, nous étions en panne de souvenirs et de projets communs. C'est un bien curieux dénuement qui n'admet aucune tristesse, juste un peu de désarroi.

J'avais réécouté plusieurs fois le long message qu'elle avait laissé dans ma boîte vocale et les instructions qu'elle donnait dans un français affecté que je ne lui connaissais pas: «Tu verras qu'il y a au bout de la rue Saint-Élie un étroit passage que personne ne remarque. Ce n'est pas un passage secret mais c'est tout comme. Au fond, un secret, ce n'est pas toujours quelque chose de caché, c'est parfois simplement quelque chose que l'on ne voit pas. Eh oui, il y a des secrets involontaires. Et ça, c'est parfait pour une vedette de la télé qui veut rester incognito. Tu pourras emprunter ce passage à pied – parce que tu seras encore à pied, n'est-ce pas, vieil écolo? – et tu arriveras chez moi. Jeudi, à 16 heures. C'est écrit Cul-de-sac à l'entrée de la rue Saint-Élie, mais ça, c'est pour les voitures, ça ne te concerne pas.»

En plus d'être un cul-de-sac, la rue Saint-Élie n'a des adresses que d'un côté, le côté sud. Les maisons du côté nord donnent sur la rue Jarry et c'est l'arrière de ces

maisons que l'on voit depuis la rue Saint-Élie. C'est donc une sorte de demi-rue, une rue manchote, qui hésite entre rue et ruelle, une rue d'à peine 100 mètres de long et qui finit en cul-de-sac. Rien pour passer à l'histoire et pas du tout le genre d'endroit où j'aurais imaginé retrouver Clara.

Pourquoi ce message après toutes ces années de silence? Pourquoi ce ton faussement complice qui permet de faire semblant de « reprendre les choses là où on les avait laissées » alors que ni moi ni elle sans doute ne nous souvenons précisément de ce qui s'est passé – ou plutôt de ce qui ne s'est pas passé – et serions bien en peine d'en dire plus que « on s'est perdus de vue »? Peut-on encore parler d'amitié lorsque l'essentiel de ce qui vous lie à quelqu'un est une longue suite de malentendus, de non-dits et de rendez-vous manqués?

La rue Saint-Élie fait tout au plus 100 mètres, mais ces 100 mètres m'ont paru très longs, peut-être parce que je les ai parcourus sous les regards insistants de quelques vieilles femmes assises sur leur balcon. Il faut croire que ces femmes trouvaient le spectacle de la rue Saint-Élie en ce bel après-midi de mai plus intéressant que la télé. C'est dire. Mais peut-être certaines d'entre elles m'avaient-elles reconnu et n'en revenaient tout simplement pas de voir un animateur de télé passer à pied devant chez elles, dans l'insignifiante rue Saint-Élie, au moment même où, justement, elles avaient réussi à s'arracher à leurs *programmes*? Toutes, elles avaient les cheveux courts et teints de plusieurs couleurs qui n'étaient pas des couleurs de cheveux. Ces têtes de femmes multicolores posées sur des corps qui avaient vu des jours meilleurs m'ont fait songer à des boules de crème glacée napolitaine même si les couleurs en question n'avaient pas grand-chose à voir avec ce grand classique de la crème glacée.

« Vous voilà », me dit Clara pour m'accueillir après avoir ouvert la porte d'un demi-sous-sol qui ne semblait pas avoir d'adresse et auquel on accédait en longeant un hangar décrépit fait du même bois brut et de la même tôle ondulée qu'on voit maintenant dans beaucoup de

bâtiments dits de développement durable. On ne s'était évidemment jamais vouvoyés.

Elle avait ouvert la porte avant que j'aie eu le temps de frapper. Les mêmes cheveux châtain, désormais mêlés de gris et ramassés dans une queue de cheval, les mêmes yeux noirs, des rides bien sûr, mais au fond c'était bien elle, sauf pour la voix, presque méconnaissable. C'était bien elle mais sans l'imposant capital de féminité dont elle disposait quand je l'ai connue.

— Asseyez-vous, asseyez-vous, tu veux boire quelque chose ? Ce n'est pas la télé ici, mais ce n'est pas grave, n'est-ce pas ? On va faire ça à la mauvaise franquette.

Elle m'a fixé avec un grand sourire et il m'a fallu un moment pour comprendre qu'elle était en train de mesurer l'effet de sa tentative de jeu de mots. J'avais beau regarder, je ne voyais pas où j'aurais pu m'asseoir, puisqu'elle s'était précipitée sur l'unique chaise libre dans cette pièce qui devait être à la fois cuisine et salle à manger, mais qui ne contenait qu'une petite table de bistro en fonte manifestement conçue pour l'extérieur, un vieux frigo couleur avocat et un micro-ondes débranché posé sur l'unique autre chaise placée dans l'espace prévu pour la cuisinière. Bizarrement, j'ai pensé aux chats.

— Tu n'as pas de chat ? Ça m'étonne, tu as toujours eu des chats.

— Non, non, pas de chat, pas de chat mais ça me manque, oui, c'est sûr, car, comme chacun sait, dans le monde, le manque, c'est pas ça qui manque. Comme on dit, ce n'est plus ce que ce sera.

Elle a encore souri et c'est là que j'ai vu qu'il lui manquait une canine.

— Oh, vous, Robert, vous avez réussi, oui, on peut dire ça, vous avez totalement réussi. Tu es une sorte de vedette, n'est-ce pas ? Ça doit faire drôle, non ? Moi-même,

je me sens toute drôle de vous voir là, devant moi. Est-ce qu'on s'habitue à ça, Robert, la reconnaissance? Est-ce qu'on est même allé jusqu'à vous reconnaître dans la rue Saint-Élie? Sais-tu qui c'est, saint Élie?

— Non, je ne sais pas. Qui c'est?

— Ça serait une super question pour ton quiz. Vous ne croyez pas? Si tu la mets dans ton quiz, tu vas dire qu'elle vient de moi? Remarque, je ne suis pas à plaindre non plus. J'ai longtemps été belle et désirable. Ça m'a beaucoup occupée, tu sais? J'aurais pu être une égérie, une égérie pérenne, même! Ça aurait pu être mon nom d'artiste: Égérie Pérenne! Vous, vous n'avez même pas changé votre nom, c'est quelque chose! Des fois, j'aurais aimé me reposer, poser ma tête quelque part, sur la poitrine d'un homme, peut-être. Oh, mais maintenant je me repose, vous n'avez pas de souci à vous faire.

— Pourquoi tu as repris contact avec moi? Tu vis toute seule ici?

— Tu sais que tu n'as pas changé? Sauf pour les cheveux, évidemment. C'est naturel, ce gris, ou c'est pour la télé?

— Qui êtes-vous? Qu'est-ce que vous faites là?

Je ne me suis pas rendu compte tout de suite que ce n'était plus Clara qui parlait mais une autre voix, plus ferme et qui venait de derrière moi. Une femme entre deux âges se tenait dans l'encadrement de la porte avec un grand sac thermos rouge en bandoulière. Il y a eu ce moment de flottement que je connais bien, puis cet instant très particulier où mon interlocuteur me reconnaît et réagit. Bien. Ou mal.

— Clara, tu sais très bien que tu ne peux pas recevoir de visite seule. Il doit *toujours* y avoir quelqu'un avec toi. Tu m'entends? ***Toujours.***

— Ce n'est pas de la visite, c'est mon ami Robert. C'est une vedette!

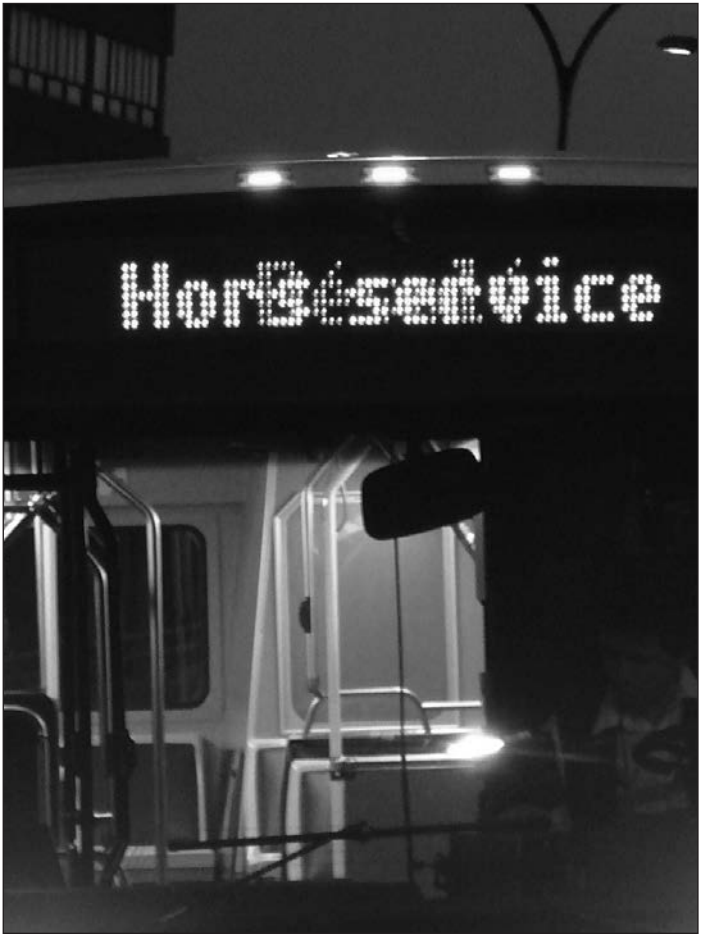
J'ai tenté de m'interposer :

— C'est un malentendu. Je suis désolé, je n'étais pas au courant de la situation. Je connais effectivement Clara et si j'avais su...

— Vous êtes au courant maintenant et vous n'avez rien à faire ici. D'ailleurs, ça va être l'heure de votre émission.

C'était dit sur un ton glacial et la dame entre deux âges s'est écartée pour faciliter la sortie du roi des quiz télé d'après-midi.

J'ai repris l'étroit passage dans l'autre sens et avant même que je m'en rende compte j'étais rendu à l'autre bout de la rue Saint-Élie, comme si toute la rue Saint-Élie n'était qu'un étroit passage qui ne m'avait pas mené à Clara.



PAUL MAINVILLE

La 24 ou Correspondance parallèle

Gustave Leblanc ne s'attendait pas du tout à ce que cette journée soit l'une des plus marquantes de sa vie. D'autant plus que la chance ne semblait pas de son côté depuis son réveil. Il s'était coupé en se rasant, avait renversé son bol de céréales, avait chuté dans les marches de l'escalier en colimaçon, puis oublié son portefeuille et sa carte Opus. Qu'importe, il avait du temps devant lui, n'étant attendu au bureau qu'à 10 h. Il retourna donc chez lui, récupéra ses effets et redescendit les escaliers en faisant bien attention de ne pas rater une marche. Il emprunta son raccourci préféré : de jolies petites ruelles qui embaumaient les lessives, les fleurs et les odeurs de chats !

Mais voilà que Gustave faisait face à un dilemme. En effet, il avait aperçu en haut de l'escalier de la rue Saint-Christophe (un étrange cul-de-sac surmonté d'un escalier donnant sur la rue Sherbrooke) plusieurs chats qui se dirigeaient vers le bas. Il était très curieux d'en savoir plus. D'autant que ce genre de choses captivait Gustave qui peaufinait un recueil de nouvelles se déroulant à Montréal.

Gustave descendit donc les marches et aperçut en bas des chats qui se dandinaient devant un sofa dans lequel un homme était en train de lire. Quelle étrange apparition. L'homme leva les yeux, vit Gustave et sortit une boîte de nourriture sèche pour chats. Ces derniers fondirent sur l'homme qui sourit discrètement en répandant la nourriture sur le sol. Gustave s'approcha. Il n'avait jamais rien vu de tel, sauf dans un film espagnol où un homme nourrissait des chats et des chiens sauvages dans une gare d'autobus. L'homme, apparemment fier de son geste, se cala confortablement dans le sofa et sortit une pipe, qu'il

nettoya et bourra méticuleusement. La scène amusait beaucoup Gustave.

— Ils ne sont pas tous à moi... seulement celui-là, le gros noir avec des taches blanches... il s'appelle Taxi, mentionna l'homme, qui devait avoir dans les soixante-dix ans et qui portait un chapeau Stetson des années 1940.

— Et vous les nourrissez tous ? demanda Gustave.

— Oui... presque chaque matin, ils sont un peu comme mes propres enfants.

— C'est étrange... il me semble que c'est la première fois que je vous remarque, ajouta Gustave en caressant la tête d'un petit minet à la fourrure grise et noire.

— Vous avez sans doute souvent la tête ailleurs... ou vous marchez trop vite.

— Peut-être, répliqua Gustave qui venait d'apercevoir en haut des marches un autre chat. Mais ce dernier resta quelques secondes puis s'en alla.

Gustave salua l'homme et remonta rapidement les escaliers. Il avait un autre sujet de nouvelle. Il en était fort content. Il n'avait fallu que cette anicroche dans sa routine matinale pour titiller son imagination.

Il alla s'acheter son latté préféré au café de la bibliothèque puis marcha jusqu'à l'un des arrêts de l'autobus 24 situé en face de l'Hôpital Notre-Dame. C'est là qu'il découvrit une jeune infirmière qui attendait l'autobus, un livre à la main. Ce fut le coup de foudre immédiat. Ce qui n'était pas peu dire pour Gustave, reconnu pour ne pas s'enflammer facilement. Difficile, oui. Sélectif, pas mal. Mais là, il était bouche bée. La demoiselle en question lui jeta un bref coup d'œil et reprit sa lecture. Gustave ne tenait plus en place. La chute, le vieil homme, les chats, tout cela faisait partie d'un plan extraordinaire destiné à lui faire rencontrer la femme de ses rêves. Il n'attendit pas un instant de plus, repoussa ses craintes et sa timidité en rôdant autour de l'infirmière qui lisait *Le premier quartier de la lune* de Michel Tremblay. La jeune femme devait sûrement se sentir observée car elle leva les yeux de son livre, lui sourit d'une manière qui faillit le faire fondre sur place. Il saisit sa chance et se lança dans l'inconnu.

— Super, ce livre ? questionna Gustave d'un ton qui se voulait décontracté.

L'infirmière le regarda d'un air perplexe.

— Excusez-moi... vous dites?

— Je disais quel bon roman!

— Ah... oui, c'est très bon.

— Vous le connaissez bien?

— Qui?

— L'auteur.

— Non... en fait c'est mon premier Michel Tremblay.

— Vous me dites que vous terminez le cycle du Plateau en commençant par le dernier!

— Euh... oui... je fais souvent cela.

— Commencer par la fin?

— Oui. C'est drôle n'est-ce pas?

La jeune femme rangea le bouquin dans son sac. Victoire se dit Gustave, elle me préfère à son roman. Mais Gustave fut très déçu d'apercevoir la 24 qui venait d'apparaître au feu de circulation situé un peu avant l'arrêt. Zut. Pas de chance.

L'autobus s'arrêta pile-poil devant eux. Il n'aurait pas pu être en retard, fulmina intérieurement Gustave. Il espérait pouvoir continuer cette conversation à l'intérieur.

— Alors, à bientôt peut-être, dit l'infirmière en souriant.

— Oui, c'est ça... vous ne montez pas?

— Non... j'attends quelqu'un.

— Ah... bon... fit Gustave totalement effondré en montant les marches de l'autobus.

— Hé, votre mallette!

— Quelle mallette?

— La vôtre, répondit-elle en riant. Gustave l'aperçut sur le trottoir. Quel lunatique, pensa-t-il, elle va me prendre pour un perdu de première classe.

Gustave prit sa mallette et remonta en trombe dans l'autobus bondé. Il regarda l'infirmière par la fenêtre, soupira, puis s'assit à côté d'un homme qui aurait très bien pu être un bloqueur pour les Alouettes de Montréal. Le colosse essaya de lui faire un peu de place.

— Vous la reverrez, dit l'homme en souriant

— Qui?

— Elle!

— Ah oui... oui, je l'espère.

Le lendemain, Gustave refit le même chemin que la veille. Il aperçut encore une fois les chats et l'homme qui lisait dans le sofa. Mais il ne perdit pas de temps à descendre les escaliers et marcha rapidement vers l'arrêt d'autobus tant convoité. Elle était encore là. Encore plus belle que la journée précédente. Elle tenait le roman de Michel Tremblay à la main, mais sans le lire. Elle regardait plutôt de l'autre côté de la rue Sherbrooke, vers le parc La Fontaine. Gustave s'approcha timidement. Il y avait beaucoup de monde à l'arrêt et il ne voulait pas se faire trop insistant, il fallait respecter la file d'attente. Lorsqu'elle l'aperçut, la jeune femme se dirigea vers lui. Il flottait de bonheur. Elle était prête à perdre sa place dans la file pour lui parler. Un autre signe, selon Gustave, qu'elle n'était pas totalement désintéressée.

— Je ne vous avais jamais vu à cet arrêt avant hier... est-ce que vous y avez pris goût? demanda la jeune infirmière en esquissant un léger sourire.

— Je... je prends très souvent cet autobus... mais pas toujours à la même heure.

— Ah. C'est étrange, dit-elle, vous travaillez dans l'est?

— Oui... près du Jardin botanique, répondit Gustave qui essayait de garder son calme.

— J'aime bien le Jardin botanique, surtout au crépuscule.

— Ah, pourquoi?

— Parce qu'on peut y voir des chouettes et des effraies des clochers.

— Vraiment... même en ville?

— Vous seriez surpris du nombre d'animaux sauvages qu'on peut voir dans les grands parcs de la ville... et je ne parle pas seulement des rats laveurs.

Gustave fut encore une fois navré de voir l'autobus qui filait allégrement vers son arrêt. Il était pourtant certain d'être en avance. Alors qu'il maudissait intérieurement la ponctualité des autobus, il fut très heureux de voir que la jeune femme lui emboîtait le pas lorsqu'il monta à bord.

L'autobus était encore plus bondé que la veille. La valse étrange des passagers commença. Au moins, ce n'était pas le printemps, quand les nids-de-poule de la rue Sherbrooke

(ou de toute autre rue montréalaise) transformaient les passagers en marionnettes désarticulées rebondissant au point de tomber par terre.

Au gré du va-et-vient des passagers qui entraient et sortaient, Gustave et la jeune infirmière se rapprochaient parfois dangereusement, à tel point qu'il crut reconnaître un parfum qu'il avait naguère beaucoup aimé chez une ancienne conquête. Cabochard de Grès.

— J'aime bien votre parfum, se surprit à dire Gustave.

— Merci... fit-elle en le regardant dans les yeux.

Un silence s'installa. Gustave se sentait désarmé, en manque de mots, lui dont le métier consistait pourtant à les faire danser sur le papier. Il surveillait les noms des rues et appréhendait le moment où il devrait descendre. Mais ce fut elle qui descendit la première.

— Et bien je vous souhaite une très belle journée.

— Merci... vous aussi.

Elle le regarda une dernière fois, puis se fraya un chemin vers la porte arrière de l'autobus. Gustave s'en voulait de ne pas avoir été plus proactif. Mais que pouvait-il faire en quelques minutes? Un peu plus loin, il descendit à son tour. C'est alors qu'il découvrit un papier qui dépassait de l'une des pochettes de sa mallette. Il le déplia et vit un message. C'était l'infirmière. «Venez me retrouver au crépuscule, demain soir, près de l'étang du parc La Fontaine, celui derrière le Théâtre de verdure» et c'était signé Chloé.

La rencontre

Le lendemain était un samedi. Gustave avait donc eu tout son temps pour se préparer.. Vers 20 h 30, il alla s'asseoir sur un banc au bord de l'étang. Il faisait chaud et il y avait encore beaucoup de gens qui profitaient des derniers rayons de soleil se frayant un chemin à travers les arbres et les petites collines du parc.

C'était l'une de ces soirées estivales magiques typiques de Montréal. Des milliers de personnes dans les rues, dans les ruelles, sur les terrasses, dans les bars, sur les balcons, dans les parcs, partout. Une véritable pièce de théâtre en

format géant, en Cinémascope et en trois dimensions. Gustave alluma une cigarette, se permit d'ouvrir une bouteille de cidre glacé, et profita du crépuscule.

Plus d'une fois, des femmes seules passèrent devant lui. Il était dans l'expectative. Il se demandait si cette fameuse Chloé allait se matérialiser ou lui poserait un lapin. Quelle importance, se dit-il, l'attente fait partie du voyage. Elle fait partie du jeu.

Vers 21 h 30, la noirceur avait tout avalé dans le parc. Gustave se donnait encore quelques minutes avant de continuer son chemin vers les terrasses de la rue Saint-Denis, ou peut-être celles de la rue Duluth. Il n'allait sûrement pas broyer du noir toute la nuit à attendre le fruit d'une rencontre hautement hypothétique.

Il s'ouvrit une dernière bouteille de cidre, puis aperçut une ombre qui s'avavançait sur le sentier bordant l'étang. Les réverbères lui permirent de confirmer que c'était bien là un être vivant, mais jusqu'au dernier moment, il ne sut pas si c'était un loup, un homme ou une femme. C'était Chloé. Elle arriva devant lui, lui serra la main, posa son sac sur le banc, et poussa un long soupir.

— Ouf, quelle journée... je suis vannée! dit-elle en enlevant ses sandales. Et toi, ça va?

— Oui... je commençais à me dire que je ne te verrais pas ce soir.

— Je suis désolée, je devais terminer mon chiffre à 20 h... et regarde l'heure qu'il est... incroyable, mais au moins je suis là, non?

— Oui... je suis content de te voir!

— Moi aussi.

Gustave sentit ses narines frémir...derrière la légère odeur de sueur de Chloé, il perçut l'effluve très net de Cabochard... Il remarqua que Chloé s'était changée, elle portait un short et une camisole légère.

— Je ne pensais pas que tu serais là, dit Chloé.

— Pourquoi?

— Parce que les hommes sont comme ça parfois... ils n'associent pas la parole au geste. Ils se défilent. Sournoisement. Comme un arc-en-ciel.

— Je peux te jurer que je n'aurais pas fait cela... protesta Gustave en s'allumant une cigarette. Il en offrit

une à Chloé, qui l'accepta.

— Je te crois... tu sais, c'est la première fois depuis longtemps que je donne rendez-vous à un matou!

— Le matou c'est moi?

— Oui... répondit Chloé, baissant les yeux, faisant glisser une boucle de cheveux derrière son oreille. Un geste infiniment fluide, discret, sensuel.

Gustave commençait à se sentir fébrile. Comment deux inconnus pouvaient-ils communiquer autant par de simples gestes. C'était la nature, l'inéluctable force qui rapprochait les vivants.

Comme le banc était situé près d'un réverbère, Gustave en profita pour regarder Chloé. Ses cheveux descendaient en cascade le long de son visage, un visage lunaire, presque symétriquement parfait. De grosses boucles d'oreilles noires lui donnaient l'allure d'une magicienne. Elle avait un petit nez, une bouche charnue, mais c'était surtout ses yeux qui le fascinaient. Des yeux noirs, expressifs, profonds, jamais Gustave n'avait vu un regard semblable. Chloé dégageait un magnétisme irrésistible. Et elle devait le savoir. Il contemplait ses formes douces, généreuses, il l'aurait prise là, tout de suite, tellement il avait envie d'elle, mais les conventions sont là pour ralentir les ardeurs, les tempérer, parfois les éteindre.

— Et mon corps... l'a tu regardé assez longtemps? Te plaît-il?

La question prit Gustave de court. Il gloussa et sentit une goutte de sueur étrangement fraîche qui se faufilait sur sa poitrine.

— Je ne... je veux dire... oui... tu es magnifique...

— Cela fait si longtemps que je n'ai pas été regardée comme ça. C'est si bon de se sentir vivante, désirée.

— Tu es belle, Chloé... Et pourquoi dis-tu ça, tous les hommes te regardaient à l'arrêt de la 24.

— Oui, mais tu es différent, tu vois en moi... tu me transperces de ton regard... tu me saisis vraiment.

Gustave se sentait déstabilisé. Comment apprivoiser cette inconnue? Comment naviguer en eau étrangère? Il lui offrit une bouteille de cidre. Chloé en but une longue gorgée. Elle prit ensuite la main de Gustave et l'entraîna près de l'eau. Elle s'assit sur le bord du muret de pierre,

laissant tremper ses pieds dans l'étang.

— C'est bon... il ne manque que la pleine lune, dit Gustave en battant des pieds.

— J'ai toujours aimé la pleine lune, dit Chloé d'un air absent. Mais depuis peu... j'en ai peur.

— Pourquoi ?

— J'ai peur d'être en sursis... de disparaître à tout moment.

— Tu as peur de mourir ?

— Oui... de plus en plus.

— Pourtant... tu ne devrais pas, tu as l'air si vivante, si allumée, si dynamique.

— Les apparences sont souvent trompeuses...

Gustave se rapprocha de Chloé, remarqua l'élégant collier en velours rouge qui ceinturait son cou. Il n'avait jamais vu de parure de ce genre. Comme un bijou datant de l'époque victorienne. Chloé vit son regard.

— Tu aimes ?

— Oui, il est superbe. Puis-je le voir de plus près ?

Gustave passa la main sur le collier. Il était doux au toucher. Il palpitait à l'unisson avec le cœur de Chloé. La jeune femme le regarda, des larmes perlaient à ses yeux, la main de Gustave les essuya. Chloé prit sa main et y déposa un bref baiser.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Parce que demain tout va peut-être changer, répondit-elle en regardant l'eau, puis le ciel étoilé. On entendait la rumeur de la ville. Une sirène d'ambulance ou de police. Tout était parfaitement à sa place.

— Mais maintenant qu'importe, soyons les trouble-fêtes, soyons les dompteurs de la nuit, s'exclama Chloé en riant.

Les deux ombres se serrèrent près de l'eau. Gustave embrassa Chloé comme si c'était la chose la plus naturelle à faire. Quelques minutes plus tard, ils allèrent s'acheter une bouteille de vin, un tire-bouchon et deux verres en plastique. Ils retournèrent dans le parc La Fontaine puis s'étendirent sur l'herbe fraîche. La tête un peu bousculée par les vibrations de leurs petits moteurs internes. Près d'eux, un jeune couple dansait sur un air de java. Au loin, des rires, des klaxons. Chloé ne lâcha pas la main de

Gustave. Elle la posa sur son sein, doux et frais.

— Demain, viens me rejoindre dans la rue Saint-Christophe, après mon quart de travail. J'inviterai le violoneux, celui de la station Joliette. Il nous fera danser!

Chloé embrassa longuement Gustave. Elle s'éloigna en se retournant souvent. Jamais une femme ne lui avait paru si réelle, si vibrante. Mais il y avait une infime part d'inquiétude dans l'esprit de Gustave. Quelque chose qui lui disait que cette Chloé était peut-être aussi éphémère qu'un mirage sur une route brûlante.

La finale

Gustave dormit très mal cette nuit-là. Il se réveilla au matin avec une migraine et l'impression d'avoir passé la nuit sur un rail de chemin de fer en position debout. Qu'importe, il fallait en avoir le cœur net, il devait se rendre à l'Hôpital Notre-Dame pour vérifier si Chloé était bel et bien réelle.

À l'extérieur, le soleil était si lumineux qu'il donnait l'impression de sortir tout droit de *L'étranger* d'Albert Camus. Gustave mit ses lunettes de soleil et fonça tout droit vers la rue Sherbrooke. En arrivant au coin de la rue Saint-Christophe, en bas de l'escalier, il vit Chloé assise dans le sofa, en train de lire.

« Chloé! Hé Chloé! » cria Gustave en descendant les marches et en agitant la main. Elle se retourna et sembla décontenancée par l'apparition de Gustave qui se planta devant elle. Il remarqua que ses cheveux étaient défaits, qu'ils étaient d'une couleur plus sombre. Ses yeux étaient plus maquillés. Son uniforme d'infirmière était également différent, plus coloré. Mais le plus étrange, c'est qu'elle regardait Gustave avec un air de franche surprise.

— On se connaît? dit la jeune femme en souriant.

— Mais qu'est-ce que tu racontes... bien sûr qu'on se connaît... en voilà une question.

— Je suis désolée... vous faites sûrement erreur, je ne suis pas Chloé.

— Chloé... c'est moi, Gustave. On s'est vus pas plus tard qu'hier.

La jeune femme se leva et Gustave vit qu'elle était presque aussi grande que lui. En fait, elle était aussi grande que lui... pourtant elle ne portait pas de talons hauts. Bien étrange, il aurait juré qu'elle était beaucoup plus petite.

— Je voudrais bien vous aider, mais je ne vous connais pas et vous ne m'avez jamais adressé la parole avant aujourd'hui. D'ailleurs mon nom est Agathe et pas Chloé, dit-elle d'un ton très doux et parfaitement maîtrisé.

— Mais j'hallucine... tu dois être en transe ou quelque chose du genre. Tu es sûre que ça va ?

— Ça va parfaitement bien merci, et vous ?

— Oui... ça va très bien, enfin non... ça ne va pas du tout... bon, est-ce qu'on arrête de jouer maintenant parce que ce n'est pas drôle.

— Mais je ne joue pas du tout... je ne suis pas la fille dont vous parlez, je ne suis pas Chloé... moi aussi je pourrais vous dire d'arrêter et de passer à autre chose, d'ailleurs la voilà Chloé, c'est peut-être elle que vous cherchez fit Agathe en penchant la tête et en regardant derrière lui.

Gustave se retourna et vit un chat qui s'approchait d'eux. Celui-ci passa entre ses jambes et lui jeta un long regard. Agathe se mit à le caresser.

— Je vous présente Chloé, c'est la chatte officielle du sofa de la rue Saint-Christophe ! Gustave regarda la chatte et sentit ses neurones s'emballer. Il se pencha et caressa la tête de l'animal. Il écarta les longs poils, vit un collier de velours rouge.

— Incroyable... se dit-il en touchant le collier.

Chloé regarda Gustave et roula sur le côté pour se faire caresser le ventre. Gustave aurait juré qu'elle lui souriait.

— Bon... et bien voilà, tout s'arrange, dit Agathe. Mais j'y pense, tu es un petit rigolo toi ! Tu as inventé toute cette histoire seulement pour me parler.

— Euh... non. Enfin... oui, peut-être... je ne sais plus.

— Tu sais ce n'est pas la première fois que je te vois... Tu es souvent à l'arrêt de la 24 le matin et l'après-midi. Tu ne m'as jamais remarquée ?

— Oui... oui, bien sûr que je t'ai remarquée... qu'est-ce que tu crois ?

Gustave regardait Agathe avec un intérêt non pas

amointri, mais différent. Comme si le fait de connaître cette nouvelle Chloé allait bousculer sa vie.

— Je te crois. Tu sais, lorsque je t'ai vu tout à l'heure, avec cette histoire de Chloé. Et bien je me suis dit que tu étais siphonné. Oui oui, tout à fait. Et que tout ça faisait sens par rapport à ton comportement à l'arrêt d'autobus.

Gustave sortit son paquet de cigarettes et s'en alluma une.

— Quel comportement?

— Et bien, tu sais... tu parles tout seul, en agissant exactement comme s'il y avait une autre personne avec toi. Je ne sais pas comment tu fais, mais c'est vraiment étrange. On jurerait que tu discutes avec quelqu'un d'autre.

Gustave resta muet plusieurs secondes et jeta un coup d'œil à la chatte. Elle était maintenant étendue sur le sofa et se léchait ses pattes. Ses yeux croisèrent ceux de Gustave. Espiègle petite boule de fourrure. Cette fois Gustave en était sûr, c'est elle qui avait tout manigancé.

— Oui... oui... je fais ça parfois... ça me... euh... ça m'aide à comprendre comment les gens réagissent à la folie qui les entourent. Écoute... je voudrais te demander quelque chose. Tu travailles bien à l'Hôpital Notre-Dame?

— Oui, on peut rien te cacher, dit Agathe en souriant de façon espiègle.

— Je sais que je suis bête... enfin, tu travailles donc là à côté... et dans quel service?

— Pourquoi est-ce que je répondrais à ta question? Tu pourrais être un fou qui me veut du mal et qui vient m'épier sur mes heures de travail.

— Ah! Ah! elle est bien bonne. Bien sûr, je suis un pro dans ce domaine, un vrai psychopathe.

— Bon, et bien je peux te dire que je suis spécialisée en cardiologie... ça te va comme ça?

— En cardiologie... tu en es sûre?! s'exclama Gustave.

— Je pense savoir dans quel domaine je travaille! répondit Agathe en riant.

— Excuse-moi... ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Que veux-tu savoir au juste, demanda Agathe.

— Et bien... est-ce que tu connais une certaine Chloé Dufour?

Agathe parut surprise par la question, Gustave nota

même un petit papillotement des cils, une espèce de malaise. Ce ne fut que passager, car elle retrouva tout de suite son sourire, au grand soulagement de Gustave.

— Bien sûr que je la connais, qui ne la connaissait pas ! C'était le moteur de notre équipe, répondit Agathe en s'asseyant sur le vieux sofa.

— Pourquoi tu parles à l'imparfait ? Elle ne travaille plus à Notre-Dame ?

— Chloé ne travaille plus nulle part. Elle est morte au début de l'année... un accident de voiture. Toute l'équipe a été sous le choc, nous l'aimions tellement.

Gustave prit quelques secondes pour digérer cette information, qui, dans les faits, confirmait ce qu'il avait pressenti : il avait bel et bien rencontré un esprit, à qui non seulement il avait parlé, mais qu'il avait embrassé, longuement et passionnément. Il s'assit à son tour près d'Agathe.

— Est-ce que tu sais si Chloé avait quelqu'un dans sa vie ? demanda-t-il.

— Non, elle avait connu le grand amour, mais ce grand amour s'était éteint à la suite d'une longue maladie... Depuis ce temps Chloé ne vivait que pour les autres, elle était la tante d'un peu tout le monde, la confidente des uns, la nounou des autres... toutefois peu de temps avant son accident, elle m'avait confié qu'elle était de nouveau prête à rencontrer l'amour, du moins à l'appivoiser, ajouta Agathe en caressant Chloé qui ronronnait doucement, couchée sur le roman *Le premier quartier de la lune*.

Une minute passa. Le vent doux et chaud fit voltiger des aigrettes de peuplier pareilles à de la neige. Quelques-unes s'accrochèrent aux cheveux d'Agathe. Gustave fit un geste pour les enlever, se ravisa. Agathe sourit, en ota une qui s'était posée sur le bout de son nez. Gustave se pencha vers elle et lui caressa les cheveux. Agathe le laissa faire.

— Et toi... tu es libre ? demanda Agathe, gardant son regard franc et enjoué à la hauteur de celui de Gustave.

— Oui...

— Libre de toute attache ?

— Oui... on pourrait dire que je suis un peu comme Chloé... j'ai eu peur, souvent, de l'amour... mais j'ai réussi à surmonter cette peur.

Agathe jeta un coup d'œil à sa montre. Gustave détourna le regard, sentant monter en lui la crainte que l'autre prenne la fuite ou disparaisse en coup de vent, comme Chloé l'avait fait. Est-ce qu'Agathe était elle aussi une apparition? Il n'en savait rien. La matérialité des choses et des êtres vivants n'était jamais vraiment acquise. Le réel et l'imaginaire jouaient à un jeu de cache-cache qui pouvait mystifier n'importe qui. C'était le sujet du roman de Michel Tremblay, celui de Montréal également.

— Je suis attendue... fit gaiement Agathe.

Chloé ouvrit les yeux, bâilla et se leva.

— Ah... tu travailles cet après-midi?

— Non, je rencontre une vieille amie.

— Et... commença Gustave.

— Que fais-tu ensuite? demanda Agathe en riant.

— Rien de particulier, répondit Gustave.

— Tu veux qu'on aille prendre un verre?

— Oui, dit doucement Gustave, un voile de timidité flottant sur son visage.

Gustave se leva, il aperçut les seins d'Agathe dans son décolleté plongeant. Agathe le remarqua, sourit. Gustave rougit, troublé, détourna le regard.

— C'est fait pour ça Gustave, tu n'as pas à t'en faire... je suis flattée, c'est tout.

Chloé bondit hors du sofa. Gustave ramassa le roman de Tremblay et le donna à Agathe.

— Je te le laisse pour la journée... Viens me le rendre ce soir! Où veux-tu qu'on se voie?

— Euh, disons à la terrasse du bar Les chats sont gris, à 19h.

— OK... ça va pour moi!

Agathe prit son sac, déposa un baiser sur la joue de Gustave et grimpa les escaliers, sautillant comme une petite fille. Chloé se frotta contre les jambes de Gustave et miaula.

— Et toi... qui es-tu vraiment? demanda-t-il.

— Je ne suis que ta propre imagination. Je suis l'un des mystères de Montréal. Prends-moi dans tes bras avant que je disparaisse dans les couloirs de ce récit.

Gustave prit Chloé dans ses bras. Elle enfonça sa petite tête dans sa poitrine. Il la caressa doucement. La

chatte plongea ses yeux dans les siens, il aurait juré qu'un voile de tristesse avait traversé son regard. Une tristesse, oui, mais également une joie. Qui sait ? Gustave déposa Chloé sur le sol. Elle disparut dans la rue inondée par le soleil, le pollen, par les bruits de la ville. Ce fut la dernière fois qu'il la vit. Ce fut aussi la dernière fois que Chloé palpa la réalité terrestre.

ÉTIENNE FORTIER-DUBOIS

Tout Doit Partir Everything Must Go

Il faut imaginer un centre commercial décrépit, à moitié abandonné, entouré de stationnements vides comme un château le serait de douves. À l'intérieur, de rares êtres humains déambulent dans des corridors vastes et blancs, le bruit de leurs pas faisant naître des échos lugubres. Tout paraît toujours désert. Les magasins, tenus par des Chinois ou des Arabes, proposent d'improbables assortiments de produits : des aquariums pollués avoisinent des parfums bon marché, des vêtements de marque (faux) côtoient d'anciens tapis persans (authentiques).

Dans les vitrines, on lit des slogans tels que :

Méga Vente de Fermeture Clearance Sale!

Ou : Jusqu'à 70 % de rabais et plus!

Ou encore : Super Giga Liquidation Tout Doit Partir Everything Must Go!

Au sujet de ces omniprésentes liquidations, j'ai déjà entendu la théorie suivante : les magasins observent ici un cycle de vie précis. Ils ferment tous les six mois, dès que leur bail est expiré, et déménagent dans un autre corridor, ou sur un autre étage – ce n'est pas l'espace qui manque. Ils y restent un autre six mois, puis ferment à nouveau, redéménagent. Cela leur permettrait d'offrir à perpétuité des soldes de fin de bail pour écouler leur indistincte marchandise. Je ne serais pas surpris que ce manège, s'il est réel, perdure depuis les années 1990. Voire avant.

J'ai renoncé à comprendre.

L'anomalie économique que constitue ce centre commercial s'appelle Place Galarneau, et sa survie dans le monde moderne pourrait être qualifiée de miracle si ce n'était de son seul organe encore vigoureux et en santé,

un établissement dont l'achalandage est sans commune mesure avec la désolation ambiante, comme s'il avait absorbé toute la clientèle des alentours. J'ai nommé: le Cinéma Deux Piastres.

*

J'ai découvert le Cinéma Deux Piastres il y a deux ans. Des amis m'en avaient parlé en termes élogieux: pas besoin de vider son portefeuille pour aller voir tel ou tel film à succès, il n'y avait qu'à partir en expédition dans les confins du Montréal occidental (vingt minutes de marche depuis le métro) pour gagner le droit de s'asseoir dans une salle de cinéma contre, le nom l'indique, deux maigres dollars.

Le popcorn, les bonbons et les boissons gazeuses, avaient ajouté mes amis, se détaillaient tous au même prix. Les taxes étaient incluses.

Le seul autre prix à payer était celui de la nouveauté: il fallait accepter de voir les films de quelques semaines à quelques mois après qu'ils étaient sortis dans les cinémas normaux.

Je ne vais moi-même pas souvent au cinéma, aussi n'ai-je jamais vraiment eu l'intention de visiter le Cinéma Deux Piastres. Néanmoins, un soir que mon frère était en ville, je me suis surpris à suggérer que nous nous y rendions. Nous avons voulu assister à une représentation de *Nosferatu*, le film muet de 1922, projeté dans une église de Westmount et accompagné par des musiciens, mais plus de gens avaient eu cette intention qu'il n'y avait de places dans l'église, et comme nous étions en retard, nos plans sont tombés à l'eau. C'est alors que nous nous sommes rabattus sur les films à petit prix du Cinéma Deux Piastres.

Si je connaissais l'adresse de notre destination, j'ignorais toutefois l'existence de Place Galarneau, et c'est avec perplexité que nous avons contemplé, mon frère et moi, les stationnements déserts du centre commercial qui se dressait là où nous cherchions un cinéma. Nous avons fini par entrer, avons erré longtemps dans les corridors silencieux. Nous étions presque certains d'être au mauvais

endroit. Pourtant, quelque part entre une agence de voyage – dont une affiche proposait, vingt-cinq ans trop tard, un circuit touristique en URSS – et un mélancolique bureau du gouvernement du Québec, une odeur de popcorn nous a mis sur la bonne piste.

Dans le fin fond de Place Galarneau, une immense enseigne, lumineuse et clignotante, annonçait ceci :

CINEMA DEUX P ASTRES

Et en dessous, en plus petit :

TWO BUCK CINEMA

Notre voyage ne serait pas vain.

Nous nous sommes faufileés dans la foule dense du hall d'entrée, avons navigué jusqu'au comptoir où Esther L. Levine, la ténébreuse propriétaire, nous a vendu nos billets. Esther L. Levine est, soit dit en passant, l'un des deux seuls êtres qui travaillent au Cinéma Deux Piastres. L'autre est son époux Israel. Ils cumulent ensemble les fonctions suivantes : accueil des clients, vente de nourriture, sélection des films, fonctionnement des projecteurs, sécurité, publicité, comptabilité, entretien du site web et entretien ménager. Le peu de temps accordé à cette dernière tâche a pour conséquences qu'il est quasi impossible de marcher où que ce soit sans écraser quelques grains de popcorn, et que l'expérience d'aller aux toilettes est, pour ainsi dire, éprouvante.

Esther L. Levine nous a dit en anglais que le prochain film commençait dans vingt minutes, mais que nous étions les bienvenus si nous désirions nous asseoir dans la salle pour regarder celui qui se terminait.

Esther L. Levine n'a pas précisé que la salle était tellement remplie qu'on ne pourrait espérer s'asseoir, à moins que ce ne soit par terre, au milieu du popcorn éparpillé ; ni que la situation perdurerait après la fin du film, car une bonne partie des gens resteraient là où ils étaient, visionnant ainsi deux (ou trois, ou quatre) films consécutifs, pour le prix d'un.

À vrai dire, bon nombre de spectateurs étaient effectivement assis par terre, au milieu du popcorn éparpillé. J'ai eu en entrant dans la salle un petit haut-le-cœur.

N'écoutant que notre courage, nous sommes restés debout dans le fond en tentant (vainement) de nous concentrer sur les dernières minutes d'un film dont nous avons manqué les cent premières.

Quand nous avons compris qu'il nous serait impossible de nous asseoir, et que le film qui débutait le faisait de façon plutôt médiocre, et que l'établissement au complet contrevenait aux standards de propreté les plus élémentaires, mon frère et moi nous sommes regardés d'un air entendu – et nous avons quitté illico la salle, le Cinéma Deux Piastres et Place Galarneau, en jurant, sur la tête d'Esther L. Levine et de son mari Israel, de ne jamais revenir.

*

Ce genre de serment s'oublie toutefois bien vite, à plus forte raison lorsque les forces de l'amour interviennent. Cinq mois plus tard, il a fallu que je tombe amoureux d'un inconditionnel du Cinéma Deux Piastres. Il s'appelait Julian, vivait de maigres prêts étudiants, et affectionnait particulièrement la science-fiction hollywoodienne pétrie de clichés. Les Levine et lui étaient faits pour s'entendre.

Pour tout dire, c'est dans le grandiose établissement de Place Galarneau qu'a eu lieu notre premier rendez-vous.

Cela faisait trois ou quatre partys que Julian et moi nous étions découvert des affinités, et nos conversations avaient commencé à prendre un tour intime. Quand j'ai osé suggérer que nous nous voyions dans un autre contexte, il m'a spontanément parlé d'un film qu'il voulait voir le lendemain, avec moi si j'étais d'accord. Connaissais-je, par hasard, le Cinéma Deux Piastres?

J'ai éclaté de rire. Puis j'ai accepté sa proposition, chassant de mon esprit les images de planchers collants et de popcorn mouillé.

Vingt heures plus tard, donc, nous longions l'autoroute qui mène à Place Galarneau. Je racontais à Julian ma (peu concluante) première expérience en ces lieux; il me répondait que ce n'était pas si pire que ça, allons, et que pour deux dollars il fallait bien un minimum d'indulgence. D'ailleurs, la popularité du cinéma ne se démentait pas,

ce qui était forcément un signe. Signe que les gens sont cheap, oui, ai-je rétorqué. Mais bon, admettais-je, il était vrai que payer sept dollars pour un microscopique sac de popcorn dans un cinéma ordinaire, ça se rapprochait de l'arnaque.

Le centre commercial s'est présenté devant nous, vaste ruine héritée du XX^e siècle. Depuis ma visite, la moitié des boutiques avaient changé d'étage, d'autres ventes de fermeture avaient fait leur apparition. Rien de nouveau sous le soleil. Mon magasin préféré, qui semblait ne pas porter d'autre nom que Super Giga Liquidation, était toujours là – et à en juger par les stratosphériques piles de marchandise qui s'empoussiéraient derrière la vitrine, on n'en avait pas liquidé grand-chose.

À la barre du cinéma se tenait Esther Levine, sinistre comme un croque-mort, fidèle comme une montre suisse. J'ai songé que ce lieu existait hors du temps. Au moment de sortir, découvririons-nous un monde futuriste, cent ans ayant passé à l'extérieur pour chaque heure à l'intérieur?

Julian a dit que j'étais drôle. Nous avons pris nos sièges – deux sièges libres côte à côte, cela tenait du miracle – et avons regardé notre film. Un pur navet, avec des monstres en CGI, un héros qui sentait la virilité à cent pieds, et un personnage féminin dont le sex-appeal n'avait d'égal que l'inutilité de son rôle. Julian était aux anges. Merci, Hollywood.

Étonnamment, la densité de popcorn sur le sol était à peu près acceptable, ce soir-là, sans doute parce qu'Israel Levine venait de passer l'aspirateur. Ceci n'est peut-être pas étranger au fait que Julian et moi formons à ce jour un couple solide – rien ne gâche un premier rendez-vous, et ce qui s'ensuit, comme un éclat de maïs mal placé.

*

C'est donc ainsi que le Cinéma Deux Piastres a pris – malgré moi – sa place dans ma vie. Quatre ou cinq fois par mois, il prenait à Julian l'irrésistible envie de s'y rendre, et mes supplications n'y pouvaient rien changer: si je voulais passer mon mercredi soir avec lui, je devais me taper un space opera burlesque ou bien une comédie

romantique plus sirupeuse qu'un brunch à la cabane à sucre. (Julian appartient à cette sous-espèce de cinéophile qui ne discrimine rien.) Alors je me suis résigné, troquant ma mauvaise fortune contre une sorte de curiosité ethnologique. J'ai commencé à reconnaître dans la foule les visages des habitués. Au bout de deux mois, je saluais de la main les commerçants chinois, échangeais quelques mots avec les négociants maghrébins. Place Galarneau devenait une expérience de civilisation.

En même temps, je me bricolais une solide culture cinématographique et devenais peu à peu incollable sur les sous-genres du film de super-héros ou de la guerre contre les zombies. Ces nouvelles connaissances, inutiles, n'étaient pas pour me déplaire.

Bien sûr, il m'arrivait de résister. Plus d'une fois, j'ai mis à exécution mes menaces de boycott, sans grand effet. Nos premières disputes, comme nos premières anecdotes, ont eu pour objet le Cinéma Deux Piastres. Son obsession était le seul défaut de Julian, blaguais-je (à moitié). Il en fallait bien un, puisque la perfection n'existe pas. Moins tenace que lui, toutefois, j'ai fini par ne protester que pour la forme. Puis l'impensable s'est produit.

C'était un dimanche. Nous étions chez moi, aux prises avec un après-midi d'un ennui mortel. Après avoir vainement tenté de nous intéresser à un jeu de société, puis à des vidéos pêchées sur Internet, je me suis entendu proposer – faute de mieux – que nous allions voir un drame historique dont la critique n'était pas mauvaise et qui passait, justement, au Cinéma Deux Piastres.

Je me suis pincé les lèvres, stupéfait d'avoir pu prononcer de telles paroles.

Julian n'a pas pu réprimer un sourire victorieux. À l'évidence, il n'attendait que ce moment. Il a bien entendu sauté sur l'occasion, puis dans le métro. Qu'est-ce qui m'avait pris? Tandis que nous traversions Montréal par en dessous, j'ai médité la question. Une conclusion a fini par s'imposer, qui m'a d'abord fait horreur; puis, petit à petit, elle m'a procuré un étrange soulagement, comme si en l'acceptant je faisais enfin la paix avec une partie de moi-même. J'ai pensé à la faune bigarrée qui fréquentait le cinéma, à Esther Levine et son visage funèbre, et même

au croustillant du popcorn sous la semelle. J'ai pensé à toutes les soirées passées là-bas avec Julian. À tous les films que nous y avons vus, chefs-d'œuvre du septième art ou insultes à l'intelligence et à l'esthétique.

Mon cœur s'est mis à battre un peu plus fort.

Voilà que je m'étais, contre toute attente, pris d'affection pour le Cinéma Deux Piastres.

Les voies de l'amour sont impénétrables.

*

Il serait faux de prétendre que nul ne l'avait vue venir, et c'est justement là le problème : voilà bien quinze, vingt ans que tout le monde prophétisait la mort de Place Galarneau dans un avenir rapproché, en se trompant chaque fois. Le Cinéma avait toujours déjoué les pronostics. Du moins, jusqu'à maintenant.

Il a fermé sans préavis, un beau matin, comme un homme apparemment en santé succomberait à une crise cardiaque au milieu de la rue. Le bruit court qu'Esther et Israel Levine ont fui le pays. On les aurait aperçus aux Bahamas, dans les îles Turques-et-Caïques, à Panama City. Les versions diffèrent, mais s'entendent sur un point : le cinéma servait de façade à quelque entreprise de fraude fiscale. Ou de blanchiment d'argent. Bref, quelque chose de pas net.

C'est une grande perte pour les cinéphiles du Tout-Montréal, a déclaré Julian. J'ai hoché la tête sans rien dire.

Le cinéma barricadé, Place Galarneau a bien sûr perdu toute raison d'être, et les magasins qui y vivotaient encore ont fini par fermer, cette fois pour de bon. L'écosystème était fragile et vient de s'effondrer. Je suppose que les commerçants auront même renoncé à écouler leurs tapis et leurs parfums à cinq dollars. Qui voudrait des restes d'une telle épave ?

Ce midi, je suis tombé sur l'avis de démolition. Je l'ai lu avec une espèce de détachement, en considérant l'affaire telle qu'elle est : l'effacement des vestiges d'une époque que plus personne ne porte dans son cœur. Mais je sais que dans une semaine, quand Julian et moi assisterons au début du chantier comme nous assisterions à un

enterrement, j'aurai une pensée pour les Chinois et les Arabes et les Juifs qui ont peuplé cet endroit, et tenu ces commerces condamnés d'avance comme autant de pieds de nez au destin. Tout Doit Partir Everything Must Go, annonçaient leurs désespérantes vitrines. En effet.

Quand je reviendrai, dans un mois, dans un an, dans dix ans, il ne restera plus rien du Cinéma Deux Piastres, sinon une faible, mais néanmoins entêtante odeur de popcorn.

MAXIME RAYMOND BOCK

Sous les ruines

Les médias n'en avaient que pour la canicule et la ville sentait le refoulement d'égout. Quand toutes les voitures s'étaient immobilisées, il y avait déjà quelques heures de cela, le moteur de la vieille Civic de Marc avait commencé à râler, il avait craint la surchauffe et l'avait éteint. Il faisait si chaud que la figurine que sa nièce avait laissée sur le tableau de bord avait fondu, et lui-même cuisait dans l'habitacle aux fenêtres baissées, sans climatisation, plombé par le soleil de midi. Pas un micron d'air ne bougeait. Il tenta de s'éventer à l'aide d'un morceau de carton arraché à une boîte tirée des détritiques qui jonchaient le sol de sa voiture, mais c'était pire, ça lui propulsait dans le visage, en plus de la touffeur insupportable, l'odeur des cochonneries qui pourrissaient au sol entre les bancs – la boîte désormais sans rabat, contenant les rognures d'un poulet frit, un fond de gobelet de latté mué en excroissances fongiques qui tendaient leurs doigts vers la lumière, le sac de plastique à demi rempli d'une glu de raisins dégorgés laissés là par sa nièce quelques jours auparavant –, et bouger ainsi le bras le faisait suer d'autant plus, les gouttes lui glissaient des aisselles le long des côtes. Il avait détaché sa ceinture de sécurité dès que Turcot s'était figé en stationnement. C'était encore le matin et il avait senti que la journée serait pénible : une bande de sueur traversait son torse en diagonale. Maintenant son t-shirt entier était détrempé. Il ouvrit la portière, moins dans l'espoir que l'air circule mieux – il savait qu'il ne circulerait pas –, que pour l'illusion d'être un peu moins prisonnier de l'étuve. Quelle idée d'avoir fait repeindre son tape-cul en noir... De toute manière, la rouille avait immédiatement repris

ses droits, il aurait pu le laisser bleu poudre. On n'en a rien à foutre, de la couleur de sa voiture.

Dans un 4x4 blanc immaculé, stationné à sa droite les fenêtres relevées, une petite famille, composée d'un costaud aux lunettes Oakley remontées dans son toupet, d'une blonde à queue de cheval et de deux enfants penchés sur leurs écrans respectifs, attendait qu'on reparte, pour sans doute rentrer dans leur jumelé de la Rive-Sud. Marc épiait ponctuellement par son rétroviseur la voiture derrière lui et surtout sa conductrice, qu'il présumait jolie et sans doute de son âge, une idée gratuite, fondée sur rien d'autre que ses lunettes fumées semblables aux siennes, de fausses Aviator de Ray Ban. Peut-être en avait-elle des vraies, mais il doutait de ses moyens et penchait pour des imitations : sa voiture était elle aussi un amas de tôle retenue en un morceau par quelques couches de peinture, le capot n'était pas de la même couleur que le reste de la carrosserie, un impact avait détruit le feu avant gauche et renfoncé le pare-choc. Elle rassembla ses cheveux qu'elle attachait en toque, en soufflant la mèche lâche qui lui retombait sur le nez. Derrière elle, le mont Royal ondoyait dans la canicule. Devant la Civic de Marc, quatre jeunes, sortis d'une berline rouge à la lunette arrière presque entièrement obstruée par des bagages, fumaient des cigarettes pour tenter de camoufler l'odeur du joint qu'ils faisaient circuler. Partout autour, d'autres conducteurs et leurs passagers excédés, plusieurs sortis de leurs voitures eux aussi, tentaient de tuer le temps, discutaient, anathémisaient la mafia des cônes orange. Les propriétaires d'un véhicule récréatif avaient sorti des chaises et une table pliante, et jouaient aux cartes à l'ombre de leur auvent déployé. À gauche, l'accotement, le parapet, et au-delà, les tours du centre-ville. Un hélicoptère survolait le stationnement chaque demi-heure et repartait vers d'autres intrigues. Un cortège de trois motos de police, sans sirène mais leurs feux rouge et bleu clignotant, passa très lentement à gauche de Marc le long du parapet, et disparut en se faufilant entre les voitures, sans accorder la moindre attention à l'odeur de marijuana.

Marc était supposé aller randonner quelque part sur les sentiers d'une Montérégienne, il n'avait pas encore

décidé laquelle, et comptait aller planter sa tente dans les Cantons de l'Est par la suite. Mais il en avait perdu l'envie, exaspéré maintenant au-delà de la colère par l'embouteillage dans lequel il macérait depuis des heures. Il ne ressentait plus qu'une lasse résignation. Pourquoi avoir pris Turcot ? Quand le trafic reprendrait, il sortirait par la première bretelle pour rentrer à Rosemont en traversant la ville. Pour se désennuyer, il engageait parfois la clé dans la première encoche du démarreur pour écouter un peu de musique. Mais il était contraint à la radio depuis que sa nièce avait brisé son lecteur CD en y insérant quelques pièces de monnaie, les pubs étaient toujours aussi ineptes, et les nouvelles de la circulation ne s'amélioraient pas : personne ne bougerait, personne ne savait même quand on pourrait bouger, était-ce un accident mortel, une pluie de fragments de béton, un barrage mohawk, même le ministère des Transports l'ignorait. Il éteignit la radio avec l'intention de ne plus la rallumer, mit la clé dans sa poche et sortit de la voiture pour se dégourdir un peu. L'odeur d'égouts était plus forte à l'extérieur.

En s'avancant au bord du parapet, il put voir au loin, et devant, et derrière, et même sur les tabliers inférieurs de l'échangeur, les milliers d'éclats de soleil réverbérés par les vitres des voitures immobiles, leurs passagers disséminés autour, certains regroupés le long de camions ou d'autobus pour profiter du peu d'ombre que ces hauts véhicules parvenaient à projeter maintenant que le soleil avait dépassé de quelques degrés son zénith. Nulle part ne pouvait-il voir la cause de l'embouteillage. Ils étaient bloqués là sous le ciel dépourvu du moindre cumulus, il n'y avait ni ambulance, ni pompier, ni ouvrier de la voirie, et pas encore assez de frustration autour pour que les citoyens tentent se péter la gueule pour un centimètre d'autoroute de plus.

La conductrice de la voiture défoncée sortit elle aussi et s'approcha du parapet pour regarder le centre-ville au loin. Au cours des dernières heures, il l'avait vue par son rétroviseur debout à l'arrière de sa voiture, occupée à fouiller dans le coffre ou adossée, parlant au téléphone, puis avec les occupants de la voiture qui la suivait dans la file, mais cette fois elle était juste là, à quelques mètres

de lui, et effectivement ils avaient les mêmes lunettes, et comme lui elle suait au point d'en avoir les cheveux aussi mouillés que si elle sortait de la douche, il ne pouvait même pas en dire la couleur. Jamais Marc n'aurait osé l'aborder en temps normal, mais ce n'était pas un temps normal, ils étaient des milliers bloqués pare-choc contre pare-choc dans un non-lieu où nul ne s'était jamais arrêté et qui s'augmentait d'une densité nouvelle, il y avait là des craques dans le béton qu'on ne pouvait remarquer à pleine vitesse, un sac de plastique incrusté dans l'asphalte ramolli par la chaleur, un soulier défoncé, écrasé cinquante fois un jour de circulation fluide, un ruban de caoutchouc pendu, comme une peau de serpent, à la tige d'acier reliant deux pans du parapet dangereusement écartés, et tandis que des enfants couraient entre les voitures, des inconnus flirtaient par leurs fenêtres baissées, un groupe d'hommes commençait à lever le ton un peu plus loin, parmi un amas particulièrement serré de voitures, et l'hélicoptère restait désormais immobile au-dessus d'eux comme une libellule à fleur d'eau guettant le prochain mouvement d'une mouche. Marc s'avança vers la conductrice, à un mètre du parapet, pour regarder lui aussi les gratte-ciel. Ils restèrent silencieux durant un temps si long qu'il pensa qu'il vaudrait mieux pour lui de retourner dans sa voiture pour éviter le malaise, mais elle parla :

— On est pris pour un bout encore. Ils savent pas. Ils l'ont dit à la radio.

Il chercha une réplique. La métropole était en suspens, et si l'on pouvait imaginer l'action qui y grouillait à petite échelle, on n'en percevait rien de ce point de vue, elle était immuable, elle était vide, et il montait vers eux à la lisière de l'autoroute une odeur nauséabonde, organique, plus forte encore que celle qui remontait des égouts et baignait la ville. Marc se dit qu'avec cette canicule, le canal de Lachine devait bien être en train de croupir en s'évaporant, de révéler ce qu'il gardait pour lui d'ordinaire, des carcasses de poissons à demi enfouies dans une vase putrescente, des laveuses des années 1950, des chariots d'épicerie et des pneus, peut-être aussi quelques indices qui manquaient aux enquêteurs de la police pour boucler un ou deux dossiers encore actifs. Il s'avança plus près

du parapet et se pencha pour regarder en bas, le visage plissé pour se protéger de l'odeur. À vingt mètres en bas, dans un chantier déserté, des camions-bennes et des pépines paraissaient minuscules, immobilisés au sommet d'amoncellements de gravats. Le bras d'une pelle mécanique était figé sur l'un des murets qui formaient des quadrilatères étagés, des fondations à découvert, aurait-on dit. Des canalisations rouillées couraient à l'air libre ici et là entre les monceaux de pierres et les blocs de béton troués de puisards. La fille s'était avancée pour regarder elle aussi. Marc se demandait toujours comment intervenir. Il pensa lui dire son nom, simplement. Peut-être que ce n'était pas une mauvaise entrée en matière. Il n'était pas doué pour ce genre d'approches. Elle le devança :

— Tu sais ce qu'ils font, en bas ? C'est des vestiges archéologiques. Y a du vieux stock, là-dedans, d'avant les Anglais. Ils rasant tout pour faire de la place pour la nouvelle autoroute. Si on veut voir de quoi ç'a l'air, c'est pas mal notre dernière chance. Ça me tente d'aller voir. Moi c'est Sarah, en passant.

Marc la fixa quelques secondes, pris de court par son audace. Jamais il n'aurait pensé à faire autre chose que d'attendre là que la circulation reprenne. Il chercha du regard, le long de l'autoroute, une manière de descendre. Vers le nord, le tablier sur lequel ils se trouvaient s'étirait dans une lente courbe, puis déclinait de quelques degrés sous une branche perpendiculaire du viaduc. Vers le sud, sans doute à quelques kilomètres, mais c'était difficile à dire à cette distance, la prochaine bretelle de sortie, elle aussi remplie de voitures qui n'avanceraient pas, surgissait comme une excroissance et bifurquait immédiatement sous le tablier pour aller se nouer plus loin dans les sinuosités intriquées de l'échangeur. Au-dessus, l'hélicoptère continuait son vacarme, toujours immobile.

— Comment tu veux faire pour te rendre ? Toi-même tu viens de dire qu'on est pognés ici jusqu'à la semaine prochaine.

Elle pointa au loin, au-delà du parapet.

— Tu vois, à la base des piliers qui soutiennent l'autoroute ? Y en a qui ont une porte en bas.

— Genre sortie de secours ?

— Mettons. Je sais pas. C'est peut-être rien que des coquerons avec des boîtes électriques. J'ai marché tantôt pour aller voir si y avait une porte en haut, un accès, une plateforme, quelque chose. Pas trop loin en arrière de nous y a une grille dans l'asphalte. J'ai vu des échelons dans le trou. Peut-être que ça communique. Ça te tente-tu d'essayer?

Marc regarda à nouveau en bas. Le chantier était pointillé de cônes orange, bordé à l'est par un rang de toilettes chimiques. Plus loin, des poids lourds immobiles. C'était désert, pas un ouvrier, pas un écornifleux, pas un militant pour la sauvegarde du patrimoine. Une envolée de mouettes passa sous le tablier de l'autoroute. Il les suivit du regard jusqu'à ce que la formation se désintègre quelque part au-dessus de la Petite-Bourgogne. Il demanda :

— Tu t'en allais faire quoi, avant que ça bloque de même?

— Rejoindre des amis pour faire de l'escalade. À Saint-Hilaire. C'est déjà annulé pour moi.

Marc avait tâché de ne pas être déplacé et s'était gardé jusqu'ici de la regarder trop attentivement. Maintenant il remarquait ses épaules musculeuses et ses triceps saillants. Une autre mèche s'était échappée de sa toque et sillonnait son cou, puis glissait entre ses trapèzes jusqu'à la lisière de sa camisole noire.

— On se connaît pas, tu sais pas je suis qui, ce que je fais dans vie, tu sais pas si je suis dangereux, pis pendant l'embouteillage du siècle tu m'invites à descendre dans un pilier de béton de vingt mètres pour aller voir un tas de roches d'avant les Anglais.

— T'as vraiment l'air inoffensif.

— Pis si c'est barré?

— On revient attendre ici jusqu'à la semaine prochaine.

— OK. Je suis game. Moi c'est Marc.

Leurs paumes étaient à ce point mouillées par la sueur qu'elles ont glissé et que leur poignée de main, en fin de compte, n'a été qu'un serrement de doigts maladroit. En temps normal, Marc aimait bien reprendre ces poignées de main ratées pour prouver qu'il était doté à la fois d'un certain aplomb et d'un sens de l'autodérision, mais ce

n'était manifestement pas un temps normal, il sentait que ça y était, que le moment était propice à l'inattendu, aux coïncidences, peut-être à la magie, et déjà il retournait à sa voiture pour en fermer et verrouiller les portières, puis il fouillait dans son coffre parmi l'équipement de camping à la recherche de sa lampe de poche et de ses outils – des pinces à long bec, un petit tournevis à têtes amovibles, un canif suisse – et il en profitait pour faire ce qu'il avait envie de faire depuis deux heures déjà, changer son t-shirt détrempé pour un vêtement technique de randonnée, ce qu'il fit en se tortillant pour faire passer par-dessus sa tête le chandail de coton collé à sa peau gluante, tout en restant dos tourné à Sarah pour ne pas lui montrer son torse, qui n'était plus à son meilleur depuis qu'il avait dû mettre fin à sa carrière d'éboueur, quelques années auparavant, quand la Ville avait privatisé la collecte. C'était une tâche exigeante, qui éprouvait la résistance à l'effort et à la puanteur des immondices, mais parmi toutes celles qu'il avait pratiquées dans sa vie de col bleu, c'était celle qu'il avait préférée. Jamais il n'avait été aussi en forme.

En rangeant son t-shirt dans le coffre, il remarqua le sac de denrées de secours qu'il y gardait en prévision d'une urgence, et se souvint que parmi la trousse de premiers soins, les chandelles et les allumettes hydrofuges, les boîtes de sardines et les craquelins, il y avait deux litres d'eau embouteillée. Il invita Sarah à en boire sur-le-champ, ce qu'ils firent avec autant d'empressement que s'ils étaient au milieu du Sahel, et le fait que l'eau fût aussi chaude que du thé ne l'empêcha pas d'être la plus désaltérante qu'ils eurent jamais bue. Puis, lui avec son petit sac à dos de randonnée rempli de ses outils et de la bouteille d'eau à demi vide, elle avec des cordes enroulées passées à l'épaule, sa poche de poudre et quelques mousquetons cliquants à la taille de son harnais, ils partirent à la recherche d'une voie vers les ruines.

La grille que Sarah avait vue plus tôt dans la journée, peut-être une trentaine de voitures derrière les leurs, était impossible à soulever et les petits outils de Marc n'y changeraient rien, mais ils en trouvèrent une autre, qu'ils parvinrent à dégager sans effort, pas très loin de la Civic, à quelques mètres devant la berline rouge des

fumeurs de pot. Il y avait en effet des échelons le long de la paroi circulaire, qui descendaient dans le puits assez profondément pour qu'on ne les distingue plus dans la noirceur où allait mourir le faisceau de la lampe de poche. Il faisait dans le trou encore plus chaud qu'au-dehors, et avec la chaleur concentrée qui en sortait comme d'une cheminée remontait une odeur différente, aqueuse et piquante, faisandée, infecte en vérité. Autour d'eux, les curieux s'étaient rassemblés. Marc tira un pièce de monnaie de sa poche et la fit tomber dans le trou. Ils entendirent un tintement de métal après quelques secondes – sans doute la pièce avait-elle touché un échelon –, puis la séquence irrégulière des sons plus étouffés de la pièce rebondissant sur les parois. Deux gouttes de sueur se détachèrent du menton de Marc et tombèrent en ligne droite, sans un ploc. Il dit :

— À l'odeur, doit y avoir un animal mort là-dedans certain.

— Chicken.

Et Sarah retirait déjà ses lunettes et les accrochait au col de sa camisole, nouait sa corde à un mousqueton, se mettait à genoux pour le clencher au premier échelon, ajustait sa lampe frontale, se poudrait les mains et disparaissait dans le trou. Marc la suivit immédiatement après avoir accroché lui aussi ses lunettes à son col et attaché de son mieux sa propre corde après sa ceinture de cuir, bavant avec sa petite lampe de poche coincée entre les dents, se tenant avec concentration aux échelons, où Sarah avait laissé une fine couche de poudre sur son passage, et tâchant d'éviter de son mieux la corde, tendue vers le bas, qui oscillait et lui nuisait dans sa descente. Rapidement, la lumière qui venait d'en haut changea, il leva les yeux : au bout du tube, quelques têtes en contre-jour obstruaient le cercle bleu. Il entendit des appels, mais l'écho du tube de béton les distordit et il ne comprit rien. Il peinait tant à respirer avec sa lampe entre les dents et la salive qui lui coulait sur le menton qu'il prit une seconde pour la glisser dans sa poche arrière, puis il continua à progresser à l'intuition, cherchant lentement la meilleure prise sur chaque échelon et étirant son pied dans le vide jusqu'à l'appuyer sur du solide, qu'il testait précautionneusement avant d'y transférer son

poids. Il faisait de plus en plus chaud dans la cheminée, l'odeur s'était transformée, on aurait dit qu'il descendait en elle tellement elle s'était épaissie, et il continuait à baver bien qu'il n'eût plus la lampe dans la bouche, un réflexe archaïque de sécrétion provoqué par la fétidité de l'air qui lui serrait l'œsophage, une dégueulasserie qui lui donnait maintenant envie de vomir. Il commençait à se sentir coincé dans ce tunnel si exigu que son sac à dos râpait la paroi derrière lui, et d'autres réflexes qu'il croyait disparus refluaient, une anxiété claustrophobe qu'il avait vaincue à l'adolescence, l'impression d'une condamnation à crever rendu à mi-chemin d'une épreuve physique, sans savoir s'il devait revenir sur ses pas ou continuer jusqu'au bout. Il commençait à s'inquiéter de la possibilité de glisser, il était détrempe jusqu'à ses bas, et maintenant les échelons étaient enduits de pâte, puisqu'avec toute cette sueur la poudre dont Sarah s'enduisait les mains se gorgeait d'eau. Marc essayait les siennes sur ses shorts trempés, et même sur la paroi de béton. Il s'arrêta un moment, évaluant les efforts à mettre pour remonter tout de suite, mais il s'accrocha au cri venu du fond du tunnel («Y a une porte en bas!») pour reprendre le dessus sur ses émotions.

Marc n'avait pu rivaliser avec l'adresse de Sarah et il lui fallut encore quelques minutes avant d'atteindre l'alcôve de deux mètres cubes qu'elle éclairait de sa frontale, une cellule où un prisonnier serait devenu fou, mais où lui, maintenant qu'il avait repris pied, se sentait libéré. Il détacha le nœud à sa taille, sortit la lampe de sa poche arrière et la bouteille d'eau de son sac, qu'ils se retinrent de ne pas finir cul-sec. Il fallait sortir de là avant d'y cuire. Il leva la tête. Au bout du tunnel, loin en haut, un petit point blanc. Sarah tenait maintenant sa propre lampe dans sa main et auscultait une porte de métal, une épaisse écoutille digne d'un film de science-fiction, placardée d'un autocollant au message indécodable, sans doute d'autorité provinciale puisque marqué d'un éclair et d'une fleur de lys, et qui semblait lourde au-delà des forces du plus puissant des éboueurs. Sous leurs pas craquaient des débris de béton effrité et d'autres résidus impossibles à identifier, probablement tombés à travers la grille avec le temps. Au centre de la pièce, au sol, une autre grille, où devait

s'écouler la pluie, et dans un coin il y avait effectivement la carcasse momifiée d'un petit animal, un rongeur sans doute, qui avait trouvé l'entrée, mais pas la sortie. L'odeur dans laquelle ils baignaient était maintenant acide, elle piquait les yeux. À côté du petit cadavre, Marc vit une pièce de monnaie, qu'il se pencha pour ramasser. Peut-être n'était-ce pas la sienne, car il croyait avoir lancé un vingt-cinq sous du sommet et qu'il s'agissait d'un dollar. Il se releva, actionna la poignée, poussa la porte qui s'entrouvrit sans résistance, et la lumière éclaira vivement l'alcôve. Il sourit à Sarah, qui souriait elle aussi. Il lui dit : « Coudonc, c'est vraiment ma journée ! » et sortit pendant qu'elle se défilait de son harnais. La porte se referma derrière lui.

Il s'était accoutumé à la pénombre après ces dix minutes dans le trou, alors le soleil le cingla tant qu'il ferma les yeux de toutes ses forces et se les couvrit de la main. Il en sentait la pleine chaleur sur son visage. L'odeur avait changé. Elle était toujours aussi forte, mais peut-être piquait-elle la gorge encore plus sèchement, alors qu'il s'attendait, une fois sorti du caveau, à ce qu'elle fût moins concentrée. Surtout, l'humidité était insupportable, nettement pire ici qu'en haut. Il avança à l'aveugle pour que Sarah puisse pousser la porte à son tour, mais elle tardait à sortir. Il écarta lentement les doigts et, à mesure qu'il retrouvait la vue, il constatait qu'il n'était pas à l'air libre comme il s'y était attendu, et que le soleil le dardait à travers une grande fenêtre dans le mur, au deuxième étage d'un énorme hangar de bois.

C'était étonnant, de son point de vue au bord du parapet il n'avait pas remarqué cette construction dans le chantier en bas. Il se dit que la porte donnait en fait sous le tablier, et que ce hangar, où l'on devait entreposer la machinerie ou quoi que ce soit qui dût servir à l'excavation des ruines, avait échappé à leur observation. Mais de son point de vue, dans ce renfoncement du hangar d'où il ne voyait qu'une arche donnant sur l'entrée en terre battue sur sa gauche (tout son côté droit était bloqué par une saillie du mur de planche), il ne voyait aucune machinerie. Derrière cet angle mort sur sa droite, des hommes se donnaient des indications sur un ton vif, un mélange entre des encouragements et des ordres. La peur le saisit

d'être découvert. L'accès à ce site était sans aucun doute réservé à la compagnie de démolition et aux preneurs de notes sortis des corridors d'un quelconque ministère. Mais il fit néanmoins quelques pas pour sortir du rayon de soleil et regarder au-delà de l'encoignure.

À pas plus de cinq mètres de lui, quelques hommes étaient penchés sur des cuves de bois qui s'enfonçaient dans le sol, qu'ils touillaient avec des perches, et dont ils sortaient, à l'aide d'une longue pince de métal, de grandes couennes, des draps saturés de liquide, et qu'ils empilaient en un amas informe sur une brouette de bois d'où s'écoulait la mixture blanche et gluante. Ils étaient vêtus étrangement, de vêtements trop amples pour leur tâche, blouses autrefois blanches, manches roulées, des pantalons retenus par des bretelles, de mauvaises bottes, tout ça trempé parce qu'inadéquatement protégé par des plastrons maculés, et ils forçaient comme des chiens sur ces couennes dégueulasses. Quand le plus jeune des hommes, en réalité un adolescent frêle, ne fut plus capable de tenir sa pince assez fort et échappa l'une des couennes à côté de la brouette, elle se trouva souillée de terre battue, et l'un des hommes se mit à l'invectiver et le poussa au sol. À peine quelques centimètres plus loin et il aurait basculé dans une cuve. Marc eut un réflexe vers l'avant, une idiotie car il n'aurait jamais eu le courage de raisonner ces messieurs, mais au même moment pénétra dans le hangar, lentement tirée par un cheval et harcelée par un essaim de mouches, une charrette contenant une cargaison de couennes vert-de-gris empilées les unes sur les autres comme des couvertures, d'où pendouillaient des mottes de poils et des bouts de gras sanguinolents, des queues, des oreilles et des scalps cornus, et deux costauds laissèrent les cuves pour aller l'accueillir.

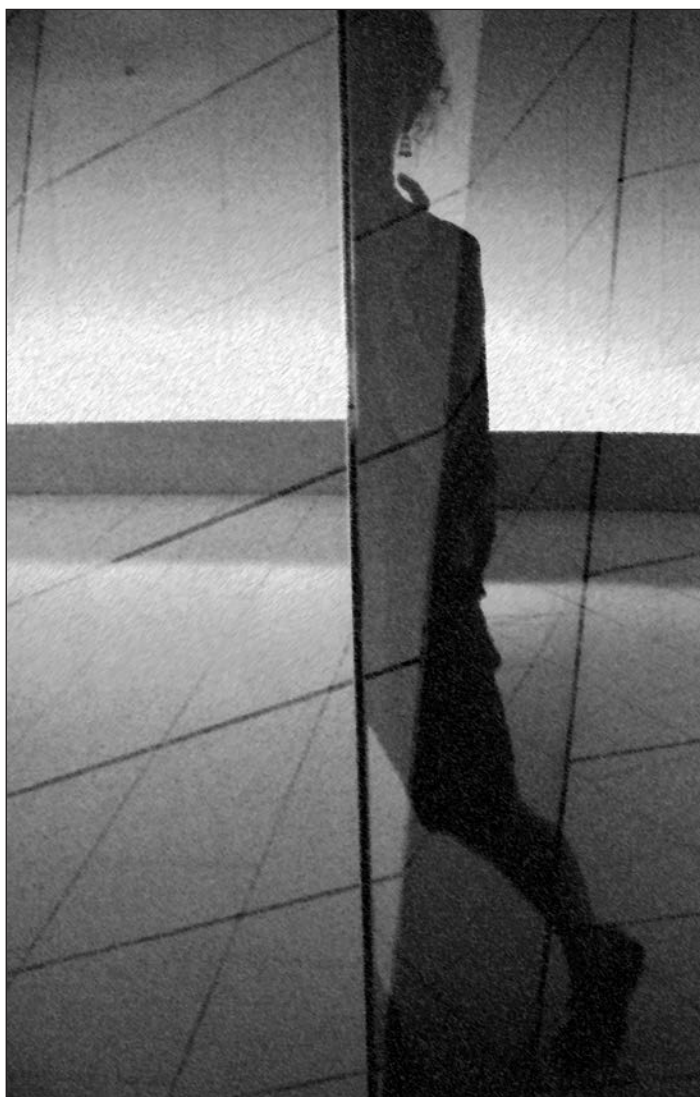
Qu'est-ce qu'un cheval tirant des peaux de bœufs faisait dans les ruines de Saint-Henri, Marc ne pouvait se l'expliquer, et il sentit alors remonter dans ses boyaux l'évidence qu'il n'avait rien à faire dans ce hangar où régnaient l'humidité et une pugnace odeur de charogne, qu'il s'était trompé, oui, qu'il aurait été préférable d'attendre en haut dans son tape-cul que la circulation reprenne, alors il se retourna vers la porte, la lourde

porte de bois par où il avait surgi et la tira vite vers lui, mais derrière elle il n'y avait pas Sarah, mais les étalages d'un appentis chargé d'outils qu'il n'avait jamais vus auparavant, l'image même qu'il se faisait d'instruments de torture d'un autre âge, des tenailles et d'énormes ciseaux de fer noir aux lames courbes, des tampons, des couteaux, des peignes aux dents immenses et des mailloches, et tout ça puait atrocement et le fit saliver de nouveau. Il referma la porte, la rouvrit, rien ne changea derrière, puis il chercha dans les environs l'écouille de métal marquée d'une fleur de lys, mais tout autour n'était fait que de bois, et comme la panique le gagnait il recula tant qu'il sortit entièrement de l'encoignure et vit en se figeant que la charrette était rendue dans un coin du hangar où on déchargeait les couennes sur des tréteaux, deux Noirs en coupaient les oreilles et les queues qu'ils lançaient dans un tas, et d'autres hommes transportaient les couennes rognées dans de petites brouettes jusqu'au ruisseau qui coulait à l'intérieur même du hangar. Au bord de l'eau, des hommes raclaient avec de longs couteaux à deux manches des couennes étendues sur des chevalets, et le liquide en sortait gorgé de scories graisseuses qui s'amassaient au sol.

Le costaud qui plus tôt avait poussé le jeune homme remarqua Marc et s'exclama : « Bon Étienne, y était temps ! Qu'est-ce tu fais attriqué de même ? Enweille en habits, faut pancer le plain à chaux avant que Barsalou revienne de la ville », mais il hésita, ralentit un peu le pas avant de soudain l'accélérer, et monta le ton d'une tierce : « Dame, c'est pas Étienne ça, t'es qui, toé là ? » Alors Marc détala vers les doubles portes ouvertes par où la charrette était entrée. Dehors ce n'étaient pas des ruines, des gravats et des poids lourds stationnés, mais un chemin de terre entre deux rangées de maisonnettes de campagne, des pâturages où le bétail vaquait, et au-dessus il n'y avait plus ni piliers immenses, ni échangeur, ni hélicoptère, mais un ciel dépourvu du moindre cumulus, et le soleil plombait dru sur Marc qui s'enfuyait au hasard, ses fausses Ray Ban accrochées à son col.

Sarah, après avoir tenté d'ouvrir la porte, cogné, appelé et attendu qu'il lui ouvre, avait abandonné et en était

maintenant à la moitié de l'échelle, qu'elle remontait en vomissant Marc en particulier et les manières des hommes en général. Pas qu'elle crût que c'était mieux avant, tant s'en faut, et elle n'avait vraiment rien à chier de ces simagrées qu'on appelle la galanterie, mais, quand même, elle avait toujours trouvé qu'il fallait être foncièrement minable pour ne pas tenir la porte à une femme.



JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

Le spectre au spectacle

*J'aime les nuits de Montréal
Pour moi ça vaut la place Pigalle
Je ris, je chante*

*La vie m'enchanté
Il y a partout des refrains d'amour.*

Jacques Normand, *Les nuits de Montréal*

Une fenêtre ouvre l'espace devant nous. Quand les fenêtres n'existent pas, on remplace les étendues proches ou lointaines par l'immensité du temps. Certains disent : oh là là, l'espace-temps. La spatio-temporalité. Einstein. Temps et espace se confondent parfois, on les utilise comme synonymes. Absurde. Moi, je colle au temps. D'ailleurs, maintenant, je vis dans un temps insondable où je serais incapable de discerner un espace quelconque. Le temps pèse de son poids sur ma carcasse pourtant sans âge. Il reste que le temps m'enserme, le tic tac des horloges, des montres, des cadrans traverse mon corps et mes tympans, je me sens devenir aiguilles et j'ai autant l'impression d'étouffer à minuit que d'être écartelé à 14 h 45. Insondable : je ne connaîtrai jamais les limites de ce temps, il n'a pas de fin, mais j'en subis chaque seconde. À cause de mon amour du spectacle. Du flamboiement des divertissements et des exhibitions. Quelle histoire.

J'avais huit ans quand mon père m'a amené dans une grotte et, par la même occasion, j'ai vu pour la première fois des stalactites et des stalagmites. Depuis ce jour où je me suis enfoncé plusieurs heures au cœur d'une grotte, j'aime cet état étrange, quand on ne sait vraiment s'il fait nuit ou jour, sans avoir conscience de l'heure, incapable de

discerner si le soleil se couche ou se lève. Une concrétion, selon la définition standard, consiste en la réunion de différents corps chimiques et physiques qui se solidifient ensemble. Les stalactites des grottes se forment par concrétion. Un autre mot que j'ai appris à huit ans, grâce à mon père. Stalactites, stalagmites, concrétion : ma sainte trinité divine à moi. Ce jour-là, j'ai senti que mon rapport au temps n'était pas qu'ontologique, ou psychologique, ou philosophique. J'ai du mal à l'expliquer, mais j'ai senti, obscurément, déjà, si jeune, que *j'appartenais au temps*. Une expression extravagante pour le lecteur qui me lirait. Que pourrait vouloir dire pareille expression ? Mais comment pourrait-on me lire ? Comment pourrait-on, sérieusement, *lire du temps* ? Voilà ce que je suis devenu, à une certaine époque, il y a de ça 10 ans, ou 75, ou mille. Du temps. Un corps proliférant au cœur d'une temporalité insondable.

J'aurais pu devenir chimiste, par fascination pour la concrétion. Ou géologue, peut-être, par amour des grottes. Ou historien, parce que j'habite Montréal et que Montréal m'habite. On a la ville qu'on peut, parfois celle que l'on veut. Moi, je suis arrivé jeune à Montréal, et très vite j'ai compris que j'y étais ancré à jamais. À jamais : je ne croyais pas si bien dire. Enfin, les spectacles m'attiraient et j'aimais beaucoup la vie nocturne. Connaissant mon rapport au monde, rien de plus normal : on se sent davantage hors du temps en suivant les rythmes de la nuit et en s'enfonçant dans son lit quand le ciel vire tranquillement du noir au bleu foncé que lorsqu'on se lève chaque jour à 6 h 20 pile. Au bout du compte, j'ai préféré travailler en technique des arts de la scène, m'occupant d'éclairages, dans différentes salles. Magie du spectacle, commencer à vivre vraiment quand arrive ce soir qui soulage, quand la fourmière laisse sortir ses petits formicidés pour qu'ils puissent s'égayer au crépuscule. Pas de fenêtre, des murs étanches. Coupé de ces espaces infinis, ces horizons insupportables qui ne cessent de s'éloigner. Enfermé dans un temps précieux, isolé au cœur du temps de l'événement. Une salle, une boîte, pas de fenêtre, et la magie du spectacle. Ma vie.

Je n'entrerai pas dans les détails de ma formation et de mes expériences professionnelles, je ne suis pas en quête

d'un emploi (là où je suis, ce mot n'a pas de sens) et je ne présenterai pas mon curriculum vitae (autre mot qui ferait rigoler ici – mais qui? Et où, au juste, pourrait-on me demander?). Il importe seulement de rappeler que j'avais facilement accès aux coulisses des salles. Ce lieu à la périphérie du spectacle, dans les limbes, d'une certaine façon. Nous ne sommes pas au cœur de la représentation, dans cette folie du mensonge qui s'exprime sur scène lorsqu'on joue un personnage, en parlant ou en chantant; lorsque notre persona s'exprime. Nous ne sommes pas plus dans la position des spectateurs ordinaires dans la salle, galvanisés par ce qu'ils voient ou prêts au contraire à s'assoupir. Nous sommes *hors d'ordre*. Et j'étais, de tous, le plus en marge. Je parlais peu, je ne parlais pas. Plus je m'approchais du mutisme, plus je me sentais heureux. J'aimais faire mon travail, puis écouter: les comédiens jouer, les chanteurs s'égosiller ou susurrer, les musiciens lancer un riff de guitare ou taper sur leurs peaux ou sur leurs cymbales. Pour cette raison, je me singularise aux yeux des autres. On s'explique mal le silence en société – sauf si le silence se produit pendant qu'on navigue sur les réseaux zozos, pour ne pas dire zoziaux. Bon, sociaux. En réalité, j'étais *bel et bien* bizarre. Mais ceux qui m'entouraient ne savaient pas encore à quel point. Pas plus que je ne le savais moi-même à l'époque, d'ailleurs.

À huit ans, je l'ai dit et je me répète déjà, au fond d'une grotte, j'avais ressenti cette étrange sensation par laquelle j'appartenais au temps. Ridicule, me répondra-t-on: chacun d'entre nous va subir les marques du temps au long de sa vie. Mais pas comme moi. Le temps m'accompagnait depuis l'enfance à la manière d'une vibration à l'intérieur de mon corps. Je compris ce génie particulier qui m'habitait un soir où je me trouvais dans les coulisses du Théâtre du Nouveau Monde. C'était alors le début du développement, sinon même seulement le début de la réflexion sur ce qu'on allait nommer un peu pompeusement le Quartier des spectacles. Je dis «pompeusement» et pourtant il s'agissait de mon antre, mon territoire sacré, là où mon cœur battait, à se rompre. Je venais de fêter mes trente-quatre ans – il faut qu'un chiffre, au moins un, donne un peu de linéarité à la chronologie à laquelle je ne participe

plus depuis longtemps – au moment de la découverte de la *porosité des coulisses*. On peut parler d'une frontière, une frontière sans personne pour la garder, une structure molle dans laquelle je m'enfonçai sans trop comprendre sur le coup ce qui m'arrivait. Je me suis appuyé le front sur un mur, pourquoi je ne sais pas, sans doute la fatigue ou alors l'exaspération, un soir où les spectateurs parlaient trop peut-être. Puis il n'y eut plus de mur et pourtant je ne tombais pas. Je glissais dans un passage inconnu. Un passage secret qui me fit abruptement m'écarter du TNM pour me retrouver ailleurs, soudainement, sans me déplacer très loin. Je n'avais pas quitté cet espace privilégié que j'appréciais tant, celui du Quartier des spectacles, j'étais seulement projeté quelques rues plus loin. Déjà, déraper brusquement à quelques rues de là par la grâce d'un passage que personne n'avait exploré dans les murs d'une coulisse relevait de l'inexplicable. Cependant, ce bref saut dans l'espace ne signifie rien si on le compare au déplacement temporel que je venais d'effectuer par la même occasion. Car je venais d'être expulsé des coulisses du TNM pour atterrir dans celles du Gesù, à quelques coins de rues, sur la rue Bleury, pour assister à un spectacle des Compagnons de Saint-Laurent. Sauf qu'au début des années 2000, la troupe des Compagnons de Saint-Laurent n'existait plus depuis longtemps et le père Émile Legault était mort il y avait de cela une bonne trentaine d'années. Qu'est-ce que je faisais là? Et où, ça, là, exactement? Je descends dans la salle, de la manière la plus discrète possible, en me disant que les gens vont me regarder d'un air ahuri. Pourtant, chacun a les yeux rivés sur la scène et pour ce que je peux constater dans la noirceur de la salle, personne ne me remarque. Le plus ahuri, pas de doute, c'est moi. Je détecte une place libre et je m'assois en continuant de me demander comment je me trouve à cet endroit.

Un peu pour des raisons professionnelles, beaucoup par intérêt personnel, je me suis penché sur l'histoire du spectacle à Montréal pendant longtemps. Voilà pourquoi, malgré mon état d'hébétude à ce moment, je me suis senti happé, comme si j'entendais le chant d'une sirène, par une voix qui provenait de la scène. Pour la première fois, j'ai

levé les yeux pour regarder ce qui se passait devant moi, sur les planches. Je ne m'étais pas trompé – je ne pouvais pas me tromper : une voix pareille ne s'oublie pas quand on l'a entendue ne serait-ce qu'une fois. Il s'agissait bel et bien de Guy Maufette. Je ne reconnaissais pas la femme à qui il donnait la réplique. Avec sa queue de cheval, vue de ma place, assez loin, elle me semblait avoir une vague ressemblance avec Audrey Hepburn. Je lorgne du côté de mon voisin, il y a un programme qui traîne. Elle se nomme Catherine Cadorette. Ce nom me dit quelque chose, sans plus. Je connais par contre le nom de l'auteur de la pièce : Félix Leclerc. Elle s'intitule *Maluron*. J'écoute sans oser bouger, me sentant dans un état qui ressemble au plus creux d'une sensation de décalage horaire. Puis la pièce se termine, puis les comédiens saluent, puis les gens applaudissent, puis les lumières se rallument et là je me demande, mais qu'est-ce que je vais devenir ? Je ne sais pas en quelle année nous sommes, mais j'ai les cheveux trop longs pour les années 1940 ou 1950. Il y a au moins trois jours que je ne me suis pas rasé. Est-ce qu'on se permet d'aller en jeans au théâtre à cette époque ? Est-ce qu'on *porte des jeans* à cette époque à Montréal ? Je suis assis au bout d'une rangée, je me lève d'un bond et j'ai peur des regards qu'on va me lancer. Pourtant, je m'inquiétais pour rien. Personne ne me lança aucun regard : manifestement, je n'existais pas. Comment pourrait-on me remarquer ? Je n'étais même pas né à cette époque ! Phrase absurde, bien sûr : la situation apparaissait *d'autant plus* extravagante que je n'étais pas né. Et maintenant, avais-je une chance de retourner chez moi, dans *mon* temps ? Personne ne me voyait. Timidement d'abord, je me suis dirigé vers la scène. Puis, toujours aussi transparent, j'ai monté les marches et j'ai occupé le plateau. Je me suis dirigé vers les coulisses. Je croise le très jeune Guy Provost. Je me promène, constate la profondeur de l'arrière-scène du Gesù de cette époque, le système d'escaliers puis les cordages. Les gens se félicitent, heureux de la représentation. Je suis un vrai fantôme. Je me donne l'impression d'être le fantôme de l'Opéra. Pour une fois que je tiens un rôle, personne n'est en mesure de le remarquer...

Je ne voyais pas comment revenir à la vie, à ma vie. Par une sorte de réflexe, je suis retourné dans les coulisses, à l'endroit où il me semblait être apparu dans cette salle. J'ai fermé les yeux et appuyé mon front contre le mur. J'ai été projeté en pleine nuit sur la scène de la salle du Théâtre du Nouveau Monde. Je me suis assis, j'avais des vertiges. Je venais de comprendre que *j'appartenais au temps*. Des recherches m'ont permis de découvrir que *Maluron* était la première pièce écrite par Félix Leclerc, quelques années avant son départ pour Paris, en 1947. J'avais passé une soirée au spectacle en 1947, l'année de la naissance de mon père, 23 ans avant ma propre naissance.

*

Qui n'a pas rêvé de voyager dans le temps? À ma connaissance, je suis le seul à y être parvenu. Évidemment, il est difficile de s'en vanter. Et puis si d'autres voyageurs ont vécu un accident comme le mien, ils ne peuvent plus témoigner de quoi que ce soit. L'appât du mystère était trop grand, je voulais voir s'il m'était possible de recommencer. Oui, et beaucoup plus facilement que je ne le croyais. J'ai pris mes aises, une sorte de rythme sidéral. J'arrivais ailleurs, à un autre moment et je me tenais tout de suite très droit dans mes bottes. Je rentrais comme je voulais, au milieu de la nuit, toujours dans mon lieu de départ (puisque je partais d'une salle pour une autre). Je m'amusais de ne jamais savoir à quel endroit et à quel moment j'atterrirais. Mais c'était après la Deuxième Guerre mondiale, je ne sais pas pourquoi. Je n'avais personne à qui demander! À ma grande surprise, la deuxième fois, je suis parti du TNM pour aboutir encore une fois au Gesù, mais cette fois, surprenant effet de miroir, pour découvrir la première pièce jouée par la troupe. Devant mes yeux, je voyais Gabriel Gascon dans le rôle de Cléante et Jean Gascon dans celui d'Harpagon : *L'avare* de Molière. Je savais donc, sans avoir à effectuer des recherches cette fois, que je me trouvais en 1951. Je vis aussi Robert Gadouas, Guy Hoffman, Denise Pelletier, Ginette Letondal (ah! Ginette Letondal!) et Janine Sutto. Janine Sutto... Comme elle était jeune! Pourtant, elle avait déjà près de trente ans à l'époque.

Je ne connaissais plus la linéarité du temps psychologique. Je parvenais à travailler quand même, sans anicroche je crois, gardant ma concentration quand il le fallait, mais je n'appartenais plus entièrement à ce monde, je vivais aussi dans un temps qui m'était étranger. Lors de mon troisième passage au Gesù, le spectacle avait lieu pour moi davantage dans la salle que sur la scène. J'étais plongé dans l'année 1949 et j'assistais à la centième représentation de *Tit-Coq* de Gratien Gélinas. Dans la première rangée, au milieu des dignitaires, on pouvait distinguer Maurice Duplessis et Monseigneur Charbonneau, assis côte à côte. J'allais retrouver ces deux-là lors d'une autre expérience temporelle, mais sur scène cette fois, dans *Charbonneau et le Chef* en 1972, à la salle Port-Royal avec Jean Duceppe jouant le rôle de l'Affreux.

Puis je me suis aperçu que ma vie de passe-muraille me permettait de découvrir plus que le théâtre. Un jour que je travaillais au Spectrum, je me suis glissé dans les coulisses et je me suis appuyé sur un mur pour voir ce que l'expérience donnerait. J'ai traversé le temps jusqu'au Faisan Doré et j'ai écouté (autant que regardé) un spectacle de Charles Aznavour et Pierre Roche. J'avais vu des photos de Jacques Normand souvent, des extraits d'entrevue sur YouTube, et même de l'émission *Les couche-tard*. Mais je ne pouvais deviner à quel point il était charismatique – et beau : bien des femmes rivaient leurs yeux sur lui. Des hommes aussi d'ailleurs, mais à l'époque peu de gens imaginaient ce que cela signifiait vraiment, un homme qui regarde aussi intensément un autre homme. Jacques Normand, je l'ai croisé à nouveau au Monument National où il jouait dans la revue satirique d'Henry Deyglun, *Ça atomiqu't'y?* où, dans cette charge contre la guerre, il donnait la réplique à Roger Baulu, Miville Couture, Denis Drouin et surtout Alys Robi, alors au sommet de sa gloire. C'est drôle d'avancer que j'ai retrouvé Jacques Normand au Monument National après le Faisan doré, puisque le spectacle de Deyglun a eu lieu avant l'arrivée d'Aznavour et Roche à Montréal. Mais ainsi va la vie d'un fantôme des nuits montréalaises qui n'a rien à cirer des bêtises de la chronologie. J'en étais venu à l'ignorer complètement.

Le Faisan doré, j'y suis retourné et j'y ai même vu le célèbre sketch *Les deux jumelles* des deux Juliette, Huot et Béliveau. Qui, en 2008 (car dans ma vie banale nous en étions maintenant rendus à cette étape, même si personnellement je n'en tenais pas compte), pouvait se vanter d'avoir assisté à ce célèbre sketch? Je devais être le seul. Jacques Normand, je l'ai aussi vu quelques fois au Cabaret Saint-Germain-des-Prés, au gré des mes pérégrinations dans le passé. Je lui ai même adressé la parole, plus d'une fois, j'ai levé mon verre à sa santé. Mais il ne m'a pas répondu, ni même regardé. Malgré l'ivresse de ces nuits passées dans des temps oubliés, j'éprouvais parfois de la frustration à n'être qu'un spectre. Ou devrais-je dire à être un spectre, sans connotation négative, parce finalement, j'étais quand même un être exceptionnel. Qui d'autre peut se vanter d'avoir *tout vu* de ce qui s'est passé entre la fin de la Deuxième Guerre et le milieu des années 1970, ce qu'il m'était pourtant impossible d'avoir vu? J'ai vu Dizzy Gillespie au Rising Sun et Félix Leclerc en spectacle dans des salles obscures, aujourd'hui oubliées de tous; j'ai vu Albert Millaire dans *Les sorcières de Salem* de Miller et Jean-Louis Roux dans *L'aiglon* de Rostand monté par le père Paré; j'ai vu Gélinas dans ses *Fridolinades* et moult grandes vedettes au Variétés lyriques. J'ai vu le Théâtre-Club à la Comédie-Canadienne. J'étais même là, deux rangées derrière l'auteur, quand Jean-Paul Sartre a demandé aux comédiens de L'Équipe de Pierre Dagenais de rejouer *Huis clos* dont ils venaient juste de terminer la représentation, juste pour lui!

Puis est survenu l'irréparable.

J'avais cette fois-là encore pris mon envol du TNM, sans savoir, pas plus qu'auparavant, où j'allais atterrir cette nuit-là. Ce fut une de mes sorties les plus originales et les plus exotiques. Ce fut aussi la dernière. Assis en bordure de rangée dans une salle pleine, je me trouvais au Gayety, en 1946, et je m'apprêtais à assister à l'un des spectacles les plus mythiques de Montréal, un strip-tease de la non moins mythique Lily Saint-Cyr. À l'époque, la législation canadienne – comme la législation américaine d'ailleurs – interdisait aux danseuses de sortir de scène avec moins de vêtements qu'elles n'en avaient à leur arrivée. Je ne sais

trop si le calcul se faisait au poids, mais enfin, chacun peut comprendre le principe. Alors Lily Saint-Cyr avait eu l'idée de génie de présenter un strip-tease à l'envers : elle commençait le spectacle nue dans sa baignoire et se rhabillait peu à peu. Peu à peu, et *lentement*. À une époque où Internet offre des gros plans de relations sexuelles les plus bêtes et cinématographiquement soporifiques qu'on puisse imaginer, il est difficile de comprendre le torrentiel érotisme de ce spectacle. Et quel charisme. Jacques Normand pouvait aller se rhabiller (c'est le cas de le dire !). Pour la *ixième* fois – combien d'ailleurs ? 200 ? 300 ? Je ne saurais le dire –, je me suis rendu dans les coulisses pour me projeter de nouveau dans le temps de ma vie banale. J'ai traversé le mur, mais cette fois-là je ne me suis rendu nulle part. Je suis resté pris dans les rets du temps. Dans une épaisse noirceur, opaque, où dans les meilleurs moments je parviens à saisir quelques vagues mouvements qui me laissent croire que je possède encore un corps. Sauf que la soif, la faim, le besoin d'uriner ou de déféquer, la nécessité du sommeil, tout cela a abandonné ma réalité. Mon corps est un non-corps, plus que jamais un hapax, une impossibilité matérielle, l'irrationnalité au cœur de l'irrationnel. Je vis hors du temps et au cœur du temps par la même occasion. Avec moi, cette expression absurde selon laquelle « le temps passe » est irrecevable. Rien ne passe avec moi, dans moi, autour de moi. Le temps circule dans mes veines et fait pomper mon cœur.

Je me suis longtemps demandé pourquoi, cette fois-là et pas une autre, le passage entre les temporalités avait été bloqué. Pourquoi les murs des coulisses s'étaient refermés sur moi. Comme je n'avais rien d'autre à penser, j'en suis arrivé à une hypothèse. Je ne peux la vérifier, mais je pense quand même qu'elle répond à une logique certaine.

Qu'est devenu le Théâtre Gayety ? Radio-Cité. Puis la Comédie-Canadienne. Et qu'est devenue la Comédie-Canadienne ? Voilà, bingo, le Théâtre du Nouveau Monde. En réfléchissant, je me suis rendu compte avec surprise qu'il s'agissait de la première fois qu'en quittant les coulisses d'une salle, je me projetais dans la *même* salle. Mon corps n'a pas accepté ce que je nommerai ce *passage au même*. Entre le Gayety et le TNM, le temps m'a coïncé.

Je suis peut-être parvenu à rendre le temps schizophrène. Une petite victoire. Qui ne me rapporte rien.

À l'inverse des stalactites de mon enfance, je suis devenu l'envers d'une concrétion. Mon corps n'a plus rien de solide. Je suis maintenant un spectre collé dans la toile du temps montréalais. Je souhaite presque qu'une araignée vienne me dévorer pour en finir. Me voilà donc comme toujours, depuis l'éternité dirait-on, en train de me raconter mon histoire, mais de le faire comme si je m'adressais à un tiers, comme si quelqu'un ici pouvait entrer en contact avec la pâte du temps. Pour, qui sait, m'en sortir. Dans mes temps libres (j'adore cette expression), je ne cesse de chanter *Les nuits de Montréal* et je suis parvenu à imiter parfaitement la voix de Jacques Normand. Si on pouvait m'entendre, on n'y verrait que du feu.

Richard Tremblay

Itérations montréalaises

Jeff Arsenault sait qu'il est sur le point de vivre une expérience transformatrice. Ce n'est pas tous les jours qu'on se retrouve allongé sur une table articulée, au centre d'une salle médicale grande comme un gymnase, entouré d'une batterie de consoles. Il est loin d'être seul, mais les autres s'entassent dans une pièce fermée, aux vitres blindées, qui occupe le coin le plus éloigné de l'amphithéâtre. Groupés là, une quarantaine de scientifiques, techniciens, fonctionnaires, militaires et même quelques pompiers (ont-ils peur que je prenne feu? pense Jeff). Sa position n'est pas inconfortable, mais disons qu'elle manque d'intimité.

— Vous pouvez baisser les lumières, svp? Je suis ébloui, dit Jeff au micro qui flotte au-dessus de lui au bout d'un long fil.

— Ça, ce sont nos génies qui brillent, on ne peut pas les éteindre, désolé, répond le technicien à l'audio.

Ce gag commence à lasser après une semaine de répétitions, mais quelques rires viennent saluer l'attitude positive du cobaye humain, le premier homme à voyager dans le passé.

Le professeur Dessureault, chef de l'opération, prend la parole, le petit trémolo de sa voix est reproduit à la perfection dans les oreillettes de Jeff.

— Mesdames, messieurs, nous nous apprêtons à vivre un moment exceptionnel dans l'histoire de l'humanité. Pour la première fois, un homme va remonter le cours du temps. C'est historique! Jeff, mon ami, vous êtes le fer de lance de ce nouveau champ offert à l'exploration humaine. Permettez-moi de vous rappeler que vous allez

être transporté à une date indéterminée dans le passé, peut-être une cinquantaine d'années, peut-être plus, peut-être moins, la science est incapable de plus de précision pour le moment. Vous apparaîtrez pendant quelques secondes à peine. Soyez discret, il ne faut pas changer le passé. Les transformations pourraient avoir des répercussions inattendues. Puis vous serez ramené ici même... Bonne chance et bon voyage, Jeff Arsenault!

Jeff pense que le professeur aurait très bien pu se passer de lui souhaiter bonne chance. Ça jette comme une ombre sur la solidité théorique de la mission. Il lève un pouce en l'air, tout baigne.

— Trois... deux... un... Go!

La grande salle s'illumine violemment et, l'instant d'après, Jeff se retrouve au soleil, à l'air libre, au beau milieu d'un bouchon de circulation à l'intersection Peel et Sainte-Catherine à Montréal. L'art d'être discret. Quelques automobilistes sursautent dans leurs voitures, un passant lui envoie la main depuis le trottoir et aussitôt Jeff se sent aspirer par le souffle violent du retour de l'Histoire.

Jeff Arsenault sait qu'il est sur le point de vivre une expérience transformatrice. Il prend place dans une capsule capitonnée toute blanche, avec quelques instruments aux reflets bleutés. Autour de la capsule entourée d'un champ magnétique qui ronronne comme un gros chat, les scientifiques de la grande Université de Montréal œuvrent comme une machine bien huilée.

Jeff y va de sa petite plaisanterie habituelle sur l'espace confiné auquel il est réduit, le technicien du labo rétorque que le modèle grand luxe de la capsule n'est pas encore disponible. Il y a quelques rires. Le cobaye garde le moral. Excellent.

Le professeur Morissette, recteur de l'Université qui chapeaute cette recherche sur le Temps, prend la parole, le petit trémolo de fierté dans sa voix est reproduit à la perfection dans les oreillettes de Jeff.

— Mesdames, messieurs, nous nous apprêtons à vivre un immense moment de l'histoire de l'humanité. Pour la première fois, un homme va remonter le cours du temps.

Nous vivons l'Histoire. (Il s'incline curieusement vers la capsule.) Jeff, vous êtes le navire qui guidera l'humanité dans le millénaire à venir. Soyez fort, soyez brave et rappelez-vous les consignes. Soyez discret, il ne faut changer le passé sous aucun prétexte!

Jeff éprouve un élan de fierté. Il envoie la main à tous. Puis c'est pouce en l'air.

— Trois... deux... un... Go!

Un grand éclair illumine la capsule.

Jeff fait irruption dans la plénière des actionnaires de la compagnie Bombardier (c'est écrit sur le mur). On le voit. On hurle, des vieillards font dans leur culotte, quelques personnes perdent conscience, d'autres la tête. Un immense tohu-bohu dégénère en moins de trois secondes, le temps que Jeff revienne...

Jeff Arsenault sait qu'il est sur le point de vivre une expérience transformatrice. Le premier homme à voyager dans le temps, ce n'est pas rien. Une expérience ultrasécète. Il est dans un bunker bien mal éclairé, debout, le dos contre une surface matelassée, les bras reposant sur des accoudoirs fixes en cuir gris. Un grillage le sépare de tout le monde. Personne ne s'occupe de lui.

Le général Giguère, chef du contentieux militaro-industriale-scientifique, prend la parole. Bonne chance, n'oubliez pas les consignes. Répercussions, etc.

— Trois... deux... un... Go!

Un éclair. Jeff se retrouve sur la patinoire du vieux Forum, avec moins de deux minutes à faire en fin de troisième période alors que le Canadien tire de l'arrière 2-3 contre les Maple Leafs de Toronto. Son cerveau a le temps d'enregistrer toutes les informations apparaissant sur le grand tableau lumineux au centre de l'édifice.

Il apparaît juste devant le Rocket — *les yeux! les yeux!* — qui décoche à ce moment un lancer frappé. La rondelle frappe Jeff en plein front à la grande stupéfaction de tous les joueurs et les spectateurs, y compris celle de Maurice Richard et de Johnny Bauer, le gardien des Leafs. Le temps que Jeff s'écroule, mort foudroyé, il a disparu.

L'apparition de Jeff a été si brève, si improbable, que les spectateurs éberlués doutent de sa véracité. L'épisode est rapidement oublié quand deux semaines plus tard, Maurice Richard est expulsé pour le reste de la saison et qu'une émeute enflamme le Forum et la ville de Montréal.

Mais c'est ainsi que naît la légende des fantômes du Forum. De fantôme, il n'y en eut jamais qu'un seul, mais les mythes sont ainsi faits qu'ils prennent de l'ampleur avec le temps.

En mettant un terme à l'itération temporelle potentiellement infinie dans laquelle Jeff était piégé, le Rocket a sauvé l'Univers.

Marie-Christine Arbour

Vagabonde

Je suis tutrice en mathématiques : je chante les louanges de l'objectivité et je m'émeus devant des théorèmes. J'habite le bas de la ville, dans la Petite-Bourgogne. Je dois gravir une pente pour me rendre chez mes élèves. Se cache-t-il un symbolisme dans cette ascension ? De toute manière, si je m'élève, c'est pour déchoir.

J'ai congé aujourd'hui. Je bois mon café du matin en chantonnant la neuvième de Beethoven. Je vais admirer le ciel bleu par la fenêtre du salon. C'est alors que je vois des flammes qui se propagent sur le toit d'une maison de ville. Je trouve beau le feu purificateur. J'attends un long moment avant d'appeler les secours.

Je m'empare enfin de mon sac à main et je sors. J'entends les sirènes. Je parviens à la maison en question. Une fumée noire s'élève vers le ciel mais les pompiers semblent maîtriser la situation. Paraît un homme très sombre qui est escorté par un policier. Je suis sûre de le reconnaître : c'est ce fêtard arrogant qui met du jazz à minuit. Est-il le pyromane responsable de cette ruine ? Il me regarde. Ses yeux sont injectés de sang. « Vous n'êtes pas là où vous croyez être », hurle-t-il.

Je ne peux que fuir. Je regagne mon immeuble. Je tente d'insérer la clé dans la serrure de la porte, en vain. Le dispositif semble bloqué. Je sonne chez les voisins, mais personne ne me répond. À ce moment, je crois voir Michel, le voisin du deuxième étage, qui s'introduit dans le petit restaurant d'en face appelé La gargote des antiquaires. Je me précipite à sa suite et pénètre dans un antre où domine la couleur rouge. Une femme au regard minéral de Méduse m'accueille sans sourire.

— C'est pour combien de personnes ? demande-t-elle.

Elle parle avec un accent parisien pointu. J'ai un moment d'incertitude. Vais-je être transformée en statue de sel ?

— J'ai vu un homme entrer, révélé-je enfin. C'est lui que je cherche.

— Personne n'est entré ici, affirme-t-elle.

À ce moment, j'entends le souffle du violon. La femme s'immobilise.

— C'est mon mari, explique-t-elle. Il s'installe au fond du restaurant et il joue.

L'homme caché n'a aucun talent. La musique massacrée suscite en moi des fantasmes de destruction : je piétinerais le violon.

— Et bien, si vous voyez un homme brun appelé Michel, dites-lui que Christine le cherche, dis-je en me préparant à m'en aller.

La femme s'appuie lourdement sur le comptoir : elle a la posture d'un tireur qui repère sa victime.

— Vous ne pouvez être Christine. C'est moi Christine, clairoonne-t-elle.

La mélodie criarde me fait grincer des dents. Je ne pense qu'à quitter les lieux.

— Alors nous sommes deux Christine, dis-je.

— Impossible. Je suis la seule Christine. Vous n'êtes qu'une imitatrice.

Je hoche la tête poliment. Je ne compte pas contredire cette femme qui se hérise. De toute manière, je laisse toujours parler les autres : je conçois l'inanité d'une conversation. En réalité, le mot « conversation » ressemble au mot « conversion ».

Si la femme veut être l'unique Christine de ce monde, ainsi soit-il, décidé-je.

— Bien, je vais y aller, dis-je.

La femme fait un drôle de geste : elle tape de l'index sur sa tempe. Suggère-t-elle que je suis folle ? Ne sait-elle pas que les gens sensés comme moi ne délirent jamais ? Ne comprend-elle pas que ma sobriété n'a pas de fin ?

— Il faut passer par la porte arrière, ordonne-t-elle.

Le restaurant est fait en L. Je souris avec déférence et je recule en hochant la tête. La musique se rapproche. Je fais un grand pas vers la droite et j'aperçois un homme qui pourrait être le sosie de Jean-Paul II. Il est assis dans

un fauteuil noir. À ses pieds est posé un petit système de son. Je n'ai donc entendu qu'un enregistrement. Je dois paraître surprise car l'homme éclate de rire. En hoquetant, il réussit à dire :

— Avez-vous déjà imaginé ce que serait Montréal sans ses universités ? Allez-vous-en. La sortie, c'est la porte rouge.

Je vois effectivement la porte. Comme je m'en approche, elle semble rapetisser, ce qui est contraire aux lois de la perspective. Peut-être est-ce moi qui grandis ? Je fais fi de ma panique et l'ouvre. Je crois m'avancer dans une nuit parfaite telle qu'on la conçoit enfant, une nuit bleue zébrée de noir. Je parviens enfin à une autre porte. Je la pousse et me retrouve dans la rue Guy. Le soleil a déjà décliné. Je suis pourtant certaine de n'être demeurée que quelques minutes dans le restaurant. Étrange, j'ai perdu la notion du temps. De plus, je remarque qu'ici le béton a remplacé l'herbe. L'évolution veut la laideur, stipulé-je afin de justifier ce changement.

Je ressens un malaise. J'ai la désagréable impression qu'on m'a volé mon nom, qu'on a en quelque sorte détruit mon moi. Je dois absolument voir la Christine afin de tirer cette affaire au clair. Je retourne donc au restaurant. Et ce que j'aperçois me sidère : dans la vitrine se tient la femme, presque nue. Une lumière rouge l'illumine. Elle regarde au loin. Son visage exprime une résignation douloureuse.

Je me détourne. Je ne savais pas que les prostituées hantaient ce quartier. Il ne me reste qu'à me réfugier chez moi.

Je parviens à mon immeuble. Une fois de plus, je ne réussis pas à insérer la clé dans la serrure. Désespérée, je sonne de nouveau chez les voisins. Suit un silence qui annonce un grand bouleversement.

Au moment où je m'apprête à m'asseoir sur le trottoir comme une mendiante, je vois un vieil homme qui marche lentement. Je retiens mon souffle : c'est, j'en suis persuadée, Denis Lacasse, un de mes professeurs de mathématiques à l'université. Ses cheveux ont blanchi, sa barbe est plus longue, il est vêtu de haillons, mais c'est bien la même silhouette de grand lutin. Je fais un geste dans sa direction. Il passe devant moi sans me regarder. Cette indifférence me blesse. Je décide toutefois de le suivre.

Il traverse les rues Guy et Notre-Dame et entre dans le magasin de l'Armée du salut.

J'ai souvent fréquenté ce commerce. On peut trouver parmi les rebuts des merveilles. Je me demande ce que le professeur Lacasse compte acheter : un vieux bouquin, une tasse ébréchée ou un vinyle de Beatles ?

J'entre. Tiens, on a peinturé les murs en bleu, si bien que l'endroit ressemble à un aquarium. Et au lieu des néons, il y a de belles lampes sur pied qui diffusent une douce lumière. Je repère le professeur : il semble regarder des manteaux en réclame. Je m'approche de lui avec la ferme intention de l'accoster. Je m'apprête à me lancer dans un discours du genre : « Bonjour, je suis une de vos anciennes étudiantes. Vous avez changé ma vie. J'ai appris à voir au-delà des nombres. Oui, vous aviez raison : c'est l'artifice qui est roi. Et ce que l'homme crée, il peut le dominer. Aussi la nature est-elle l'ennemie. » Au moment où j'inspire, je baisse instinctivement les yeux : le professeur Lacasse est en train d'uriner faiblement en tirant sur son sexe mou. Je me détourne afin d'éviter son regard. Rien ne serait plus atroce que de d'y voir un semblant de jouissance.

Une partie de ma jeunesse vient de s'envoler, comme cela, sans avertissement.

Je me réfugie du côté des femmes. Apparaît devant moi le travesti le plus délirant que j'aie jamais vu. Il est immense et filiforme. Il porte une minijupe rouge. Ses sourcils et son crâne sont rasés. Et sur sa tête repose une perruque à la Marie-Antoinette.

— Psst, susurre-t-il.

Je pose la main sur ma poitrine : j'ai l'impression d'être moins femme que lui. Il est vrai que j'ai toujours cherché à être un individu neutre.

— Moi ? m'exclamé-je.

— Oui, toi. Si tu me donnes dix dollars, je vais t'aider.

Je demeure méfiante après cette mésaventure avec le professeur Lacasse.

— Ai-je besoin d'aide ? demandé-je, narquoise.

— Oui. Et je veux cette blouse. Je ne m'abaisserai pas à la voler.

— Mais j'ai un problème plus sérieux. Ma clé ne fonctionne pas et je ne peux plus entrer chez moi, dis-je.

Peut-être a-t-il en effet l'âme d'une Marie-Antoinette, car il déclare :

— Si tu n'as pas de maison, il y a toujours le parc.
Je me rebiffe.

— Mais que se passe-t-il à Montréal?

Le visage du travesti exprime de la lassitude.

— Bien, il n'y a plus d'universités. Le maire est une sorte de nazi. Nous sommes taxés à l'excès. Et des génies font les poubelles.

Ces explications me semblent plausibles. Je lui remets dix dollars.

Il me sourit. Avec une fierté évidente, il va payer le chemisier. Je remarque que la caissière pleure. Je m'identifie à son malheur. Je verserais moi aussi des larmes car rien n'est plus admirable qu'un cœur brisé.

— Psst, chuchote le travesti en m'invitant de la main à le suivre.

— Mais la journée a-t-elle toujours vingt-quatre heures?, demandé-je.

— Tu es perdue, mon chou. Et tu n'es pas la seule.

Je dois accepter l'idée que j'ai fait incursion dans un autre Montréal.

Je marche aux côtés du magnifique travesti. Je frissonne. L'inquiétude engendre des idées parfaites, me dis-je pour me consoler.

— C'est ici, lance-t-il.

Il m'entraîne dans une boutique de vêtements vintage.

— J'ai trouvé une femme, dit-il à deux autres travestis qui me toisent en souriant.

— Elle est blonde. Elle est parfaite. Tu t'appelles comment, ma belle?, dit le travesti à la perruque rose.

— Christine.

Les trois créatures lancent des «ho» apeurés.

— Oui, continué-je, j'ai rencontré celle qui croit être l'unique Christine du monde.

Le travesti à la bouche en cœur pose la main gauche sur sa poitrine.

— Tu as eu de la chance. Elle aurait pu te tuer. Elle s'intègre mal au système. Mais nous, nous te nommerons Marie. Moi, je suis le Père, lui, c'est le Fils, et tu as déjà rencontré le Saint-Esprit. Nous ne sommes pas en vogue, mais nous survivons.

J'ai donc devant moi une Trinité réinventée : cette mise en scène déstabilise la penseuse coriace que je suis. Jusqu'à maintenant, je n'ai adulé que la raison. Mais je m'apprête à être déraisonnable.

— Je me déguiserai en Marie si et seulement si vous faites de moi un homme, déclaré-je.

Le Saint-Esprit se déhanche avant de hocher la tête.

— Ton vœu sera exaucé. Et comme Zeus avec Dionysos, Marie portera la Fille dans sa cuisse, déclare-t-il.

— La cabine d'essayage est au fond, m'informe le Fils.

Je ne peux que tenter l'aventure. Au fond, je ne veux plus de ma vie, ayant vu mon professeur pisser. Et si ma clé n'ouvre pas la porte, c'est que je n'ai plus droit de posséder des choses. J'accepte la situation avec abnégation. J'ai pénétré dans une ville transformée.

J'enfile un complet gris. Je me chausse de bottines d'homme. Et je ne bronche pas lorsque le Père approche de ma tête des ciseaux. Ma chevelure tombe à mes pieds. Je suis purifiée. Voilà que le Fils me dessine une moustache noire avec un stylo.

— Va, commence le Saint-Esprit.

— Dans, continue le Père.

— La ville, termine le Fils.

C'est déjà la nuit. Le temps file, le temps est une illusion.

Je sors : il n'y a personne dans la rue. Je reconnais les immeubles, mais ils semblent pour la plupart abandonnés. Ma solitude est infinie. La Trinité m'a abandonnée à mon sort de femme-homme. Si j'existe, c'est pour prouver à tous que l'identité demeure une imposture.

Je m'arrête au Dépanneur Pierre : j'ai encore quelque dollars, de quoi m'acheter une grosse bière. Je choisis une canette et vais la déposer sur le comptoir. Une femme chinoise gracile que je vois pour la première fois lève la tête. D'habitude, c'est un type italien qui me sert. La femme tient un livre. Je vois qu'il s'agit des *Œuvres complètes* de Shakespeare. Détail étonnant : elle porte un voile. À quelle religion adhère-t-elle ? Vénère-t-elle un bouddha hybridé à Mahomet ? « Que le vent soit avec vous », me dit-elle en me remettant ma monnaie. Mon apparence bizarre ne semble pas l'étonner.

Je traverse la rue Notre-Dame. Je m'assieds sur un banc

public sous un ciel sans étoiles. Je m'enivre rapidement : j'ai cessé de prôner la mesure en toutes chose. Je suis seule dans ce petit parc désaffecté.

C'est alors que j'entends un craquement. Je me retourne et vois un chat tigré qui me fixe. « Alors Titi, tu la trouve belle ma moustache ? Tiens, il reste un peu de bière », dis-je en déposant la canette à mes pieds. Le chat émet un miaulement puissant. J'ai clairement entendu le mot « maman ». Mais l'animal s'est déjà sauvé. Je me raisonne : j'entends de drôles de choses parce que je suis ivre. Je me lève. Je ne peux que tituber.

Je me pose de grandes questions. Serai-je un jour une mère ? Vais-je porter une enfant dans ma cuisse ? Vivrai-je enfin un grand amour dans cette ville sinistre ? Mais l'amour doit-il nécessairement être partagé ?

Un sentiment d'urgence me pousse à bouger. Je décide de me rendre sur le site de l'incendie. Je marche la tête baissée.

Me trouvé-je bien au bon endroit ? À ma grande surprise, je constate que la maison n'a pas brûlé : elle se dresse, intacte. Les fenêtres sont noires. Je me doute bien que personne n'y habite. Pourtant, ce matin, j'ai vu les flammes envahir le toit. Je deviens désorientée : je hurlerais, mais je ne peux que crier la bouche fermée. Me voilà qui étouffe. Je ne sais plus si je suis vivante vu la presque immobilité des choses.

Que faire outre retourner à mon appartement ? Je me déplace laborieusement. Je parviens à mon immeuble.

Cette fois, la clé glisse sans problème dans la serrure. La porte s'ouvre comme par magie. Je constate que les murs du vestibule ont changé de couleur : ils sont d'un blanc éclatant et non d'un jaune sale. Une odeur de désinfectant me donne la nausée. Ai-je ma place dans cet endroit trop propre où on ne peut que poser des gestes doctes ?

Je referme la porte et me détourne.

Je ne suis plus Christine mais Marie l'homme. Ma cuisse est fertile. J'ai maintenant un corps de poète. Et mon esprit appréhendera désormais l'inconnu.

J'apprendrai à survivre dans cette ville. Je dormirai sous les ponts, je gravirai des pentes, j'accueillerai la première neige en dansant et je répandrai la bonne nouvelle.

« La Fille va bientôt naître », dirai-je aux passants.



LUC LAROCHELLE

Ville en feu

une ribambelle de points rouges sautent
sur une occasion en or
quand la question se pose
s'exclamer ou rester muet
la foule forme un cercle
pour recevoir la foudre en plein centre

le rond-point étourdi
on file à toutes vitesses et altitudes
les feux brûlés, la température monte
l'infraction se répand comme une tache d'huile
et le constable rentre au poste de quartier
en s'essuyant les yeux

une culbute deux sauts périlleux
qui n'effraient personne
la salve de cris se fait attendre
rien que des hoquets et des rots
pour couvrir le murmure de la fillette
où va-t-on si vite
que fait-on dans la boue
dois-je pleurer

l'embarquée d'un taxi hélé par un client aveugle
le bus dérouté par la perte de son numéro
on assiste dans tous les sens du terme cyclone
à des circulations inversées par les intersections du hasard
une trombe d'eau sale s'abat sur le côté ouest du boulevard
des gens célèbrent cette intempérie soudaine
en dansant sous une pluie de confettis en feu

des caniveaux reluisants aux soins intensifs
un autre flic gît avec son gilet pare-sourires
victime d'une contravention radicale
les points de démérite ayant pris d'assaut les points
cardinaux

un faux pas sur le trottoir crevassé
interrompt l'itinérance d'un vagabond ivre
ce sera la bousculade aux portes du refuge
on va se crier des noms que l'on ignore
avant de s'endormir repu de soupe aux pois

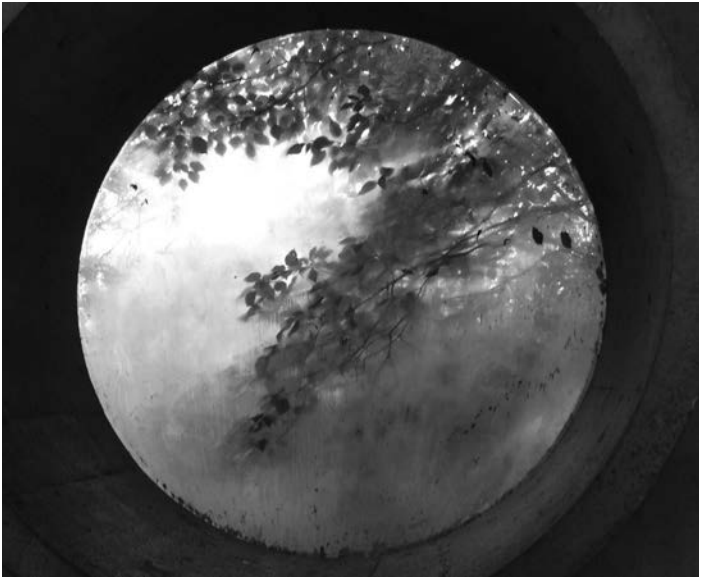
les lampadaires allumés en plein jour
pour simuler l'arrivée du printemps
il suffirait de parfaire ses connaissances
sur une carte routière qui trace en vert
la voix royale, celle de la déroute
pour se refaire un plan d'urbanisme
décliné en alexandrins

si peu munies pour affronter le délire
les forces de l'ordre ordonnent l'évacuation
de tous les créateurs d'idées en vrac
démons du midi qui tiennent au bout de leur fourche
des langues arrachées à des bouches bées

des tessons de bouteilles en guise de bijoux
des fientes de pigeons sur les rebords de son chapeau
le maire prononce timidement l'état d'urgence
devant des bouches d'égout grandes ouvertes

les odeurs de déjections envahissent la ville
pendant qu'un comité de citoyens confus
éparpille des opinions contraires sous les huées stridentes
des corneilles apeurées

on réélira le parti pris
avec une majorité écrasante
et réalisera en PPP
des échangeurs de chaleur humaine
dans les cliniques externes de l'angoisse



DIANE-ISCHA ROSS

Mémoire griffée

Si je pose ma main droite sur un commutateur absent, le passage est facile et sans intérêt : on mettait la lumière comme ça dans notre appartement de la rue Barclay. Si je m'égare à la limite sud de mon quartier en revenant de celui limitrophe où nous étions si heureux, où j'ai vécu les événements d'Octobre, je tourne, je parcours dans les deux sens les bras d'un Y traité en labyrinthe plutôt que de sortir par la ligne droite vers mon immeuble adossé à la ligne des arbres, c'est plus sérieux, plus palpitant aussi. Comme la pluie rue Saint-Charles, parages du resto fantôme, l'angoisse d'un vendredi-saint-trois-heures, je rejoignais Bernard tout habitée par son annonce de suicide. Le Marché d'hiver, un Festival d'été, tout sur ce tronçon de rue peut amener une envie de vomir, une crainte de périr, un sentiment d'immédiat après-guerre. Le passage est alors en moi, rien qu'en moi. J'ignore si quelqu'un subit la même furie de souvenirs hurleurs.

Mais il y a les passages codés, ceux que l'autre a nommés. La porte cochère, rue Cartier, dans la côte qui vient de Sherbrooke vers le pont, côté ouest. On l'a trouvée vers minuit ou plus tard, à peine plus tard, Jacques et moi. Nous parlions en marchant et notre conversation accompagnait une attention vigilante aux lieux traversés : nous marchions comme Alice à l'affût d'une suite au rêve, la gaieté dans nos voix. La porte était haute, mais pas d'un autre monde, un charretier, des camions de fret l'utiliseraient aujourd'hui, en bois avec derrière une large cour bordée d'un mur vert, un vert de bouteille

pleine d'un liquide sombre. La mémoire éclaire toujours théâtralement mes merveilles nocturnes. En terre battue. Avec des Lettres on change tout, on met la résidence, vue de dos, du narrateur, tout ce qui de *La recherche* se passe en ville, l'appartement de la famille, Jupien... Nous n'avons pas fait de littérature : Jacques a dit, ou c'est moi, une « porte cochère » et la porte lui appartient. Montréal en a plein, celle-ci c'est la nôtre. Je ne remonte pas la rue Cartier, je ne cherche pas. Jacques est mort et ne me tolérerait plus. Passage en tout temps vers le bois planté vite fait au printemps soixante-six, découvert aussi la nuit – il y avait Gilles – bénéficiaire d'une escouade de lutins cols bleus. Nous avons dit « forêt ». Le passage est dans les mots.

Il y a une rampe qui descend de la rue Sherbrooke vers le pont, le traverse, remonte vers les hauts misérables de Longueuil, s'arrête là.

Les grands souvenirs de voyage ne passent pas par elle. Marseille tôt le matin, vue du port dans la lumière de décembre qui lui met des cristaux de sel rose et la surélève, la fait se hisser comme une Trébizonde du fond des siècles vers moi. Le portail de Saint-Sauveur d'Aix que j'ai vu, il me semble, perchée sur des échafaudages et rampant sur le sol, ses miniatures rapportées des livres dans le bois, sous mes doigts. Il n'y a pas pour eux de chemin imprévisible.

Mais si l'autre l'a nommé, un nom jumelé à celui du paysage, de la chose, de notre bonheur, de notre lien, a mis comme une poule pondeuse sur son nid ce chemin de souvenirs dans mon corps, ma main, ma voix, alors je vis un carrefour d'aimance.

Ces chemins, qui vont des choses et des lieux à vous, ressemblent, vus du bord du rêve, aux craquelures sur la coquille d'œufs choqués, au tracé des lignes fines que la sécheresse fait aux galettes de terre argileuse.

MICHAËL LA CHANCE

Les coulées du temps, une fissure dans la ville

Revenu à Montréal après quelques années, j'ai découvert un phénomène étrange : chaque rue s'était arrêtée à une époque différente. Pour chaque trottoir sur lequel je m'engage, je retourne dans le passé désormais rattaché à cette rue. Autre découverte, reliée à la précédente : chaque fois que je croise une personne que je reconnais, je ne parviens pas à me faire à l'idée que cette rencontre serait fortuite. Cette personne m'apparaît de la plus haute importance, je retrouve à l'instant les obsessions et les rêves, les aspirations et les blocages qui me caractérisaient lorsque je l'avais rencontrée. Je replonge dans l'époque lointaine où – en premier lieu – j'avais fait sa connaissance.

Pourquoi, parmi toutes les personnes qu'il m'a été donné de rencontrer dans cette ville, a-t-il fallu que je croise celle-ci sur mon chemin ? Je reste convaincu que dans nos liens et rencontres de tout genre, il n'y a pas d'accident. Je me raisonne ainsi : j'ai longtemps vécu ici, ce qui augmente les possibilités de rencontrer des personnes connues, et cela dans le quartier où elles ont leurs habitudes. Avec un tel raisonnement, je compare la ville à une gigantesque loterie, où les individus seraient des boules numérotées, qui ont toutes la même forme quoique des coloris différents, qui sont brassées en permanence, quand elles ne courent pas les unes après les autres dans des tubes en plexiglas. Elles s'alignent momentanément les unes à côté des autres, le temps d'un tirage, avant de repartir aussitôt dans un labyrinthe de tubes transparents, dans les couloirs du temps.

Je le vérifie lorsque je remets les pieds à Montréal, j'appartiens à cette loterie sans laquelle tout ce qui arrivera demain et après demain existerait déjà. Tout est lié et enchaîné, le hasard est la fine peau infinitésimale par laquelle les événements glissent les uns par-dessus les autres avec un simulacre de liberté. Chacune de mes visites provoque ce glissement du hasard comme si, sitôt la porte franchie, je m'abandonnais au jeu des rencontres dans l'espace de la ville : l'avenir venait à ma rencontre pour me parler.

Les rencontres ne sont pas toujours heureuses et les reflux d'émotions qu'elles occasionnent constituent parfois un rappel de crises existentielles que je souhaiterais oublier. Je m'interroge tardivement sur ce que cela dit de moi d'avoir eu, à certaines époques de ma vie, de telles fréquentations. Il y a certaines personnes auprès desquelles, je dois l'admettre, j'étais vraiment perdu. D'autres, je le vois mieux aujourd'hui, m'ont aidé à me rapprocher de mon projet de vie. Une pudeur me retient, sur le bord du trottoir, pour exprimer cette gratitude, une petite phrase qui dirait tout simplement « ta considération, ton respect... m'ont fait du bien à un moment de ma vie ». Mais je ne dis pas cette phrase, comme si j'étais encore trop idiot pour comprendre ce que ces personnes m'avaient apporté, à commencer par la confiance qu'elles m'avaient accordée, elles avaient vu autre chose qu'un être confus et brisé.

J'ai quitté Montréal deux ans après la crise du verglas. Les premiers temps, je revenais régulièrement, puis mes visites se sont faites plus rares. Lors d'une visite récente, après avoir flâné quelque temps sur le boulevard Saint-Laurent, je remontais l'avenue des Pins vers l'est, par une belle journée ensoleillée. J'ai en moi un compas irrépessible qui, dans toutes les villes du monde, m'indique la direction à prendre pour trouver des livres d'occasion. Je marchais vers la rue Saint-Denis, la tête découverte et le manteau déboutonné, comme si une nouvelle saison m'attendait : la clientèle de la rue Saint-Denis avait déjà envahi les terrasses en ces premières journées de printemps. En mes contrées nordiques, j'étais encore en hiver, le brise-glace

n'avait pas encore ouvert son chenal dans le grand fjord du Saguenay.

C'est alors que je reconnais José A. qui, d'un pas vif, se dirige vers moi. Je l'interpelle parce qu'il ne m'a pas vu et lui dis tout le plaisir que me procure cette rencontre au hasard de mes premiers pas dans la ville. Il était déjà excessif de qualifier le simple fait de se croiser sur un trottoir de «rencontre». Assurément, dans les minutes qui avaient précédé, José avait déjà croisé des dizaines de personnes de ses connaissances, lesquelles n'en avaient pas autrement fait cas. Avec mes démonstrations de sympathie un peu trop appuyées et mon manteau trop lourd qui me faisait transpirer, j'ai dû lui paraître saisi d'une forme d'ivresse.

Quel serait le nom de cette ivresse ? Ce serait une forme d'humanité désordonnée. Une forme d'illumination pour laquelle il n'y a pas d'existence ordinaire. Certains l'appelleraient amitié, sans préciser s'il s'agit d'un trait culturel ou plutôt d'un trait de personnalité, lorsque j'éprouve une curiosité inépuisable pour ce que les autres sont. Je concède que je suis naïf sur ce point, j'ai le désir de fréquenter des gens pour la raison toute simple que nous avons des fragments de passé en commun, et ceci d'autant que nous ne nous sommes pas revus de longue date. Par désir de faire revivre une époque révolue ? Pour découvrir finalement que les choses ont changé, que nous ne pouvons qu'échanger quelques banalités et reprendre le cours de notre journée.

Je dégage deux postulats de cette géométrie de l'amitié : la valeur que je donne à mes amis repose en grande partie sur le fait qu'ils ont été témoins d'une partie de ma vie, et inversement, que j'ai été un observateur du déroulement de la leur, d'une partie de celle-ci. S'il nous était donné de voir l'intégralité de leur existence, nous n'aurions que de l'amour et de la compassion pour ces personnes, aussi sûr qu'on élève un angle droit sur l'hypoténuse. Être témoin de la vie de quelqu'un, c'est le plus somptueux des privilèges. C'est une équation : pour chacun de mes souvenirs, il y a un souvenir concomitant chez les

personnes de mon entourage, lesquels souvenirs font partie de la mémoire globale de ce que nous avons vécu. Parce que les événements font partie de la composition de mon être autant qu'ils continuent à vivre en chacun de mes témoins. Je dis «vivre» au sens fort, ce n'est pas seulement que les souvenirs sont vifs, j'essaie de dire que les événements se perpétuent de façon organique, l'amitié est l'un de ces événements des plus vivants.

Autre constat, que l'on fera tous un jour ou l'autre, il y a un âge où l'on ne se fait plus d'amis. Les années passent, l'engouement que l'on ressent pour des personnes nouvellement rencontrées se fait plus rare ; les amis d'antan disparaissent par éloignement géographique, décès et, finalement, rupture de mentalité. À la nostalgie de notre jeunesse s'ajoute le regret pour ce temps merveilleux où les amitiés se déclaraient, pour ce pacte affectif où nos sentiments trouvent un écho spontané dans les sentiments d'autrui. Nos amis participent à notre survie, même quand la grande faucheuse les a emportés.

Lors de retrouvailles avec d'anciennes connaissances, j'utilise volontiers la formule *Long time no see* que certains disent issue du pidgin amérindien. L'absence de virgule entre *long time* et *no see*, propose un étrange raccourci : comme s'il fallait rattraper le temps perdu, précipiter la parole. *Long time no see* est le mot de passe qui m'introduit dans les couches profondes, les couloirs d'air et les raccourcis instantanés de la temporalité urbaine. Je n'avais pas vingt ans lorsque je l'ai entendu la première fois d'un itinérant accoudé au Montreal Pool Room sur Saint-Laurent, le temps d'un hot dog vapeur ; il m'avait accueilli au petit matin avec cette formule, malgré notre différence d'âge, comme si je surgissais d'une époque reculée, pour le rejoindre en celle-ci.

Ainsi, lors de mes brefs retours dans la métropole, je me promène dans les rues avec appréhension, je descends dans les couloirs du temps en redoutant des rencontres pour le moins anachroniques, tels les Hare Krishna tambourinant sur Parc coin des Pins, Denis V. comme un

balancier devant la Taverne Cherrier, Françoise B. égarée sur Saint-André... tous se pressent vers moi à contre-courant, ils sont nombreux qui me croisent sans me voir, tous absorbés qu'ils sont dans l'agitation de leur temps. Je les recroise avec une telle régularité que je pourrais changer le nom des rues, en réécrire les plaques : avenue Denis V., rue Françoise B., etc. Au square Saint-Louis je ne saurais les énumérer tous, il y a Gaston M. et Pauline J., il y a aussi ceux dont les noms restent inconnus, qui ne hantent pas moins ces lieux. Puis je descends Laval vers Sherbrooke, parvenu sur Sanguinet je te vois passer, j'entrevois ton visage, je te prends en filature tant que je peux douter que ce serait toi, je presse le pas comme si nous avions rendez-vous. Puis j'abandonne ma poursuite, tu n'es pas mon passé et tu ne viens pas à ma rencontre.

Vos noms résonnent en moi lorsque j'arpente les rues de Montréal, tant vous êtes nombreuses, et nombreux qui m'avez offert des moments uniques. Je me souviens difficilement de votre nom de vivant, tant que votre visage me reste familier ; par contre le nom des disparus résonne sourdement en moi, tandis que leur visage s'estompe. La tristesse est là, profonde et discrète, si forte qu'elle provoque l'occasion de la ressentir. Comme l'embu des vieux tableaux, qui remonte à travers les couches de peinture et les fera parfois s'écailler. C'est le trottoir qui pèle, les façades qui partent en copeaux. Je suis tout à la joie de te retrouver, lorsque je te vois passer à l'instant. Fantôme sans visage, je sais que j'ai rendez-vous avec une tristesse qui attend, une musique qui me reste de toi, j'apprends à l'aimer parce qu'elle est vraie.

Certains moments m'ont tant bouleversé que je ne sais toujours pas ce que je dois penser, ce qu'il m'est permis de ressentir. J'éprouve le besoin de retrouver ces moments, ils restent comme des failles ouvertes, des fissures profondes dans l'espace de la ville. Ainsi je reviens régulièrement au belvédère de la montagne, où j'étais monté un soir d'hiver en 1998 pour admirer les grandes arborescences de cristal, le verglas ayant transformé les branches en dentelles de verre. L'enchantement fut de courte durée lorsque j'ai compris

que les craquements incessants qui s'élevaient de la forêt étaient les cris d'agonie des arbres qui se fendaient sous le poids des glaces, déchirés dans leurs fibres profondes. Ces colosses fracturés se renvoyaient dans la nuit des échos mortels, ils laissaient choir leurs membres convulsés sur le tapis de neige blanche.

Long time no see, cela semble la durée d'exposition d'une épreuve photographique dans le bain du révélateur. *Trop longtemps – on ne voit plus rien*, la durée t'avait effacé et là je te vois de nouveau! Autant le dire, je te croyais mort! Les rues de Montréal sont des négatifs desquels je tire l'image des personnes que j'ai perdues de vue. Je me fabrique des fantômes dans la temporalité d'un lieu de passage. N'est-il pas seyant que l'on appelle *planche de contact* le tirage de bandes de négatifs côte à côte? Je revois mes amis comme si j'en tirais de nouvelles épreuves à chaque occasion. Ils marchent dans la ruelle, je reconnais les palissades, les poteaux électriques avec l'arrondi des fils dans le ciel, la route grise à la recherche d'un ciel bleu. Pour ma part j'ai développé une dépendance au passé, je suis un addict de la vie vécue et aussi de l'amitié perdue, tant je souffre de ces absences, j'en ai des tremblements. J'ai pour urgence de demain de retrouver les filons du passé qui nous relient par des faisceaux invisibles.

Je dois à l'éloignement, qui s'est accentué au cours des années, ma capacité de reconnaître les couloirs du temps dans lesquels je me laisse glisser. Ces couloirs sont hantés, ils bruissent d'époques disparues, ils ouvrent sur de nouveaux vertiges de la mémoire. Mes traversées de la ville se recroisent dans les hauteurs de son passé, j'en suis venu à apprendre deux choses: la première c'est que nous sommes déjà, chacun à sa façon, aujourd'hui même, prisonniers d'un couloir du temps: mon regard sur les choses qui m'entourent, et sur l'ordre précaire de mon époque, n'est qu'une extension de celles-ci. La deuxième chose que j'ai pu apprendre est étonnante il est vrai: alors que j'explorais les avenues spectrales où vont et viennent les fantômes de mes vies antérieures, il m'a été donné d'apercevoir le vaste enchevêtrement des coulées du temps

sous la ville. Cela ressemble à un orgue de cristal qui s'exténue dans la fréquentation des souffles. Je ne saurais dire quelle serait la loi de ce trafic particulier, quelles sont les conditions de sa fluidité.

Un jour, alors que j'attendais dans une file d'attente, dans une banque sur Mont-Royal, je regardais distraitemment autour de moi le bâtiment de pierre, ses fenêtres hautes et sa colonnade grise, et c'est alors qu'à mon insu je me suis imprégné d'une myriade de choses, de tout ce qui m'entourait et des personnes aussi. J'absorbais le moindre détail avec un génie de la situation qui me permettrait, si l'envie m'en prenait, de tout reconstituer, d'y retourner à l'instant. Quand je reviendrais à ce moment, soyez-en sûr, je ne me contenterais pas d'attendre en ligne ! Ce moment sera une fin en soi, un pur moment de présence au monde. Comment ai-je pu négliger de reconnaître ces moments, tandis que le monde m'ensevelissait dans sa présence ?

Je veux retrouver ces moments où l'esprit n'a plus d'entrave, où la pensée se déploie comme si elle était l'aube du monde. En de tels moments, semble-t-il, je pourrais arrêter le temps, il s'en faudrait de peu. Ou plutôt je n'ai rien arrêté, mais cela continue autrement, dans un temps différent, multifolié et suspendu, où tous les âges de la vie sont superposés. Je me croyais motivé par la nostalgie de mes désirs d'antan, mais je m'aperçois que, fondamentalement, je suis appelé par un ruissellement du monde dans ce moment de vie qui répond le plus totalement à ma soif d'existence. Cette soif animale révèle l'océan de tout ce qui jaillit simultanément. Rien n'est déjà là, tout arrive à l'instant. Ma mémoire n'est qu'un vestibule pour accéder à cette Mémoire plus vaste où le futur existe déjà.

La recherche des visages du passé fait basculer ma perspective, je nomme la ville en moi, ou plutôt je tente de lui donner un autre nom : le mont procès [*mount trial*], la montagne de l'être [mont réel] ou même un panoramique [montrer-*all*] qui serait inversé : lorsque la lisière des toits fait un tour complet pour encercler le ciel,

lequel devient une petite planète d'air. C'est ainsi que les façades de brique, les arbres sur les talus, les escaliers extérieurs en fer forgé... toutes ces choses se juxtaposent le long d'un trottoir édenté et tout à la fois s'arc-boutent les unes contre les autres dans un contre-jour qui laisse entrer l'obscurité de l'espace profond dans sa périphérie. Sous mes pieds, le ciel lumineux a pris l'arrondi d'une petite planète, n'est plus qu'un trou éblouissant où je lâche prise. Je m'abandonne dans ma ville devenue un ciel intérieur.

Une simple flânerie sur l'avenue du Parc peut se révéler aussi dangereuse qu'une promenade sur les toits, où il est facile de perdre pied. Dans la soirée du lundi 5 janvier 1998, son coupe-papier à la main, madame V. entreprend d'ouvrir le courrier qui s'était accumulé pendant qu'elle était en vacances dans le Sud. Elle place le lot habituel de factures de côté, et s'attarde sur ses cartes de bons vœux. L'une d'entre elles fait entendre une petite chanson sitôt qu'on en écarte les deux volets. C'est la première fois que madame V. reçoit une carte musicale, elle entreprend d'en étudier le mécanisme. Quand la carte est fermée, une petite languette de plastique ou de papier vient ouvrir le circuit et l'électricité ne passe pas. La carte ouverte, la languette se déplace fermant le circuit et activant un beeper relié à une petite pile, programmée pour jouer sa ritournelle. Elle ouvre et referme la carte pour observer l'action de ce trait d'union entre les deux volets. Par curiosité, ou par simple oisiveté, de la pointe du coupe-papier, elle entreprend de soulever la languette du mécanisme dans l'angle au bas de la carte, et elle a perdu pied.

La rupture de la petite languette au bas de la carte ouverte aura pour effet d'interrompre la petite musique et plongera madame V. dans un silence orgasmique, car à ce moment précisément les lumières de son appartement se sont éteintes, étrange coïncidence dans la précision du geste et l'extinction simultanée. Le hasard l'aurait voulu ainsi; ou plutôt, elle aurait coupé le fil du hasard! Madame V. va à la fenêtre pour découvrir que toutes les lumières de l'Est de la ville se sont éteintes simultanément, c'est le début d'une panne d'électricité qui affectera des

millions de personnes. Elle ne sait pas que c'est la crise du verglas, la conséquence cataclysmique de la chute des pylônes d'Hydro-Québec et non de la rupture d'un sceau lilliputien, un quelconque châtement qu'elle se serait mérité d'avoir poursuivi une innocente recherche d'origine. Elle a voulu savoir d'où viennent les choses les plus simples et aussi les plus futiles, elle a coupé un fil dans la trame des apparences, et se retrouve aussitôt à l'urgence du Pavillon Bédard, de l'Hôpital Louis-H. Lafontaine, où le Dr Migneau était de garde, le psychiatre qui me racontera cette histoire.

Ce même Dr Migneau, à qui je parlais de mes rencontres intempestives dans les catacombes de mon passé, m'a confié qu'il avait déjà eu un patient fantôme.

— Un homme m'a abordé dans un café de la rue Saint-Viateur. C'était à l'époque où je résidais non loin de là, dans Outremont. Le barista me reconnaissait sitôt que je passais la porte, je ramassais mon latté au comptoir et allais m'asseoir quelques minutes. Cet homme, monsieur J., s'est présenté et m'a expliqué qu'il faisait un rêve à répétition, que ses amis dans le café lui avaient dit que j'étais psychiatre et qu'il pouvait me parler. En fait, m'a-t-il dit aussitôt, pour les rêves je ne pouvais rien faire, car ce n'était pas des rêves, mais peut-être je pourrais l'aider à retrouver le sommeil. Il ne savait pas à qui se confier, il ne savait pas davantage comment l'expliquer, mais il se retrouvait transporté, nuit après nuit, dans les premiers jours de janvier 1998, alors qu'il tentait d'alerter les autorités sur l'imminence de graves perturbations météorologiques qui allaient causer d'importants dégâts.

— Il a été traumatisé par les événements du verglas.

— C'est ce que j'avais cru dans un premier temps.

— Et...

— En fait, il n'était pas au Québec à ce moment-là.

D'abondantes précipitations étaient prévues, personne n'envisageait qu'elles se transformeraient en pluies verglaçantes. Monsieur J. se démène comme un Cassandre, il proclame qu'une crise est imminente, il tente d'alerter les autorités. Les événements lui donneront

raison, les précipitations ininterrompues vont provoquer d'énormes accumulations de verglas, des enrobages mortels de plusieurs centimètres d'épaisseur sur les routes, les maisons, les arbres... le poids de cette glace abattra des forêts entières, fera tomber 120 000 kilomètres de lignes électriques et de câbles téléphoniques, 130 pylônes de métal et 30 000 poteaux électriques. Monsieur J. ne parvient pas à s'expliquer ce qui le relie à une telle catastrophe, une obsession assez puissante pour que, nuit après nuit, il retourne près de vingt ans en arrière, dans ces premiers jours de 1998.

Monsieur J. se dit épuisé par le caractère éminemment animé et réaliste de ses rêves, si on persiste à les appeler ainsi. Tandis que la journée du lendemain se déroule dans le halo blafard d'une fatigue extrême. Ses croisades nocturnes dans les salles de nouvelles, auprès des journaux et des radios, lui paraissent beaucoup plus réelles, il peut donner des noms et décrire les lieux, tout cela existe davantage...

— Son système psychique ne peut accepter ce dédoublement de réalité, d'où son épuisement.

En effet, lorsque monsieur J. s'est présenté à l'hôtel de ville, disait-il, les fonctionnaires n'ont rien voulu entendre, ils sont restés figés comme des statues de sel : ils n'étaient pas pressés de déneiger les rues, car ils croyaient que ce redoux leur ferait économiser des milliers de dollars.

Monsieur J. me dit qu'il n'en peut plus, ses cauchemars récurrents lui retirent toute force pour affronter le jour qui revient. Il passe la journée avec le sentiment d'être nu et vulnérable, tel un papillon qui flotte sur une débâcle invisible.

— Ou encore, disait-il, j'ai l'impression d'être passé à travers un lac gelé. Je veux crier, mais aucun son ne sort de ma bouche, je tente d'agiter les bras, mais je n'y parviens pas, mes vêtements se collent à moi. J'aperçois des ouvertures dans le plafond de glace au-dessus, la glace est lumineuse et les issues sont des lacs d'obscurité. Contre toute attente, je suis prisonnier de la lumière, les issues sont des trous noirs, je le sais, mais je crains de m'engager.

Est-ce que vous entendez des voix ?

— Oui j'entends des voix, je ne distingue pas ce qu'elles disent, les voix sont déformées par une étrange réverbération, comme si elles me parvenaient depuis l'au-delà d'un ciel gelé.

— Ces voix vous inquiètent ?

— Non, m'a-t-il dit, mes voix, c'est la préfiguration de l'enfer, mais j'y tiens !

La carence de sommeil trouble sa conscience, il voit le verglas partout, tout est figé dans un vernis des apparences, tout s'appesantit dans un scintillement mortel. Les personnes parlent avec insouciance, vont et viennent librement, et pourtant elles sont prisonnières d'une vitre épaisse dans laquelle leur vie est scellée. Elles ménagent un semblant de normalité, dans le couple ou au travail, à force de petits mensonges et de compromis. C'est ainsi qu'elles parviennent à sauvegarder les apparences, à préserver la valeur de leur ego, à se protéger de toute atteinte au *statu quo*.

Car personne ne veut entendre monsieur J., les fonctionnaires et les journalistes restent indifférents à ses cris d'alarme.

— La planète serait en feu, ils resteraient de glace, comme s'ils étaient figés dans un verglas, mental celui-là. Ils sont prisonniers d'une transparence implacable et mortelle, écrasés sous le poids de la gangue vitreuse qui s'attache à leur personne.

En raison de son état d'exacerbation morale constant, qui résulte de l'urgence de ses nuits, monsieur J. était devenu d'une franchise brutale. Comme si la vérité, son arête tranchante comme du diamant, était précisément le seul moyen d'échapper à la bulle vitreuse qui nous enferme. Une vérité d'un genre particulier, ou plutôt une folie de vérité : par exemple, alors que plusieurs de ses amis avaient organisé une petite fête pour le départ de Jean-Ernest O., un des anciens du café, J. lui aurait dit avec le plus grand sérieux :

— Cela faisait un bout de temps déjà qu'on voulait te le dire, il est temps pour toi de t'en aller. De toute façon, nous n'avons plus rien à nous dire.

À ceux qui avaient été surpris par son attitude, il a expliqué que c'était la pure vérité, que les guerriers de Sparte ne partaient pas au combat sans avoir giflé leurs enfants, pour que ces derniers se souviennent du jour où leur père est parti à la guerre et, surtout, pour qu'ils souffrent moins advenant qu'il n'en revienne pas. Jean-Ernest O. ne regrettera pas ses amis du café, s'il croit que ce ne sont plus ses amis. J. dira en conclusion :

— La franchise est le prix fort de l'amitié.

J'avais des doutes quant à cette approche spartiate, le Dr Migneau avait ses réserves également, nous étions d'accord sur une chose : pour son patient J., la franchise était une espèce de brise-glace émotionnel, une façon d'aller au plus court dans un monde embrouillé, où la solution des problèmes est toujours différée par le refus de reconnaître l'existence de ces problèmes. Car nous n'avons cessé d'inventer de nouveaux détours, tant le souci du paraître est prédominant, tant le mensonge du *statu quo* est répandu.

J'ai demandé au Dr Migneau ce qu'il était advenu du malade affolé par le verglas.

— Celle qui éteignait les lumières de Montréal ?

— Non, celui qui retournait dans le passé, pour nous alerter d'une catastrophe.

La réponse du psychiatre m'a surpris, il m'avait admis dans l'intimité de ses confidences en me parlant de ses patients, il m'explique avec la même candeur qu'il lui arrivait de s'assoupir pendant ses consultations, très brièvement bien sûr. Or, voilà qu'il se réveille d'une de ces absences momentanées pour découvrir que son patient avait disparu. Il avait refermé la porte le plus discrètement, et n'avait jamais redonné de nouvelles.

— J'ai perdu la trace de mon patient, je notais moi-même ses rendez-vous dans mon agenda, je n'avais pas complété son dossier. Il semblait qu'on aurait toujours le temps de s'en occuper, il était dans l'urgence à chaque consultation. Il semblait tout droit sorti de son cauchemar, chaque fois qu'il se présentait à notre rendez-vous.

— Il a disparu, comme s'il n'avait jamais existé.

— Ou plutôt, il est retourné dans les couloirs du temps, comme il était venu.

Le Dr Migneau s'arrêta sur cette dernière remarque, pour se donner un temps de réflexion, c'était un esprit brillant et cette fois-ci je n'ai pas été surpris par la profondeur de son propos :

— Il faut une catastrophe majeure pour rompre le tissu de l'espace-temps. Le verglas a été une telle catastrophe, il a provoqué une fissure du temps si profonde qu'elle est encore ouverte aujourd'hui. Monsieur J. est passé par cette fissure, qui lui fait vivre le verglas et le temps présent simultanément.

Le psychiatre a tenté de retrouver son patient, il a passé son signalement auprès de ses collègues, il est retourné au café où il l'avait initialement rencontré. Il demande si on a vu monsieur J. récemment. Personne ne connaît ce monsieur J., on fait passer le mot, peine perdue. Cependant, trois semaines plus tard un habitué du samedi matin est venu lui demander :

— Vous cherchez Pierre J. ? Il est mort il y a presque vingt ans.

Le psychiatre décrit son patient, la ressemblance semble établie.

— Je l'ai connu, un bénévole qui avait trouvé refuge au café pendant le verglas, il y a de nombreuses années. Nous avions une génératrice, nous faisions de la soupe pour tout le monde, beaucoup de gens venaient se réchauffer ici, J. n'avait de cesse de venir en aide aux gens du quartier. Tout le monde l'appréciait pour sa bonne humeur, compte tenu des circonstances, pour son courage et son dévouement.

— Et qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— C'est malheureux, il est mort asphyxié par l'oxyde de carbone, il avait utilisé un réchaud de camping dans son appartement, non loin d'ici sur Saint-Urbain.

— Je suis désolé...

— Cela fait longtemps. Je peux demander pourquoi vous le demandez. C'était votre ami ?

— *Long time no see.*

FIN

Mes remerciements au Dr Pierre Migneault et au Dr Emmanuel Stip, (cf. Emmanuel Stip et coll., *Récits de cire*, MNH, 1999, p. 12.); à Lucie Bélanger et Rod Serling qui ont inspiré quelques éléments de cette histoire.



DANIEL CANTY

Petites fiançailles

Auto-science-fiction

En 2006, dans un mouvement d'autocolonisation lexicale, Montréal, ville orthogonale, s'est déclarée arrondie, comme si elle pouvait, par le pouvoir gravitationnel d'un mot, se conformer au patron spiralé de Paris. La fable qui suit se déroule dans l'orbite de cette montréalité future, dans la banlieue révolue de Lachine, où convergèrent, quelques beaux jours des années quatre-vingt, certains corridors du temps. Elle tend à démontrer que l'espace-temps d'une ville est sujet à l'attraction de la mémoire, au poids de la parole et à la pression des émotions, et que, quoi qu'il en soit vraiment de l'univers, il est aussi tissé de métaphores.

La vie de jeune fille des grands-mères
2016, 1980

En règle générale, on ignore à peu près tout de la vie de jeune fille des grands-mères.

Qu'une chose à confesser à ce sujet.

D'abord, établir les faits.

Peu après ma naissance, Jéhane, en veuvage, a emménagé avec mes parents, mon frère et moi. Dans la chambre dont j'hériterai après sa mort.

Oh Jéhane!

08.12.1904 – 15.12.1981

77 ans et 7 jours.

La vie est une chance.

Bien qu'en fin de compte, notre temps échappe au temps.

Je me revois, débordant d'espoir, debout à la porte de la chambre.

Je suis en pleine croissance.

Tu es un homme, petit, ou tu le deviendras.

(D'un certain point de vue, cela revient au même.)

Chaque jour me transforme et le monde change.

Tout de même, j'ai l'impression que certaines choses, que l'espoir permet de rejoindre, sont éternelles.

Je tiens à éprouver les limites conceptuelles et concrètes de cette notion.

J'entends, derrière la porte, le claquement des touches d'une machine à écrire.

Maintenant cette mécanique pèse de tout son poids sur le dessus de la commode de la chambre où je dors – je la vois et je revois les doigts de Jéhane filer sur ses touches.

En 2011, la dernière usine de machines à écrire de la terre fermait ses portes¹.

Monde sans fin. Où tout passe et change.

Parents et amis sont invités à y assister.

Des funérailles ?

Trop triste.

Penser naissances, confirmations, épousailles, kermesses...

La porte est fermée, et je ne suis plus là, mais je revois Jéhane, affairée à son bureau, taper des invitations sur des bostols bleus, lignés. Elle travaille pour l'église locale.

Pour sa foi.

S'accrocher à une image en tête permet de passer outre à certaines réalités : par exemple celle de cette porte qui fait écran à mes désirs.

Me revoilà devant sa surface vernie.

Le prisme de verre brillant de la poignée. On dirait un diamant démesuré, genre bague de fiançailles.

On ne les fait plus comme ça.

Je cogne.

La poignée tourne, la porte s'entrouvre.

Ceci est son corps.

Tignasse blanche. Blouse de même. Discrète chaîne d'argent au cou. Longue jupe noire. Et ce visage qui me rappelle celui de ma mère, apaisé.

Jéhane, debout, là, dans sa bonté et ce qu'il convient d'appeler mon cœur.

Que dire ?

Du haut de ces quatre pieds onze, trois quarts de siècle nous contemplent.

J'ai beaucoup réfléchi.

Une pensée ne me quitte plus.

Quand j'aurai ton âge je voudrais me marier avec toi.

Il y a des choses que je ne comprends pas encore tout à fait.

D'autres qui ne changeront jamais plus.

Nous nous retrouvons ici, maintenant, en attente d'une réponse dont je ne me souviens plus.

M'explique-t-elle ma méprise ?

Que la durée, qui se terre dans l'obscurité de ce que nous sommes, recèle d'inévitables leçons ?

Que rien ne sera exactement ce que je crois ?

Ou que l'éternité ne dure qu'un temps ?

Dans quelques mois, la réalité de l'âge résoudra mes parents à placer ma grand-mère en centre d'accueil.

Dans environ deux ans, elle mourra.

Ce jour-là, nous nous tiendrons ensemble, dans les bras les uns des autres, en pleurs sur le prélat de la cuisine.

C'est une histoire pour une autre fois.

À ce moment, dont je crois toujours me souvenir comme si c'était hier, il me semble qu'elle ne dit rien.

Qu'elle se contente d'un sourire qui dit tout.

Oh son, oh ce sourire de biais – que je ne reconnaîtrai que plus tard sur mon propre visage dans les miroirs ou les photographies.

Après, les choses, comme d'habitude, se sont compliquées.

Avec le temps, qui ne change rien au temps.

Temps où nous demeurons, au seuil de cette chambre où je m'enfoncerai seul dans la pensée de ce qui viendrait.

One Giant Leak

1983

J'entrouvre de nouveau les yeux sur mes onze ans.

Veilleuse – une ampoule en forme de larme, insérée directement dans la prise électrique, diffuse une douce lueur au ras du plancher.

Vessie – je sens, à l'extrémité de mon bas-ventre, les derniers verres de lait de la soirée former un lac compact.

Les formes répondent aux formes.

Le monde est un tissu d'échos.

Vous avez entendu parler de l'eau lourde?

Je préférerais rester étendu ici, dans la caverne de mon lit.

Les toilettes sont par là, au fond du couloir.

Horizontalité, verticalité. Abscisse et ordonnée. Ancre floue des draps.

Charybde et Scylla, etc.

Images et noms de monstres.

Formes et contreformes.

Les choses sont ainsi faites.

Cet endroit est une véritable passoire, où le moindre mouvement m'apeure.

Les autorités familiales ont tout de même pris des précautions: le store de toile blanchâtre de ma chambre est

opaque comme une chape de plomb.

Je sais très bien ce qui se cache derrière – branches de l'érable, ciel d'été d'étoiles – Voie *lactée*, lueur de *lait* de la lune.

Mer de l'Intranquillité, flaque de lait s'étalant au milieu du sommeil.

Mer sans vagues.

La nature est paresseuse, affectionne les formes rondes, le relâchement. Effort minimal pour tension maximale.

Océan des Soupirs.

Je ne peux pas demeurer couché.

Parfois il faut ce qu'il faut. Et parfois il faut faire pipi.

Le store peut bien arrêter la lumière de la lune, les rayons cosmiques triomphent de tous les obstacles. Certaines particules ont une masse négative, passent à travers tout, en tout temps.

Neutrinos. Qui pleuvent. Ne pleuvent pas.

Des scientifiques les ont vus transparaître loin sous terre, dans des bassins d'eau parfaitement pure.

J'ai lu ça dans un livre, à ce moment ou un autre de ma vie.

Je me demande si on pourrait les voir dans ma vessie.

Le cosmos brille d'une lumière radioactive. Il pleut des particules. Maintenant.

Ça donne envie de pipi.

La vie se déroule sur fond de radiations.

Le soleil est une fournaise atomique.

Pareil en cela à n'importe quelle étoile.

Le ciel d'été est donc taché d'explosions nucléaires. L'angoisse est inscrite dans la structure même du firmament.

Habituons-nous.

Un missile pourrait un jour tomber par ici. Une lumière ennemie tout effacer du monde extérieur.

N'aie pas peur.

Rien ne saurait effacer ce que nous sommes.

Car la nature abhorre le vide.

La blancheur absolue est impensable.

En cas de guerre nucléaire, il suffira de garder les yeux fermés. De se retenir, pour toujours se retenir.

Tension maximale. Effort minimal.

Mais le relâchement est une tendance naturelle.
Vaincre les sensations et les certitudes passagères.
Fermer les yeux. Ne plus penser à ça. Être brave.

DUCK AND COVER.

Les Américains ont réponse à tout.

Abri nucléaire : s'enfoncer dans la caverne de ses draps.

Si je reste couché, rien ne peut m'arriver ?

Ma veilleuse brille à travers l'édredon. Mes paupières fermées laissent filtrer sa lumière.

Je le sais, j'ai essayé – un monde effacé, blanc, sans plus rien, est un monde impossible à penser, ou même à rêver.

Tôt ou tard, je devrai sortir la tête de la caverne, me confronter à la lumière de la réalité.

Ces pensées me distraient de l'essentiel. Elles ne m'empêchent pas d'avoir envie. La menace est invisible. Elle vient de l'intérieur. Tôt ou tard, il faudra agir. Travailler sur soi.

Au fond de l'hiver nucléaire, des héros s'éveillent. De vrais hommes. Remontés des abris. Dans la blancheur cendrée des ruines, la lumière des choses véritables.

La vie est constamment à refaire. La mort, c'est pour les autres.

Penser à l'avenir.

Ne pas s'égarer en pensées. Revenir à l'essentiel.

Veilleuse, vessie.

Évaluer la morale possible de l'histoire, d'un point de vue universel.

L'expression *être dans de beaux draps* désigne un problème urgent.

Lève-toi, mon grand, avant que n'advienne l'irréparable.

Brave survivant. Homme de demain. Petit astronaute.

À l'aéroport, des pointillés lumineux indiquent le chemin aux avions pour qu'ils reviennent sur terre.

Aucune honte à encore avoir une veilleuse à ton âge. La Terre, non, brille au milieu de l'univers, suspendue dans le vide de l'espace ?

Certaines choses démontrables semblent tout de même impossibles.

Tu grandiras, petit, et tu apprendras que nos métaphores

nous sauvent de n'être que nous-mêmes, ici-bas.

Donnez-moi un point d'appui, et je soulèverai le monde – c.-à-d. : ma vessie.

Hmm.

Supposons que la noirceur sous mon lit ouvre sur un trou sans fond, genre univers. Plus bas, quelqu'un qui me ressemble tente de dormir. Sans veilleuse. Il n'y voit rien, rien de rien. Dans de telles conditions, aussi bien continuer de roupiller.

L'autre tire sur sa couverture, sans savoir qu'il s'agit de mon tapis.

Facile de croire tomber au fond des choses quand on s'éveille au beau milieu de la nuit.

Noir absolu. Blancher de rien. Formes et contre-formes.

Se raccrocher aux réalités concrètes. Trouver de bonnes raisons d'agir.

Selon les dernières indications, je pèse cent dix livres. Cinquante kilos selon le système universel.

Mesurer les conséquences de ses actions.

Qu'un litre de lait en trop.

Me lever d'un bond.

Avoir confiance dans le tapis, il tiendra.

Plan de vol – dès que je pose le pied sur terre : m'appuyer sur l'obscurité de l'univers pour rebondir aux toilettes.

One small step. One giant leak.

Moonwalk

...

Arrêt sur image.

N'aie pas peur. Il n'y a rien à voir dans le noir. Rien d'autre que tes propres pieds dans la petite flaque de lumière de la veilleuse sur le tapis.

Rien d'autre que toi. Debout nu-pieds au bord du lit.

Pour bien nous situer dans l'espace, soustraire le plafond. Adopter une perspective aérienne : la chambre dessine un L auquel on aurait imprimé une rotation

horaire de 270° (↵). Un lit emplit son côté le plus court. Dans la portion attenante au volume principal, deux portes divisent l'espace: droit devant, porte donnant sur corridor, dehors; à gauche, porte donnant sur penderie, intérieur.

La confusion s'explique.

Se concentrer sur l'ampoule de la veilleuse, son idée fixe et brillante.

Mes jambes un compas.

Rotation de 90°.

Tourner le dos au store de nylon.

Je sais très bien ce qui se cache derrière.

Background radiation. Les rayons cosmiques nous parviennent du fond des choses.

Dérrière la fenêtre, je sens une présence.

L'arbre est une forme branchue, compliquée, qui embrouille le dessin du ciel. Bifurcations. Ramure. Remous des possibles.

Il pourrait m'arriver quelque chose.

Un extraterrestre à tête d'ampoule veille perché sur les branches de l'érable, dans une combinaison scintillante. Il est descendu des étoiles pour me ramener avec lui. Me convaincre que mes parents ne sont pas mes parents. Que la vie est ailleurs.

Il ne m'aura pas.

Je sais que ce qui est là est vrai. Donc mieux vaut faire comme s'il n'était pas là, ce qui est sans doute le cas, bien qu'on ne sache jamais ce qui est vraiment vrai avant que ce qui arrive arrive.

Devant moi: toute une vie. Des choses à apprendre. Des expériences à faire.

Et de nombreux obstacles à surmonter.

Faire un premier pas.

J'avance vers la porte de la penderie, dans l'extrémité la plus courte du ↵.

STOP AND THINK.

Penderie: nom horrible. Bon pour la potence. Par ici, on dit *garde-robe*. Selon l'Académie française et *Larousse* à tout vent, nous confondons contenu et contenant. Formes et contreformes.

Je me souviens de pouvoirs étrangers, venus d'un autre monde, qui nous ont abandonnés à nous-mêmes. Ce n'est plus le moment de leur faire confiance.

Garde-robe : mes habits, vidés de ma présence. Formes de ce que je suis. Lieu d'où je m'absente.

Je sais que dans le plafond du garde-robe, une trappe ouvre sur l'espace vide qui coiffe la maison, sous la solidité de la toiture, seul accès à un espace privé et mystérieux où je voudrais poursuivre ma vie. La porte a beau être fermée, j'ai en tête cette trappe toujours entrouverte. Je sais qu'il n'y a pas de plancher, là-haut. Que, sous les combles, une bâche grise pend lestement entre le quadrillage des poutres. Que le plancher n'y est donc que l'envers du plafond, une toile tendue, trop faible pour porter le poids d'un homme. Celui qui élirait de vivre perché là devrait marcher en équilibre le long des abscisses, des ordonnées, genre araignée dans le grenier.

L'expression *avoir une araignée dans le plafond* s'applique aux lunatiques. Un faux pas et on tombe au fond des choses. À l'angle z .

x , y , zzz .

Parfois je rêve à cet autre, qui est et n'est pas moi, et qui vit là-haut, où il a aménagé un espace dans le demi-jour, un salon-bibliothèque où le tapis persan, les boiseries à la Nemo, le bureau de chêne, l'ottomane de velours et des murs couverts de livres compensent l'absence de fenêtres.

Chambre à soi, loin des bruits de la maison, à l'abri des menaces du monde, où tranquillement continuer de penser à autre chose.

Un jour ce serait aussi la mienne.

Il n'y a pas si longtemps, cette chambre ici-bas, qui contient la possibilité de cette chambre seconde, était celle de ma grand-mère.

J'en partageais une autre avec mon frère, au bout à gauche du couloir, où il dort à l'instant, dans un lit à une place identique à celui que je viens de quitter.

L'obscurité autour de lui s'est délitée.

Nos chambres grandissent en accord avec nous.

S'il m'est encore dénié, l'espace sous les combles me revient de droit – après tout, on n'y entre que par ma chambre.

Mais mon double m'a devancé là-haut, dans un avenir
qui n'existe qu'en rêve.

Il est et n'est pas moi.

Être ou ne pas être.

Sera ne sera pas.

Nous sommes inexorablement appelés à redescendre
sur terre.

Cela dit, s'il existait, l'autre, là-haut, pourrait lui aussi
avoir envie de pipi. Crever d'urgence la bâche tendue sous
son pas.

Mais qui a envie de tomber si bas pour une histoire
d'envie incontrôlable?

Peut-être est-ce pour cela que la trappe est toujours
entrouverte?

Laisser filtrer un brin de lumière. Une tendresse de
veilleuse. La ligne subtile d'un départ.

Vivre dans la bibliothèque des rêves, revenir au monde
sans se faire de mal demande une certaine légèreté.

Celle des draps ou des vêtements vides de présence.
La silhouette naïve des fantômes, toujours à confondre le
fond et la forme. Le plafond et le plancher. Les murs et
leur absence. La vie et la mort.

La légèreté des spectres nous sauve de l'attraction
lourde du vide.

Derrière la porte du garde-robe, une trappe à demi
entrouverte mène à une réserve d'obscurité. Qui sait ce
qui se cache véritablement dans la pensée sombre des
maisons?

Peu importe, la porte me *garde* de voir dans le noir.

Je peux me permettre de passer outre.

Un petit pas
∞, 2016

Faire un petit pas.

Accepter la tension. Espérer son relâchement proche.

Derrière la porte de la chambre s'étend le couloir
obscur.

À gauche à côté, la porte de la chambre de mes parents.

À droite après, le puits d'escalier.

À gauche au fond, la porte de la chambre de mon frère.

Droit devant, le miroir noir de la lingerie.

(Où ignorer cet autre *je*, qui me regarde sans me voir, debout au revers du miroir.)

Détourner le regard, tourner le dos aux évidences n'est pas la réponse à tout. Mais c'est encore une façon d'avancer, de se retrouver au milieu de ce qui est.

À droite au fond, le petit coin. C'est bien dit.

Ma pensée me devance. Mon envie me pousse en avant.

Me revoilà, tendant bravement la main vers la poignée de la porte, son prisme diamantaire.

Quand l'air l'obscurité devant moi remuent.

Qu'une présence passe et m'arrête.

Croisant à angle droit ma trajectoire.

Traçant sous l'ancre de cet autre là-haut, qui attend de devenir moi.

Comme si un corridor transparent traversait murs, portes et penderies, passant par la chambre de mes parents, puis la mienne, pour se prolonger dans le ciel de la banlieue, à hauteur de premiers étages.

Ligne d'univers. Corridor d'éternité.

Ces images me viendraient plus tard.

Pour l'instant, je ne vois rien.

Ou peut-être qu'un vague froissement ?

Mais je me sens bien.

Et je sais qui va là.

Jéhane.

Malgré l'étrangeté de la situation, j'ai encore des manières.

Lui cède le passage.

Jadis, je me suis tenu de l'autre côté de cette porte, lui demandant de m'attendre hors du temps, ainsi qu'en elle-même.

Aujourd'hui, alors qu'elle n'est plus là, je la croise en chemin vers les toilettes.

Elle n'est plus personne. Que le sentiment d'un poids qui me frôle. Le poids d'une peur dissipée.

Vous comprendrez que j'aie un peu oublié la suite. Et que je doive tout de même me rattacher à une certaine logique narrative.

Il a fallu que je rejoigne le petit coin puis que je retourne me coucher, plus léger de savoir que tant que nous

sommes le temps ne change rien au temps. Que nos reflets nous tournent le dos. Que les morts passent outre. Que nous sommes là où il n'y a rien à comprendre.

Store tiré dans mon dos.

Miroir noir au bout du couloir.

Trappe entrouverte au haut de la penderie.

Caverne des draps.

Apesanteur des pas.

Portes refermées.

Douceur de lait de la lune.

Lumière passe-partout.

Petit, l'éternité est un rêve qui nous rejoint.

Qui t'apprend que, tant que tu seras, il y aura autant de raisons de dormir que d'avoir peur.

Rappelle-toi.

Parents et amis sont invités à y assister.

Et ce soir encore, seront célébrées, dans cette chambre où tu n'es plus, les fiançailles de la lune et du temps.

Merci à Line Nault pour ses lectures.

1. Godrej & Boyce, Mumbai, Inde, 1951-2011. En vingt ans, les ventes ont chuté d'environ cinquante mille unités par année à huit cents, le tirage moyen d'un livre de littérature de pointe au Québec. Voir Nicholas Jackson, « Last Typewriter Factory in the World Shuts Its Doors », *The Atlantic Monthly*, 25 avril 2011.

MONIQUE PROULX

Monter

Rien n'est désormais prévisible.

Il est balloté entre les flots de désespoir et les vagues de jubilation, cela dépend des signaux lumineux qui clignotent dans son esprit comme dans un laboratoire détraqué, un instant lui révélant qu'il est perdu, l'instant d'après qu'il est tout à fait libre.

Dehors aussi, tout passe du rouge au vert et de l'*off* au *on* sans avertir, et pas seulement les feux de circulation. La rue et l'obscurité sont des entités ou carrément hostiles ou merveilleusement vastes, cela dépend de la neige et de son regard peut-être, rien n'est désormais prévisible ni tranquille. Il faudra qu'il s'y fasse.

Il ne regrette rien.

Il est dix heures du soir, les siens en ce moment finissent de chanter le *Ma'ariv* et éteignent les bougies, bientôt ils se pelotonneront dans la chaleur de leur sommeil sans histoire. Mais pas sa mère. Il sait que sa mère ne pourra plus dormir, à cause de lui. Sa mère et lui, même séparés, liés à jamais dans l'insomnie.

Car Markus ne voit pas comment il pourrait un jour retrouver le sommeil.

Il n'a nulle part où étendre son corps et s'abandonner, sauf dans l'horrible tente de Charlie Putulik, l'ivrogne qui l'a dépouillé du peu qu'il possédait. Bien sûr, il sait maintenant qu'il y a une maison à l'est, boulevard De Maisonneuve, où l'on recueille avant dix heures les hommes qui n'ont nulle part où se déposer la nuit, mais il a laissé passer l'heure du couvre-feu. Il sait tellement de choses qu'il ne savait pas deux jours auparavant, que les couvre-feux existent aussi en dehors de sa communauté,

que la ville est grande, que les hommes sans rien nulle part abondent et que personne ne s'en indigne. Deux jours auparavant, il était au chaud et au sec, le ventre plein, un toit sur la tête, dans l'ignorance de tout sauf de la vie réglée comme une horloge jusqu'à la fin des siècles. Un toit sur la tête peut parfois bloquer l'avenir bien plus que le froid.

Maintenant, il grelotte de froid, mais il déborde d'avenir. Il lui suffit de se rappeler qu'il a vingt ans pour se sentir au sommet de la richesse, porté par les vagues de la jubilation. À vrai dire, l'humidité est bien pire que le froid, boulevard De Maisonneuve, un soir de début d'hiver où la neige fraîchement tombée est en train de fondre. Il grelotte malgré la fourrure de son *beketshe*, il marche en grelottant si fort que la jubilation s'en trouve compromise. Il est complètement seul, les misérables qui s'étaient accroupis sur le trottoir pour quêter — *spare change, please, un peu d'argent pour un café...* — ont tous disparu, se sont tous engouffrés avant dix heures dans la maison de l'est.

C'est là qu'il doit se rendre, lui aussi, même s'il a dépassé l'heure, il ne peut pas marcher toute la nuit, toute sa vie durant, il a besoin d'un peu de repos et d'une bolée de soupe chaude, *please, spare change for a piece of bread*, maintenant il pourrait quêter, maintenant que l'énergie du désespoir a remplacé la jubilation d'être jeune, il pourrait quêter même s'il s'est juré de ne jamais le faire. Mais il n'y a plus personne sur la rue pour l'aider, ou pour passer tout droit devant lui sans le regarder. Il marche donc plus vite vers l'est et la promesse de la maison de charité, on lui ouvrira malgré l'heure tardive, c'est sûr qu'on lui ouvrira et qu'on lui donnera une litière au milieu des cent autres corps déchus en train de ronfler et de geindre, il marche vite et soudain il s'arrête pile.

Non.

Ce n'est pas possible. On ne s'enfuit pas de sa communauté asphyxiante pour se retrouver dans un dortoir de misérables, dans un enclos. La liberté ne peut pas avoir cette odeur rance de cent corps sales alignés côte à côte, cette texture de déchéance partagée. Recommencer à zéro ne peut pas vouloir dire descendre si creux, parmi les désespérés tombés en bas d'eux-mêmes.

C'est monter, qu'il veut. Monter vers sa vie.

Un homme ne peut pas dormir dans un enclos comme un animal.

Quelqu'un lui a dit ça, ces mots-là, des mots de bon sens.

Tu es comme moi, petit frère, tu aimes l'espace, un homme ne peut pas dormir dans un enclos comme un animal.

Celui qui lui a dit ça, le visage généreux comme un fruit grand ouvert, est aussi celui qui lui a fait les poches pour lui voler deux cents dollars. Charlie Putulik.

Et pourtant, la tente de Charlie Putulik reste finalement la seule direction possible pour sa deuxième nuit de liberté.

Parce que cette tente est érigée dans la forêt, dans l'espace libre. Parce qu'il faut monter jusqu'à elle, gravir les raidillons encore sauvages du mont Royal. Bien sûr, malgré la ventilation forcée et le froid, elle parvient à être malodorante et inhospitalière, au contact du corps malodorant de son propriétaire. Mais on ne peut pas dire de son propriétaire qu'il est inhospitalier. À vrai dire, Charlie Putulik est un mystère.

Un quêteux, oui, c'est ainsi qu'on pourrait le définir, puisque toute la journée durant il accoste les passants pour leur soutirer de l'argent. Mais il ne ressemble en rien aux hommes déchus sur les trottoirs qui mendient, le visage ravagé par le manque. Charlie Putulik aborde les autres en riant et en offrant ses mains vides comme si c'était lui qui donnait quelque chose, et c'est vrai, Markus se rappelle avoir reçu une décharge violente de joie en échange du billet qu'il venait de lui tendre, avoir senti une telle joie et une telle humanité que ce billet de vingt dollars, énorme quand on recommence sa vie à zéro, ce billet énorme semblait sur le coup ne pas faire le poids.

C'est aussi ce que Charlie a dû se dire.

Charlie Putulik est un quêteux et un voleur, le pire des voleurs puisqu'il ne craint pas d'utiliser son rire fraternel et sa chaleur pour dépouiller les pigeons comme Markus, les dépouiller de leurs illusions autant que de leurs ressources.

Mais après, tout se complique. Après le vol, les voleurs disparaissent et se cachent, alors que celui-ci est revenu vers Markus comme si de rien n'était, le visage hilare et les

maines vides, en l'invitant à partager son alcool et sa tente et son pain rassis.

Un mystère.

Mais ce mystère l'a malgré tout spolié de toute sa fortune, et Markus qui a fait demi-tour marche à pas rapides vers le nord malgré son épuisement, propulsé maintenant par l'indignation. Charlie Putulik ne va pas s'en sortir ainsi, les yeux ingénus et le rire hypocrite.

Deux kilomètres plus tard, dans la blancheur de plus en plus étale, la croix au sommet du mont Royal se dresse illuminée et presque aussitôt, la grande statue de l'ange tournoyant à l'entrée du parc apparaît enfin comme un phare, un premier repère réconfortant.

Il se souvient qu'il faut s'engouffrer dans le boisé derrière la statue, et monter, monter.

Le second repère est un rocher. Comment se rappeler lequel et comment distinguer d'ailleurs les uns des autres les rochers tous similaires? Markus gravit le sentier abrupt éclairé chichement par la neige tout en sachant qu'il devrait bientôt s'en éloigner, qu'aucun sentier ne le mènera à l'abri de Charlie Putulik, parfaitement dissimulé dans les arbres. Son cœur cogne d'appréhension, ses pieds mouillés s'alourdissent, et il faut plonger quand même dans l'obscurité des taillis, trébucher dans les racines, affronter les créatures inconnues tapies dans la forêt, loups ou chauves-souris qui se nourrissent de l'ombre et du sang des hommes perdus...

Il est perdu.

Aucun repère, maintenant, sauf le vent qui fait grincer les branches nues, et une fatigue totale, et la pensée de la mort le mordant de l'intérieur malgré son extrême jeunesse, il se met à crier, et puis à prier puisque les prières sont si proches de sa vie antérieure, il hurle les prières pour éloigner les loups et le découragement (*I CRIED TO THEE O LORD AND UNTO THE LORD I MADE SUPPLICATION HEAR O LORD AND HAVE MERCY UPON ME BE THOU MY HELPER...*), et lorsqu'il se tait à bout de souffle, il entend en écho un cri prolongé, une sorte de youyou provenant de plus loin, sur sa gauche.

Il trébuche sur le sol, les racines, les branches tombées, il rampe par moments, il suit aveuglément la voix humaine

qui le guide, jusqu'à apercevoir une fumée se profilant entre les arbres, un feu qui perce l'obscurité et qui éclaire une silhouette trapue.

Aussitôt qu'il aperçoit Markus, Charlie Putulik troque ses cris informes contre ce rire d'enfant fou qui n'appartient qu'à lui, et Markus rit aussi et se précipite à sa rencontre, tellement le spectacle de ce campement chaleureux et du bois qui crépite est bienvenu.

— Je t'attendais, petit frère, tu arrives tard, mais je t'attendais, viens tout près viens ici le feu est bon, je l'ai allumé juste pour toi, viens te réchauffer, as-tu faim ? As-tu soif ? Prends, prends...

Il lui tend une bouteille largement entamée, et Markus s'en empare et boit longuement même si le contenu est âpre et imbuvable. Les frissons de son corps malmené se calment.

— Regarde j'ai du poulet, du bon poulet que je te mets sur les braises, on me l'a donné aujourd'hui et je te le donne, sens comme c'est bon, bois encore, mange mange...

Markus prend tout ce qui est offert, l'alcool et la viande étonnamment délicieuse, il dévore et s'étouffe presque tandis que Charlie rit de plaisir en le regardant se goinfrer. Ce n'est que lorsqu'une bonne chaleur s'est installée en lui qu'il se souvient de sa colère.

— Je veux mon argent, dit-il à Charlie.

Charlie ne détourne pas son regard ni ne perd son sourire. Il hoche lentement la tête, à peine navré.

— Il n'y a plus d'argent, little Markus. Mais il y a d'autres choses, de l'alcool tant que tu veux et même des trésors cachés ici, dans ma tente. Veux-tu un téléphone, veux-tu une montre en or ?... Veux-tu un violon ?... J'ai un violon, je te dis, un vrai violon qui est vieux mais qui joue sûrement bien quand on sait jouer... Prends le violon...

— Je ne veux pas de violon, je veux mon argent ! hurle Markus. J'ai besoin de mon argent pour commencer à vivre, je n'ai rien d'autre comprends-tu, c'est l'argent de ma mère, je l'ai emprunté à ma mère et elle ne le sait pas, il faut que tu me redonnes mon argent !...

Aussitôt évoquée, sa mère qui ne dormira plus jamais à cause de lui s'immisce dans son esprit et le terrasse, il la

voit remplaçant les bandeaux rebelles de sa perruque de ses mains fatiguées, il la voit cuisiner les *kreplekh* odorants pour son retour de la *yeshiva*, il voit tout ce qu'il a connu et aimé et chanté lui tourner le dos et l'abandonner – le petit appartement si propre de la rue Jeanne-Mance, les hymnes de la synagogue, les danses les festins la sécurité pieuse et infinie de la communauté, même D.ieu qui ne vit que par les yeux de sa mère –, c'est toute sa vie qui l'abandonne et pas lui qui la quitte, c'est sa mère malgré son chagrin qui lui annonce que tout est irrémédiable et perdu.

Il y a un silence et un flottement dans le temps, et un noir total malgré le feu de sapin, et soudain Markus sent autour de lui les bras de Charlie Putulik qui l'étreignent et le pressent contre son parka sale, l'enveloppant de chaleur et de vapeurs d'alcool aigre.

— Aie confiance, petit frère, dit la voix râpeuse de Charlie Putulik, aie confiance, ta mère t'a déjà pardonné, les mères sont la bonté du monde, les mères pardonnent, tout va bien...

Markus se met à sangloter tout à fait sur l'épaule de son pire ennemi qui pue la crasse, mais ce n'est plus de détresse, c'est de désarmement et de stupeur, car il n'a jamais de toute sa vie reçu une étreinte comme celle-là, pas même très petit, pas même de sa mère qui devait l'aimer pourtant, il n'a jamais goûté à la tendresse que lui prodigue cet ivrogne, ce voleur.

— Même ma mère à moi, petit frère, continue Charlie Putulik tandis qu'il berce Markus sur son épaule, ma mère à moi m'a pardonné aussi même si je l'ai tuée en venant au monde, et mes enfants qui sont morts m'ont pardonné, un jour je te raconterai ma vie à Kangiqsujuaq, le ciel là-bas est bien plus grand que la terre, on dort là-bas sous le ciel comme si on était riche, un jour je t'emmènerai à Kangiqsujuaq...

Cette deuxième nuit de liberté, dans la tente malodorante de Charlie Putulik, Markus dort profondément, comme s'il était riche.

Il ne se réveille qu'au matin avancé, le froid lui mordant rudement les pieds, un vacarme inconnu dans les oreilles.

Charlie Putulik ronfle, à cinq centimètres de son visage.

Markus repousse les couvertures et se dresse sur son séant, le temps d'apprivoiser la lumière et d'évaluer la situation. Malgré la lourdeur de son corps gorgé d'alcool, la journée est neuve, et sa vie aussi. Bien des événements heureux et surprenants peuvent survenir dans une journée neuve.

La première chose qu'il aperçoit, emmitoufflé à demi dans un linge sale au fond de la tente, c'est le violon.

Avec précaution, il s'en empare.

Avec précaution, il sort de la tente. Le soleil est déjà installé et l'air est saisissant, si saturé de pureté que respirer remplit de reconnaissance. Il va s'appuyer au soleil, contre la muraille qui surplombe la tente. C'est une muraille de gros rochers, que Charlie appelle des grands-pères, parce qu'ils gardent la mémoire du temps. De là, tout ce que voit Markus est beau et calme – la neige duveteuse sur les arbres et le sol, les carrés de soleil qui allument le boisé – même la tente décolorée de Charlie.

Il se sent plein de courage. Il tâte le violon volé par Charlie, à dieu sait qui. À son tour, Markus pourrait le vendre, en tirer peut-être cinquante dollars. Il le regarde mieux : ce n'est finalement pas un violon, mais un luth, râpé et très vieux. Il touche les cordes. Elles vibrent. L'instrument est toujours vivant, et demande qu'on le garde.

S'il regardait attentivement le bois du caisson, Markus pourrait y déceler des lettres encavées, formant un nom toujours lisible.

Mais Markus, figé de stupéfaction, regarde autre chose. Par la trouée aménagée dans les rochers, à travers les *grands-pères*, il voit des gens qui défilent. Il ne les a pas entendus venir, il ne les entend pas davantage en ce moment, c'est une procession singulière et silencieuse, engagée à la queue leu leu dans le sentier de la montagne, et qui monte, qui monte. L'homme à la tête du défilé est vêtu étrangement, mais le plus étrange, c'est qu'il porte une croix sur l'épaule. La trentaine de personnes qui le suivent, dans un recueillement palpable, sont vêtus tout aussi étrangement, et même quelques-uns parmi eux sont recouverts de peaux de bêtes, le visage bariolé de couleurs.

Ni l'alcool ni la fatigue ne peuvent être mis en cause en ce moment, puisque l'esprit de Markus est aussi vif et éveillé que le jour. Il faut donc qu'il s'agisse d'autre chose, de l'une de ces choses inexplicables dont l'univers regorge. En ce moment, Markus sait que la scène devant lui est réelle, même si elle est inexplicable. Une telle solennité s'en dégage qu'elle ne peut qu'être réelle, aussi réelle que lui, pauvre jeune exalté entre deux mondes, qui se retient de ne pas tomber à genoux d'émotion. Il sait que la scène est réelle, mais il ne sait pas que sa *réalité* a eu lieu il y a presque quatre cents ans.

Et même s'il déchiffrait en ce moment le nom encavé sur son luth, il ne pourrait pas faire le lien, il ne connaît de *Maisonnette* que le boulevard désenchanté où tant de pas humains se perdent.

MATHIEU FRANTZ ISIDORE

Éloge au béton gris

J'habite rue Musset, je vis de poésie mais « *la vie est un sommeil, l'amour en est le rêve*¹ ». La nuit sous la lune lorsque les rues silencieuses encore humides reflètent la lumière des lampadaires, j'emprunte cette voie qui n'est peut-être que le bruissement du souffle dans ma cage thoracique. Je franchis cette patinoire d'ombre qui mène au vedettariat. Quand je suis pendant un instant le plus prisé des princes, mon charme se compte en étoiles absentes. Le soir, c'est Montréal qui brille. Elle est une métropole et ne partage pas sa gloire. C'est une diva de la diversité. L'Asiate en plein quartier maghrébin balbutie un créole haïtien maladroit à un Africain embarrassé, son ami colombien sourit car il a vécu ce genre de malaise plusieurs fois avec des Italiens qui lui parlaient dans leur jargon particulier de leurs vacances à Cancún en disant qu'ils avaient beaucoup aimé la culture de son pays. Il en est de même pour cet Irlandais d'origine russe que l'on prend pour un Français parce qu'ayant appris la langue en France, il est affligé de l'accent de l'Hexagone. Moi, j'aimerais maîtriser l'espagnol dans le but de passer un jour pour un Cubain.

Montréal, sous les projecteurs de la Place-Ville-Marie, n'a pas peur des tapis rouges. Au milieu des stars du catholicisme, on se perd parfois dans des histoires rocambolesques où un itinérant fait la cour à une avocate, près de l'église Saint-Michel-Archange angle Saint-Viateur et Saint-Urbain.

L'été, le clapotis des passants ruisselant des rues susurre aux poètes quarante vers d'Octave Crémazie,

encore congestionné de l'hiver passé déjà futur où la ville hiberne. L'hiver comme un monstre laid nous évoque Maurice Duplessis. La période estivale est le temps du festival de la Belle Chasse. Les jupes courtes lancent le cri non verbal de la femelle. Laissant notre fragrance sur les écorces afin de marquer notre territoire, nous partons à la conquête de lèvres roses emmitouflées dans des monts de Vénus hirsutes de l'hiver à peine achevé.

Je vogue parfois parmi les érables de la ville comptant chacun de mes pas comme les précieux écus de Séraphin. Je fais un bilan de ma marche. Je me suis retrouvé car, je ne l'avais pas dit, je m'étais perdu, seule façon pour moi d'aller là où je ne souhaitais pas me rendre. Mes tensions d'homme indécis cherchant l'Inde ici comme Cartier l'avait fait avant moi – rien de nouveau sous le soleil – m'ont poussé à la révolte. Comme les Patriotes autrefois, je marche en me moquant de l'eau. Rimer contre l'avancement, les affaires et les carrières pour revenir à mes quartiers de français, de famille et de religion. Défendre la langue par mes pieds en de longs vers bancals de chats aux pattes botes. Toutefois, je n'ai d'endurant que la passion à laquelle je carbure, immobile comme la tête à Papineau confirmant le lien évident qui existe entre Mat et Riel. Je construis en profondeur quand je m'enfonce sous les pas de l'Homme. Quand je me passe de ce train de vie aliéné qui fait du citadin une prostituée. De Joseph, le père délégué, à Catherine, la sainte de la débauche, on semble tous hériter de fables qu'on ne mérite pas.

J'aimerais qu'un jour on me crucifie sur la croix du mont Royal. Pour exulter de ma montréalité, mon sang gris exsudant de ma peau comme l'hématidrose de la métropole. Les battements de cœur qui n'arrêtent jamais, le souffle court venant de Lanaudière. Je suis un Montréalais pure laine. Mes parents viennent d'Haïti mais je suis né à Montréal et j'habite près du métro Saint-Michel. Je connais les trajets du transport en commun par cœur et je sais comment me rendre un peu partout dans la ville. Je connais les raccourcis du piéton expérimenté et je ne laisse jamais passer une auto devant moi à une intersection où il y a un arrêt, à moins que ce ne soit dangereux pour ma

vie. Je suis bien plus montréalais que québécois mais ce n'est pas faute d'intégration. Je m'appelle Mathieu, nom par excellence du jeune Québécois, je sais parler joual si nécessaire et j'aime les expressions québécoises. Je connais mon histoire du Québec et la valorise mais je suis tout de même le paradoxe immigrant de l'univers Montréal. J'écoutais un documentaire sur *La guerre des tuques* avec un ami *de souche* qui vient de Mirabel – l'équivalent pour moi des *Belles histoires des pays d'en-haut* – et mon ami m'a confié qu'il n'avait jamais vu ce film emblématique. Alors que je le jugeais sévèrement et que Sophie Tremblay disait dans le documentaire à quel point il est inacceptable pour tout vrai Québécois de ne pas avoir vu *La guerre des tuques*, je me suis rappelé m'être déjà trouvé dans un café rue Beaubien avec deux Québécois, et des trois j'étais le seul à ne jamais être allé en Haïti.

Sous la peau de la ville se terrent des personnages illustres issus de ces histoires méconnues car trop populaires. Comme celle de Loïc-Henri De Castelnau Beaudry, ce petit garçon du quartier Outremont qui fut sauvé in extremis par son chien Nudrev – c'est comme ça que les enfants de riches appellent leur chien selon l'humeur du ciel au moment de l'acquisition. Loïc-Hen... LHDCB fut condamné par son enseignante acadienne à se rendre à Lanoraie en chasse-galerie pour rapailler des bonhommes verts dans un champ de Mars. Le voilà parti pour une aventure au-dessus des côtes enneigées de la Belle Province. Il y a aussi l'histoire de Jean-Marie Laurier Viau qui, à la veille de sa retraite, décida de s'acheter une grosse Cadillac coupé DeVille 1973 mauve pour se lancer dans le proxénétisme. Il fait certainement partie du patrimoine québécois et est considéré comme l'un des acteurs les plus aimés de l'histoire du Québec un peu comme le rat dans *La ligne verte*. Sa mort, toutefois, fut moins tragique car il mourut paisiblement dans son lit d'une crise cardiaque à la vue du plafond qui s'abattait sur lui. Le toit avait cédé sous le poids de la neige durant cet hiver de l'année 2008. Quand bien même le Québec serait une sculpture de glace, la Place-des-Arts est à Montréal car Montréal est le cœur du Québec. Là où le plus de cœurs battent au même rythme se trouve la centrale eidétique de notre province.

Chaque rue où j'ai vécu et dont je garde des souvenirs marquants est devenue comme un membre de ma famille ou de mon clan. La ville est ma cour, mon lotissement. J'arpente ses moindres recoins et j'aimerais en découvrir encore plus et entrer dans les réalités de ceux qui font de Montréal cet univers parallèle où tous sont étrangers et parents en même temps. Je me souviens encore des nuits sur les genoux de l'arrière-grand-père de la ministre de la Culture et des Communications et ministre responsable de la Protection et de la Promotion de la langue française² – je l'ai dit sans respirer et je reprends mon souffle –, nuits où je flânaï dans les ténèbres de mon adolescence citadine, dans un entre-deux entre la délinquance et l'art.

Au milieu du parc Joseph-François-Perrault ou dans les rues adjacentes, il marche en compagnie mais quand même seul, car il est dans cette dimension qu'on ne découvre qu'après la fermentation d'une ville au cœur d'un être. Lorsque cette ville s'illumine des lueurs de tous ses habitants, elle devient elle-même un personnage à part entière. Il est un lieu que tous connaissent à Montréal sans y porter attention, et c'est nous autres les Montréalais de cœur. Le passage le plus secret de Montréal est celui qui mène de la ville au cœur et vice-versa.

1. Alfred de Musset

2. Rue L.-O.-David

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

NOTICES BIOBIBLIOGRAPHIQUES

MARIE-CHRISTINE ARBOUR vit à Montréal. Elle a étudié la littérature et les classiques. Ses romans ont été publiés entre autres chez Triptyque. Plusieurs de ses nouvelles sont parues dans divers périodiques.

PIERRE-MARC ASSELIN est étudiant à la maîtrise en études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, sous la direction de Jean-François Chassay. Son fanzine « Des trous dans les choses » est distribué par le réseau des machines Distroboto. Il fait paraître une première nouvelle dans le présent numéro de *Mæbius*.

Née en Abitibi, LUCIE BÉLANGER a découvert un jour un passage secret qui l'a conduite à Montréal. Libraire puis éditrice ici et là, elle a fait paraître quelques textes en revue et dans un collectif, dirigé *Mæbius*, en a piloté le n° 145 « Comme il vous plaira », puis celui-ci.

MAXIME RAYMOND BOCK est né à Montréal en 1981. Après un parcours en sport, en musique et en lettres, il a publié le recueil d'histoires *Atavismes* (2011 ; Boréal compact, 2013) et les novellas *Rosemont de profil* (2013 – épuisé) et *Des lames de pierre* (Cheval d'août, 2015).

FRANCE BOUCHER vit à Montréal. Elle a publié six titres aux Écrits des Forges, dont *Si je devenais nuage. Anthologie à découvrir et à colorier* (en collaboration, 2010), *Le jour autrement* (2011), *Torbellino de deseos/Tournoiement des désirs* (coédition, 2007). Elle a fait paraître des chroniques et des poèmes en revues, notamment *Arcade*, *Autre Sud*, *Mæbius*. Elle a participé à diverses anthologies et, en 2014, à un livre d'artiste. Son plus récent recueil, *Refrain habité*, est paru à l'automne 2016.

DANIEL CANTY est écrivain, etc. Ses derniers livres sont *Mappemonde* (Le Noroît, 2016), et *VVV* (le passage, 2015), atlas géopoétique de trois odysées transfrontières réalisées avec l'artiste Patrick Beaulieu. Ce texte s'inscrit dans l'univers en expansion de *Bucky Ball*, qui a fait l'objet d'une exposition solo chez Arttexte en 2014. Daniel poursuit la réalisation et l'écriture d'un feuilleton en ligne, costumesnationaux.com et est entre autres l'auteur d'un roman, *Wigrum* (La Peuplade, 2011) et d'un récit, *Les États-Unis du vent* (La Peuplade, 2014) et le metteur en livre de nombreux ouvrages.
danielcanty.com

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY est professeur au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal depuis 1991. Il a été codirecteur de *Spirale* et directeur de *Voix et Images*. Il a également fait beaucoup de critiques littéraires, notamment au *Devoir* et à plusieurs émissions de Radio-Canada. Il a publié plus de vingt-cinq livres (fictions, essais, anthologies, direction d'actes de colloques). Derniers titres publiés : *Le monstre au bistouri*, Dijon, Le murmure, coll. « Borderline », 2014, *Les livres curieux*, Montréal, Leméac, coll. « Phares », 2015, et *Requiem pour un couple épuisant et autres nouvelles*, Montréal, Leméac, 2015.

DANIEL CHOUINARD est né dans la région de Québec et vit à Montréal, où il travaille dans une bibliothèque. Il a publié des nouvelles dans les revues *Mæbius* et *Virages*.

ÉTIENNE FORTIER-DUBOIS naît à Québec, grandit à Lévis, étudie la biologie et l'informatique à McGill, l'évolution en France, la paléontologie en Suède, la phylogénétique des cultures aux États-Unis et le journalisme à l'Université de Montréal. Il essaie désormais de mettre du sens dans tout ça. Une nouvelle publiée, en 2013 : « Le professeur de *schporte* », dans la revue *Zinc*.

Docteure en art, littérature et anthropologie de l'Université Concordia, JULIE HÉTU publie son premier roman en 2005, ...avec usure et *Le destin littéraire des images* (Art le Sabord). En 2011, au Centre national du livre de Paris, elle reçoit le prix du public du livre audio La plume de paon pour son deuxième roman *Baie Déception* (Planète rebelle, 2009). Elle fait ensuite paraître en 2014 le roman *Mot* (Triptyque), finaliste du Prix France-Québec et du prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec. Elle fut également reçue à la prestigieuse résidence de l'Académie de France à Rome – Villa Médicis en mars 2016.

MATHIEU FRANTZ ISIDORE est étudiant au certificat en création littéraire de l'Université du Québec à Montréal. Il s'agit de sa seconde publication en revue, après un texte dans le 24^e recueil de poésie intercollégial *Pour l'instant*.

Philosophe (Ph.D. Paris-VIII) et sociologue (DEA, EHSS Paris) de formation, essayiste et poète, MICHAËL LA CHANCE est professeur titulaire de théorie esthétique et d'histoire de l'art à l'Université du Québec à Chicoutimi. Chercheur au CELAT, membre du comité de la revue *Inter Art Actuel* à Québec. Il a tout récemment reçu un Prix d'excellence de la critique 2015 décerné par la SODEP. Michaël La Chance a publié sept recueils de poésie et autant de proses : dont [mytism] *Terre ne se meurt pas* (Triptyque, 2009), finaliste du prix de poésie de l'Académie des lettres 2010 ; *Épisodes* (La Peuplade, 2014), prix Ringuet de l'Académie 2015 et *Crapaudines* (Triptyque, 2015), Mention d'excellence des Écrivains francophones d'Amérique).

LUC LAROCHELLE est l'auteur de six livres, dont quatre de nouvelles et deux de poésie. Environ soixante de ses textes ont été publiés en France dans la revue *Bacchanales*, en Ontario dans la revue *Virages* et au Québec dans les revues *Moebius*, *XYZ la revue de la nouvelle*, *Art le Sabord*, *EXIT*, *l'Inconvenient*, *TEXTE*, *Brèves littéraires* et dans *Jet d'encre*, dont il a été membre fondateur.

Natif de Montréal, FRANÇOIS LEBLANC trouve de moins en moins utiles les ponts qui lui permettent de quitter l'île. Romancier, nouvelliste, psychologue et flâneur professionnel, il ne fait pour l'essentiel qu'écrire de longues lettres d'amour à sa ville. Son quatrième roman, *Le fruit de mon imagination*, vient de paraître aux Éditions Druide.

CATHERINE LEROUX est née non loin de Montréal, où elle exerce aujourd'hui les métiers d'écrivaine et de traductrice. Son premier roman, *La marche en forêt*, est paru en 2011, suivi en 2013 du *Mur mitoyen*, récompensé par le Prix France-Québec, et de *Madame Victoria* en 2015. Ce dernier a remporté le prix Adrienne-Choquette. Au Canada anglais, la version anglaise du *Mur mitoyen* a été finaliste au prix Giller en 2016.

PAUL MAINVILLE a poursuivi des études en cinéma et en scénarisation avant d'écrire son premier long-métrage de fiction *Décembre*. Son premier roman *Hangar N° 7*, a été fort bien reçu par les critiques et lui a donné le goût de poursuivre l'aventure romancière. *Le Traversier*, son prochain roman, devrait voir le jour en 2017. Histoire à suivre.

SYLVIE MASSICOTTE vit près de Montréal. Elle publie six recueils de nouvelles et reçoit le prix Adrienne-Choquette 2015 pour *Avant d'éteindre*, paru aux éditions L'instant même. Elle est également romancière pour la jeunesse et parolière pour de grands interprètes de la chanson. Elle anime des stages d'écriture depuis plus de vingt ans, donne des conférences, des classes de maître et fait partie du comité de rédaction de *XYZ, la revue de la nouvelle*. Elle collabore à des spectacles de différentes disciplines dans lesquels ses nouvelles et ses textes de chansons occupent une place singulière.

www.sylviemassicotte.qc.ca, www.facebook.com/sylviemassicotte.ecriture

MONIQUE PROULX est née à Québec et vit à Montréal. Elle est romancière, nouvelliste et scénariste pour le cinéma. Dans ces trois domaines, son travail a été salué par la critique et le public. Deux de ses romans ont été adaptés pour le cinéma (*Le sexe des étoiles*, *Homme invisible à la fenêtre*), la plupart de ses livres ont été traduits en anglais, et elle a écrit plusieurs scénarios de films qui ont reçu des prix internationaux. Son dernier roman (*Ce qu'il reste de moi*) a paru en avril 2015.

DIANE-ISCHA ROSS est quinzémiste, essayiste littéraire, poète, surtout poète, portée sur le journal intime d'écrivains. Des revues d'ici et d'ailleurs et les Éditions Triptyque publient sa poésie. Elle a participé à des lectures à la radio et au FIL, à des colloques, collaboré à des œuvres musicales. Elle vit à Longueuil son histoire de grande enfant lettrée, éperdue d'aimance, polie, gavroche, fantasque et timide. Elle a reçu le prix Rina-Lasnier en 2005.

Né au XX^e siècle, RICHARD TREMBLAY est Poisson dans l'astrologie traditionnelle, Chèvre dans la chinoise, Marmotte dans l'amérindienne, Carpe dans l'hindoue et Pic-Bois dans la maya. On voit tout de suite à quel bout de la chaîne alimentaire il se trouve. C'est l'histoire de sa vie. Il est l'auteur d'une douzaine de nouvelles publiées depuis 1975. Il a gagné le Prix Solaris 1991 pour *Maternité noire*.



Alina Dumitrescu

Le cimetière des abeilles

récit (Triptyque)

190 p., 20,95 \$

Dans son village de la République socialiste de Roumanie, une petite fille recueille soigneusement les cadavres d'insectes. Les ruches qui cernent la maison rebutent les agents de la police secrète, qui espacent leurs visites.

Jeune adulte, elle s'installe avec son fils à Montréal, où son accent détonne, où les fruits mûrs sont remplacés par les céréales colorées du supermarché, et où il faut, encore une fois, tâcher de retrouver l'ordre du monde. Enterrer pour de bon le cortège des abeilles de l'enfance.



Romaine Cauque

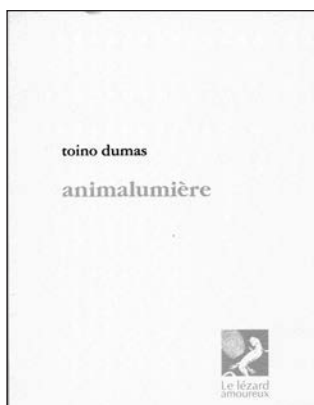
Meilleure chance la prochaine fois

roman (Triptyque, collection Pop)

351 p., 22,95 \$

Lucie est le genre de femme à fomenter des coups pendables pour se venger d'un ex, à piller sans vergogne la garde-robe de sa vieille locataire, à travailler comme un bœuf et à frayer avec un voleur de bobettes du Nouveau-Mexique. Si elle était née au Moyen Âge, on l'aurait envoyée au bûcher juste pour sa grande gueule.

Lucie n'a pas froid aux yeux et réussit ce qu'elle entreprend. Une seule chose échappe encore à sa volonté : se trouver un chum avant d'avoir quarante ans. Pour y arriver, elle remuera ciel et terre (et enfer).



tonio dumas

animalumière

poèmes (Le lézard amoureux)

78 p., 16,95 \$

On retrouve avec bonheur la voix pleine d'élan d'Antoine Dumas (*Au monde. Inventaire*, finaliste au prix Émile-Nelligan et aux Prix littéraires du Gouverneur général), sa façon de montrer le « je » poétique constamment en risque, en remise en question, dans le fouillis de l'existence. Cohérente jusqu'au bout, la démarche de ce/tte poète inclassable l'amène à adopter des noms de plume variés, à opérer un glissement entre les genres. Glissement harmonieux et superbe, qui laisse la place à l'essentiel : le réel, les images.

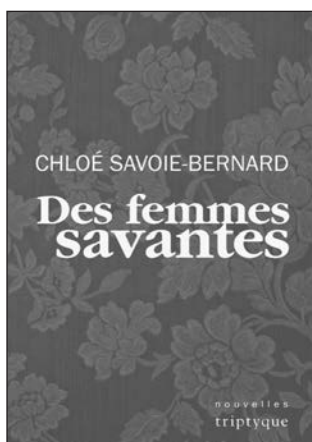


Diane Vincent

Le protocole expérimental

roman policier, 179 p., 22,95 \$

Et si l'enquête rattrapait Vincent et Josette, au département de dermatologie de l'Hôtel-Dieu de Montréal, entre les lits de grands brûlés et les chaires de recherche mystérieusement subventionnées?



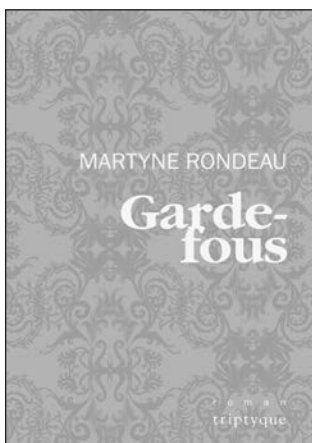
Chloé Savoie-Bernard

Des femmes savantes

nouvelles, 122 p., 17,95 \$

Ces femmes ont bien appris la leçon. Les règles, elles les connaissent. Est-ce donc leur faute si, au dernier moment, ça coince? La ligne de khôl, les vœux du Nouvel An, un coiffeur qui vous prend pour Courtney Love, une fin de soirée sans condom...

Finaliste des Prix littéraires des collégiens 2017



Martyne Rondeau

Garde-fous

roman, 154 p., 18,95 \$

Comment un cardiologue réputé en vient-il à tuer ses enfants, des jumeaux, avant de rater son suicide? Sur la scène de l'inconscient du prisonnier, les visites se succèdent: du téléspectateur vengeur à la mère au missel, en passant par la maîtresse oubliée.



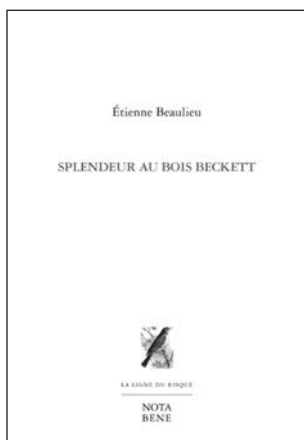
Yan Martel

Le cétacé et le corbeau

essai (Nota bene, série Essais critiques)

200 p., 21,95 \$

Dans ces « carnets critiques », qui sont à la fois une étude littéraire et un livre de deuil, l'auteur ouvre le coffre à outils du chercheur en littérature pour démonter les rouages de sa pratique. Éluclidant un difficile cheminement intérieur par l'entremise de Jean-Paul Sartre et de Victor-Lévy Beaulieu, ces deux géants de l'écriture hors norme qu'il pille sans vergogne, Yan Hamel se permet une grande liberté de style et de ton.



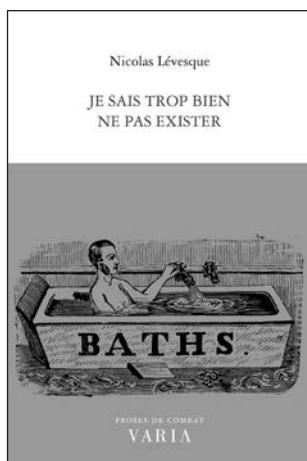
Étienne Beaulieu

Splendeur au bois Beckett

essai (Nota bene), 143 p., 20,95 \$

À l'extrémité nord du boulevard Jacques-Cartier, à Sherbrooke, la voie royale ouverte à l'automobile par l'Occident s'arrête net devant un boisé qui défie la civilisation à sa façon, en laissant pousser des hêtres, des saules, des érables, des frênes, des mélèzes et quelques pruches en plein cœur d'une ville qui avait pourtant planifié la poursuite de son œuvre d'éradication des forêts...

Les rêveries d'un essayiste solitaire, écologiste, littéraire, parmi les arbres centenaires du bois Beckett.

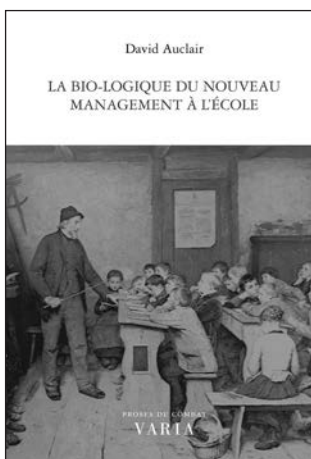


Nicolas Lévesque

Je sais trop bien ne pas exister

essai (Varia), 172 p., 19,95 \$

Quel livre survient quand on croit en avoir fini avec l'écriture? Un livre ludique et irrévérencieux, poétique et sérieux, où l'auteur se fabule en premier ministre, esquisse en écho aux œuvres de David Altmejd son manifeste « Fin du postmodernisme, retour du sacré », erre longuement parmi les gravures de J. H. Walker sur le site Web du Musée McCord, et, au détour d'une phrase sur la télé-série *Merlin*, continue de tracer les grandes lignes d'un Québec qui soit tout à la fois multiple, féministe, libéré et enthousiaste.

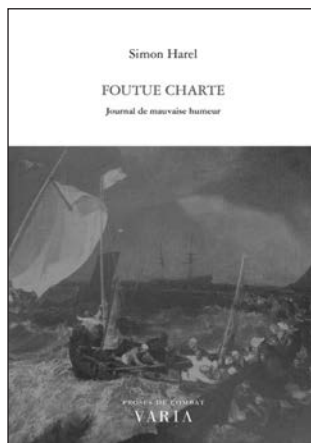


David Auclair

La bio-logique du nouveau management à l'école

essai (Varia, collection Proses de combat)
283 p., 25,95 \$

David Auclair montre comment l'autorité (sociale, parentale, professionnelle) a été déplacée vers de nouvelles formes biomédicales et technoscientifiques de contrôle managérial, propres au capitalisme avancé, aussi bien à l'école que dans la famille et la société en général. Derrière le regard apparemment impartial des experts qui nous parlent d'une pédagogie des compétences, des diagnostics, des médicaments, etc., se profile un véritable cheval de Troie qui, par le déploiement de ses déterminismes et réductionnismes, révèle que la crise de la culture est peut-être avant tout une crise de l'éducation.

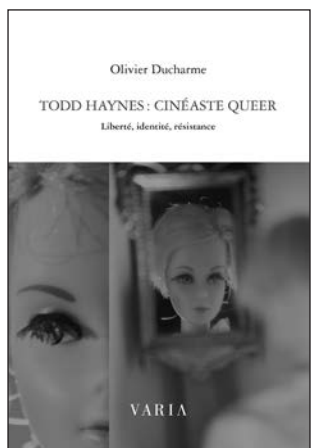


Simon Harel

Foutue charte ***Journal de mauvaise humeur***

essai, (Varia, collection Proses de combat)
234 p., 23,95 \$

« J'ai conscience que je viens de me faire mal tout seul. Tant pis. Et que je crie dans le désert. Que la foule qui s'est agitée il y a peu s'est dispersée, occupée ailleurs. Du moins, j'en ai l'impression : au sujet de la charte sur la laïcité, n'est-il quand même pas troublant de constater le silence de mort qui règne à présent? Tout se serait donc dit, il y a quelques mois à peine, dans la violence des énoncés, des condamnations. On aurait crevé l'abcès, certes dans la confusion orchestrée par un théâtre politique prêt à une logique jusqu'aboutiste. Mais je n'y crois pas. L'orage gronde, il se rapproche. »



Olivier Ducharme

Todd Haynes: cinéaste queer ***Liberté, identité, résistance***

essai (Varia), 233 p., 25,95 \$

Depuis près de trente ans, Todd Haynes (*I'm not there*, *Carol*) se démarque comme l'une des figures incontournables du cinéma international. Profondément ancrés dans son époque, ses films exposent une critique radicale de la société actuelle et élaborent une réflexion au sujet de la forme narrative cinématographique.

Comment le travail de Haynes a-t-il nourri la pensée queer, comment a-t-il été nourri par elle? Olivier Ducharme propose ici une traversée rigoureuse et éclairée de cette œuvre foisonnante.

Depuis 1985,
les meilleurs
nouvelliers
publient dans

LA REVUE
XYZ
DE LA
NOUVELLE

1 an/4 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 35 \$

États-Unis 50 \$

Autres pays 65 \$

INSTITUTION

Canada 45 \$

États-Unis 60 \$

Autres pays 75 \$

2 ans/8 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 65 \$

États-Unis 95 \$

Autres pays 125 \$

INSTITUTION

Canada 85 \$

États-Unis 115 \$

Autres pays 145 \$

3 ans/12 numéros (ttc)

INDIVIDU

Canada 90 \$

États-Unis 135 \$

Autres pays 180 \$

INSTITUTION

Canada 120 \$

États-Unis 165 \$

Autres pays 210 \$

Abonnement de soutien annuel : 70 \$ ou _____ \$

Paie ment en dollars canadiens. Si vous n'habitez pas le Canada, le plus simple est de payer avec votre carte Visa ou Master Card.

Prix indiqués toutes taxes comprises

N° TPS : 121 138 234 RT0001/N° TVQ : 1015413367 TQ0001

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Code postal _____

Téléphone _____

Pays _____

Courriel _____

Je m'abonne pour

☐ 1 an/4 numéros

☐ 2 ans/8 numéros

☐ 3 ans/12 numéros

à partir du n° _____

☐ Chèque



N° _____

exp. / _____

Signature _____

XYZ. La revue de la nouvelle

11860, rue Guertin, Montréal (Québec) H4J 1V6

Téléphone : 514.523.77.72 • Télécopieur : 514.523.77.33

Courriel : info@xyzrevue.com • Site Internet : www.xyzrevue.com

**VOUS RECHERCHEZ UN PARTENAIRE
FIABLE ET POLYVALENT ?**



**NOUS SOMMES
FAITS L'UN
POUR L'AUTRE.**

Marquis est votre partenaire de choix pour
la réalisation de vos livres et publications reliées,
de la mise en pages à l'entreposage.

Que ce soit sur presse numérique ou offset,
notre équipe de plus de 300 experts trouvera
la solution qui vous convient.



MARQUIS

L'Art de trouver votre solution

1 855-566-1937

marquislivre.com



ex
revue de poésie
it

JE M'ABONNE ET J'ÉCONOMISE

1 an/4 numéros

Régulier.....41,41 \$ ☐

Étranger (*Transport inclus*).....69,02 \$ ☐

En librairie..... 11,50 \$

(les taxes sont incluses dans les prix)

Téléphone : (514) 721-5389

Internet : <http://www.exit-poesie.com>

Courriel : administration@exit-poesie.com

Je désire m'abonner () me réabonner ()

À partir du numéro en cours () ou du numéro _____

Nom : _____

Adresse : _____

Ville/Province : _____

Code postal : _____ Téléphone : _____

Télécopieur : _____

Courriel : _____

Je paye par chèque () Visa () Mandat ()

N^o: _____ Expiration : _____

Signature : _____

Payable à l'ordre de :

Revue EXIT/ Éditions Gaz Moutarde inc.

C.P. 22125, C.S.P. Saint-Marc, Montréal (Qc), H1Y 3K8



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom

Adresse

Ville, Province

Code postal

Téléphone

Courriel

Abonnement à partir du numéro

MÖEBIUS

ÉCRITURES / LITTÉRATURE

Tarifs d'abonnement (taxes incluses)

4 numéros /1 an

Individu:	• au Canada	1 an: 35 \$	2 ans: 60 \$
	• à l'étranger	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
Institution:	• au Canada	1 an: 60 \$	2 ans: 110 \$
	• à l'étranger	1 an: 100 \$	2 ans: 190 \$

La collection complète :

(environ 130 numéros) + un abonnement d'un an

• au Canada	individu:	350 \$
	institution:	450 \$
• à l'étranger	individu:	400 \$
	institution:	500 \$



Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom de:

MÖEBIUS

2200, rue Marie-Anne Est

Montréal (Québec)

H2H 1N1 Canada

Tél. et téléc.: (514) 597-1666

Courriel: triptyque@editiontriptyque.com

Site Internet: www.revuemoebius.qc.ca

Nom : _____

Adresse: _____

Courriel: _____

Tél. : _____

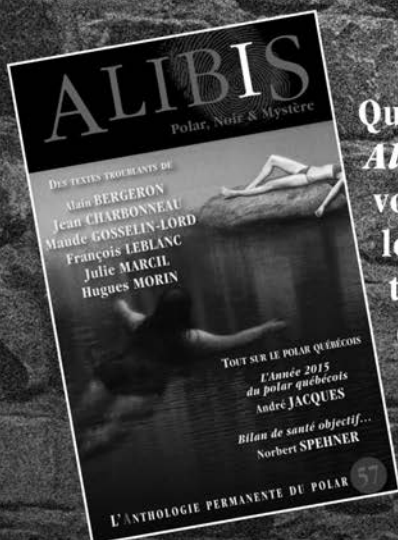
Je m'abonne à partir du numéro _____

Je désire recevoir la collection complète
et un abonnement d'un an



POLAR NOIR MYSTÈRE

**Vous aimez
les bonnes histoires policières ?**



**Quatre fois l'an
Alibis
vous offre
les meilleurs
textes
du genre !**

**VOUS POUVEZ DÉSORMAIS VOUS ABONNER EN LIGNE
GRÂCE À NOTRE SITE TRANSACTIONNEL !**

• FICTIONS • CHRONIQUES • LECTURES • NOUVEAUTÉS •
et un complément gratuit téléchargeable au
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

Je m'abonne pour

418-837-2098

PAPIER ☐ 1 an : 34,79 \$ (taxes en sus) ☐ 2 ans : 65,23 \$ (taxes en sus)

NUMÉRIQUE ☐ 1 an : 20,00 \$ (taxes en sus) ☐ 2 ans : 39,00 \$ (taxes en sus)
(pdf ou epub)

NOM

ADRESSE

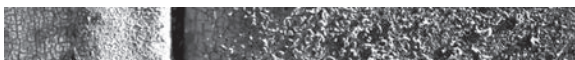
Tél. / courriel

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**, 120, côte du Passage, Lévis (Québec) G6V 5S9

M057

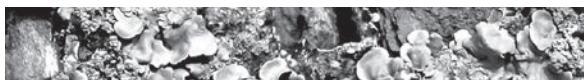
www.revue-alibis.com



ARTS VISUELS



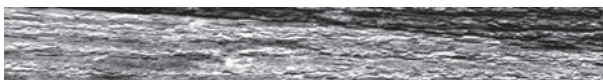
CINÉMA



CULTURE, LITTÉRATURE ET SOCIÉTÉ



CRÉATION LITTÉRAIRE



HISTOIRE ET PATRIMOINE



THÉÂTRE ET MUSIQUE



THÉORIES, ESSAIS ET ANALYSES

La culture en revues

LES REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

www.sodep.qc.ca



Tous les numéros de la revue *MCEBIUS* sont désormais imprimés sur du papier 100 % recyclé postconsommation (exempt de fibres issues des forêts anciennes) et traité sans chlore.

MONTREAL EST UNE VILLE DE PASSAGES SECRETS

MARIE-CHRISTINE ARBOUR

PIERRE-MARC ASSELIN

MAXIME RAYMOND BOCK

FRANCE BOUCHER

DANIEL CANTY

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

DANIEL CHOUINARD

ÉTIENNE FORTIER-DUBOIS

JULIE HÉTU

MATHIEU FRANTZ ISIDORE

MICHAËL LA CHANCE

LUC LAROCHELLE

FRANÇOIS LEBLANC

CATHERINE LEROUX

PAUL MAINVILLE

SYLVIE MASSICOTTE

MONIQUE PROULX

DIANE-ISCHA ROSS

RICHARD TREMBLAY

UN NUMÉRO PILOTÉ PAR

LUCIE BÉLANGER



12\$